

~~A. 4. 22.~~

22c

LETTRES

SUR

L'ÉDUCATION.

TOME III.

A D E L E
E T
T H É O D O R E ,
O U
L E T T R E S
S U R
L'É D U C A T I O N .

*Contenant tous les principes relatifs aux trois
différens plans d'éducation des Princes ,
des jeunes Personnes & des Hommes.*

PAR MADAME DE GENLIS.

T O M E T R O I S I E M E .



A N E U C H A T E L ,

DE L'IMPRIMERIE DE FAVRE ET COMP.



M. DCC. LXXXV.



3864

412.509





A D E L E
E T
T H É O D O R E ,
O U
L E T T R E S
S U R L'É D U C A T I O N .



L E T T R E P R E M I E R E .

La baronne à la vicomtesse.

De Rome.

IL y a deux jours qu'étant seule dans ma chambre avec Adele , miss Bridget entra précipitamment , en me criant de la porte , que je serois sûrement satisfaite de la maniere dont Dainville avoit fait ma commission : au même instant Dainville arrive , en tenant par la main la plus charmante enfant que j'aie

Tome III.

A

jamais vue ; c'étoit une petite fille de six ans & demi , jolie comme le jour , & qui en m'appercevant courut à moi en me tendant les bras. Je la pris sur mes genoux , en demandant à Dainville qui elle étoit : c'est , répondit-il , une petite orpheline ; elle a perdu son père il y a quelques années , & sa mère vient de mourir. Ah , maman ! dit Adele , vous en prendrez soin . . . Ce sera une bonne action , reprit Dainville , car elle est à la charge d'une vieille femme qui n'est pas en état de la garder plus long-tems . . . Assurément , interrompis-je , c'est avec un extrême plaisir que je m'en chargerai . . . Mais où la mettrons-nous , en attendant que nous ayons trouvé une maison où l'on puisse la placer ? . . . — Oh , maman , gardons-la , elle est si jolie , elle a l'air si doux ! . . . — Oh , la garder , cela est impossible ! . . . — Mais du moins pendant quelques jours . . . — Allons , j'y consens , & je vous charge , Adele , d'avoir l'œil sur elle ; car moi , j'ai tant d'occupations . . . — Ah , de tout mon cœur ! . . . Maman , je la ferai coucher dans ma chambre ! . . . — A la bonne heure . . . — Oh , cette charmante petite , je ferai sa gouvernante ! . . . Il faut que je lui dise cela en italien . . . En effet , comme tout ce dialogue avoit été en françois , l'enfant n'en avoit pas entendu un mot. Adele , l'embrassant tendrement : Je vais être votre maman , lui dit-elle ; le voulez-vous bien ? . . . A ce mot de *maman* , la pauvre petite se mit à pleurer amèrement , en disant : *Je n'en ai*

plus ! . . . Adele, fondant en larmes se jette à son col, & la serrant dans ses bras : Maman sera la tienne, chere enfant, s'écria-t-elle. . . . Alors la petite me regardant avec des yeux remplis de pleurs : Est-il vrai, me dit-elle, restera-je toujours avec vous ?.. Elle fit cette question avec une ingénuité si touchante, un air si tendre, un son de voix si doux, que je me sentis émue jusqu'au fond de l'ame. . . . Oui, répondis-je, vous ne nous quitterez plus. Ces paroles causerent au moins autant de joie à Adele qu'à l'enfant; d'autant mieux que j'ajoutai que je me décidais en effet à la garder pour toujours, puisqu'elle paroïssoit être aussi sensible qu'elle étoit jolie. Mais, maman, dit Adele, vous m'avez promis aussi que je serois sa gouvernante ?.. Nous verrons cela, répondis-je, nous en causerons ce soir. En effet, à huit heures & demie, lorsque l'enfant fut couchée, j'eus à son sujet une longue conversation avec Adele. Etoit-ce sérieusement, lui dis je, que vous me demandiez d'être chargée de cette petite-fille ?.. — Oui, en vérité, maman. . . . J'aime les enfans à la folie, & . . . — Mais vous-même, à peine êtes-vous sortie de l'enfance ! vous n'avez que treize ans & demi. . . . — Ma chere maman me dit quelquefois que j'ai de la raison pour mon âge. . . . — Cela est vrai ; cependant croyez-vous, Adele, que vous soyez en état de bien élever un enfant !.. — Non, maman, je n'ai pas cette présomption ; mais avec vos conseils il me semble qu'il n'y a

rien qu'on ne puisse faire... Si j'avois une petite sœur de cet âge, sûrement je pourrois lui être de quelqu'utilité ; à mes récréations , je m'amuserois à lui enseigner différentes choses , je la ferois lire , je lui apprendrois de petits contes , & puis je la reprendrois doucement si elle ne s'appliquoit pas. . . — Par exemple , si elle étoit curieuse , moqueuse ? — Ah , je fais par cœur tout ce qu'il faudroit lui dire ! . . . je lui conteroïs tout ce qui m'est arrivé , & *la veillée des quarante* , & *la bambolina française* . . . — Et tout cela ne serviroit à rien , si vous ne lui donniez pas d'excellens exemples... Comment lui prouverez-vous qu'on doit être appliquée , si elle vous voit dessiner sans attention , jouer de la harpe sans regarder votre musique ? . . . — Maman , en général , je m'applique . . . — Oui , en général , j'en conviens , mais les bons exemples ne sont utiles qu'autant qu'ils sont donnés constamment. . . — Je sens que la crainte de gâter un enfant en lui donnant de mauvais exemples , feroit pour moi une raison de plus de me bien conduire ? . . . — Cela peut être , & je vous avoue que je suis tentée d'en faire l'essai. . . — Oh , maman , je vous en conjure ! . . . — Il est vraisemblable que vous serez mariée un jour , & par conséquent mere de famille : si cela arrive , vous vous trouveriez alors une expérience qui seroit très - utile à vos enfans : vous avez un bon cœur & de la générosité , je suis donc très - sûre que , malgré votre

extrême jeunesse, vous sentez parfaitement l'importance des devoirs d'une gouvernante ; je vous le répète, ils se réduisent tous à ce seul point, *de donner toujours l'exemple des vertus qu'on exige.* . . — Oh, j'aurai une attention sur moi-même ! . . . -- Avec raison ; car est-il rien de plus horrible que de gâter & de corrompre un enfant né avec un bon naturel ? . . . --- Cette seule idée fait frémir. . . --- Dieu vous demanderoit compte un jour de cet enfant malheureux ; il diroit : *Je l'avois créé bon, & tu l'as rendu méchant : à-la-fois barbare, impie & sacrilège, tu as gâté & défiguré mon ouvrage ! . . . Il n'est point de châtement trop rigoureux pour toi ! . . .* --- O ciel ! . . . Mais aussi il n'est point de récompenses qu'une mère comme la mienne ne soit en droit d'attendre ! . . . En disant ces mots, A-telle laissa tomber doucement son visage sur le mien, & je sentis ses larmes couler sur mes joues ! . . . Vous m'effrayez, maman, me dit-elle ; maintenant je n'ose plus désirer de me mêler de l'éducation de cette charmante petite fille ! . . . — Vous sentez trop combien ce devoir est sacré pour ne le pas remplir. . . — Maman ! . . . Vous pensez ! . . . Quelle joie vous me causez ! — D'ailleurs, si cette enfant vous devient chère. . . — Oh, je l'aimerai passionnément ! . . . — Eh bien, rien ne vous coûtera ; dans l'espoir de la rendre parfaite, vous vous corrigerez sans effort de tous vos défauts. . . — Et le desir de justifier votre confiance, & de faire

votre bonheur. . . — Voilà qui est dit, je veillerai sur votre conduite, je vous donnerai des avis, & je consens que vous soyez entièrement chargée de cette enfant. . . — Entièrement ! Ah, Dieu ! . . . — Oui, c'est à-dire, elle couchera toujours dans votre chambre, elle ne vous quittera pas, elle jouera dans le cabinet où vous faites vos études; à vos heures de récréation, vous lui enseignerez les petites choses que son âge la rend susceptible d'apprendre; vous lui donnerez par la suite les maîtres que vous jugerez nécessaires, & vous ferez enfin sa maîtresse, sa gouvernante & sa mere. . . — Sa mere ! pauvre petite ! . . . Puis-je m'en faire appeler maman ? . . . — Oui, sans doute, puisque vous lui en tiendrez lieu. — Elle m'appellera *Maman* ! . . . Oh, que je voudrois être à demain pour lui dire cela ! . . . Maman, vous lui direz qu'elle doit m'obéir . . . qu'elle doit m'appeler *maman*, car peut-être ne me croira-t-elle pas. . . Je suis fâchée d'être si petite pour mon âge : si vous me permettiez de porter des talons, je parie qu'elle me respecteroit davantage. — Il est vrai que vous n'avez pas une figure bien imposante, mais de la raison, de l'application & de la douceur vous feront bien autant respecter que des talons.

Après cet entretien, Adele alla se coucher; son premier soin, en entrant dans la chambre, fut d'aller regarder *sa fille* qui dormoit profondément : au risque de l'éveiller, elle l'embrassa plusieurs fois, & sûrement durant

la nuit ne vit qu'elle dans ses rêves. Le lendemain, aussi-tôt que je fus éveillée, Adele entra chez moi en tenant son enfant par la main, & en me disant qu'elle lui avoit donné un nouveau nom, ne trouvant pas le sien joli : elle l'appelle *Hermine*, parce qu'elle est d'une blancheur éblouissante, & qu'elle a l'air extrêmement doux. Au reste, Hermine est déjà accoutumée à sa *petite maman*, & lui obéit ponctuellement. Adele, de son côté, ne songe qu'à lui donner de *bons exemples* ; elle la fait lire, elle traduit mes petits contes en italien pour les lui apprendre, & elle a prié Dainville de la faire dessiner. Ainsi, ma chere amie, le voilà ce moyen si simple que j'ai trouvé pour mettre Adele en état de bien élever un jour sa premiere fille. Elle fera sous mes yeux cet important apprentissage qui ne la distraira point de ses occupations, puisqu'il se borne à garder auprès d'elle un enfant dont l'âge ne demande d'autre soin que celui de la reprendre si elle parle mal, si elle manque de douceur ou de docilité, &c. Hermine dessinera à côté d'Adele, qui ne souffrira pas qu'elle soit sans application, & qui se piquera de lui en donner l'exemple. Du reste, nous sommes convenues qu'Hermine n'apprendroit point la musique ; nous voulons qu'elle sache faire tous les petits ouvrages de femme, qu'elle écrive & compte bien, qu'elle sache également l'italien & le françois, & parfaitement l'histoire : ainsi, ne jouant d'aucun instrument, elle peut toujours

étudier dans la chambre d'Adele fans la troubler & la distraire. Adele, en l'observant avec intérêt, apprendra à connoître les enfans, leurs inclinations, leurs petites ruses ; en préfidant à ses études, elle s'accoutumera à la vigilance, elle deviendra plus attentive, plus pénétrante, plus patiente ; enfin, le desir d'obtenir la considération, l'estime & la tendresse de son élève, la corrigera de plusieurs petits défauts, & hâtera le développement entier de sa raison.

Non, ma chere amie, les dames Romaines ne sont en général ni jolies ni bien mises ; elles ne mettent point de rouge, mais elles n'ont pas, comme on me l'avoit dit, du blanc & de la poudre jaune ; elles craignent siagu'ièrement les odeurs, & n'en portent jamais ; & comme elles trouvent les Françoises excessivement parfumées, quand elles savent qu'elles doivent nous rencontrer, elles se remplissent le nez de petites feuilles vertes, afin de ne rien sentir : j'avoue que j'ai été un peu surprise en voyant, pour la premiere fois, cette verdure sortant à moitié de tous ces nez de femmes. Adele n'a pas témoigné le moindre étonnement de cet usage ; car depuis la veillée des quarante, rien ne paroît plus la surprendre.

La grande *finesse* (c'est ainsi qu'on appelle à Rome une politesse) consiste à faire placer en voiture la personne considérable à la droite du fond. Vous seriez malheureuse ici, car il n'est pas permis d'aller vite en voiture ; on

trouve qu'un train un peu leste n'a aucune dignité, & on ne s'arrête jamais dans les rues; de maniere que si l'on donne une commission à son laquais, on ne l'attend point, seulement on marche plus lentement. Lorsque les mœurs sont corrompues, le ton doit nécessairement s'en ressentir; aussi je ne pourrois vous donner une idée ni de ce qu'on appelle ici *de la galanterie*, ni de la maniere générale de s'exprimer: par exemple, l'homme le mieux élevé, en parlant d'une femme, la désigne par son nom tout court, & dit *la Marescotti, la Palestrine, la Barberini, &c.* L'esprit est peut-être ici plus commun qu'en France; mais dans aucun pays policé, l'éducation n'est aussi négligée, & l'ignorance aussi profonde. D'ailleurs, comme dans le reste de l'Italie, tous ces grands seigneurs dont les palais sont si somptueux vivent comme s'ils étoient des bourgeois mal à l'aise: il est vrai qu'ils ont beaucoup d'ostentation, & que dans les grandes occasions ils étalent une grande magnificence; mais du reste ils n'ont ni dîner ni souper, point d'état de maison, & journallement ils se trouvent fort bien éclairés avec une chandelle, & parfaitement nourris pour un petit écu par jour. (1)

(1) Dans toutes les grandes maisons, on trouve aux portes des appartemens un homme habillé de noir, avec une longue gravatte blanche; c'est une espece de Suisse qu'on appelle à Rome un *decan*. Les cardinaux & les grands seigneurs ont aussi, pour faire les honneurs de leurs maisons, un homme qu'ils appellent

A l'égard de la jalousie, on prétend qu'elle n'existe plus que parmi le peuple qui est d'une férocité à faire frémir, car il donne ici des coups de couteau comme à Paris il donne des coups de poing. On ne peut imaginer combien les meurtres sont communs à Rome. Quand un homme en assassine un autre, l'assassin est toujours favorisé par le peuple ; toutes les boutiques, les maisons lui sont ouvertes ; de là il se sauve dans les églises, où il trouve un asyle aussi sûr que sacré. Est ce là ce peuple Romain si célèbre dans l'histoire ? Que produit le climat sur les mœurs ? C'est la forme du gouvernement qui fait tout.

Adieu, ma chere amie ; embrassez Constance de ma part, & dites - lui que par le premier courier je répondrai sûrement à sa jolie petite lettre.



L E T T R E I I.

La vicomtesse à la baronne.

JE vais voyager aussi, je pars lundi pour les eaux de Spa : mon médecin vouloit m'envoyer à Plombières, je lui ai représenté que je m'y ennuyerois à la mort, que je desirerois aller à Spa, & non - seulement il y consent,

gentilhomme, & qui l'est en effet ordinairement. Le cardinal de Mazarin a été gentilhomme à Rome.

mais il me l'ordonne , & j'obéis. J'emmene avec moi madame de Valcé , dont la santé est véritablement dérangée depuis sa fautive couche ; sans cette raison , je n'aurois sûrement pas cédé au desir extrême qu'elle a de faire ce voyage , car ses procédés ont enfin absolument détruit le sentiment aveugle que j'avois pour elle. Je trouverai à Spa beaucoup de gens de ma connoissance , entr'autres le chevalier d'Herbain , qui est parti hier avec Porphyre qu'il y mène , & dont il ne peut plus se séparer ; madame de Blefac & sa belle-fille , la petite comtesse Anatolle , M. d'Ostalis , & madame de Germeuil revenue à Paris depuis trois mois , & qui ne va , dit - elle , à Spa que par *sentiment* pour madame de Valcé & pour la suivre , car cette ancienne amitié s'est renouée avec une extrême vivacité : au reste , jamais la *divine amitié* n'a été plus à la mode que dans ce moment ; les femmes se chérissent toutes , elles ne peuvent plus se quitter ; à souper , elles fuient , elles évitent les hommes , & se placent ensemble à côté les unes des autres , elles sont inséparables ; si quelqu'importun se glisse indiscrettement parmi elles , toute la troupe entière le maudit , se déssole , & marque son chagrin par les mines les plus expressives . . . Cependant , malgré tout cela , les méchans soutiennent qu'elles s'envient & se déchirent tout comme de notre tems , & qu'au fond les hommes ne sont pas plus essentiellement maltraités qu'ils ne l'étoient il y a dix - huit ans. A propos , mon

cœur , savez - vous que la belle , la sérieuse ; l'insipide madame de N. . . a pris un amant ? Vous serez sans doute surprise de m'entendre accuser aussi positivement une personne qui jouissoit d'une bonne réputation ; je n'ai jamais pu souffrir qu'une femme se permît d'attaquer ainsi l'honneur d'une autre femme , même lorsqu'elle parle à son amie intime ; mais je puis dire sans scrupule que madame de N. . . a un amant , puisqu'elle en fait gloire , & le dit elle - même à qui veut l'entendre : cette franchise lui fait un honneur infini , & l'a rendue très - intéressante ; tout le monde loue sa candeur ; on répète qu'elle est *d'une vérité, d'une bonne - foi* , qui doit tout faire excuser , & enfin cet amant lui procure des éloges & des amis sans nombre.

Voilà une indulgence qui met fort à l'aise , & qui sûrement établira dans la société une franchise universelle ; on avouera naïvement ses fautes , ses foiblesses , & j'espère qu'avant peu l'horreur du mensonge deviendra telle , que les poltrons & les gens sans probité ne chercheront à cacher ni leur lâcheté ni leurs fripponneries ; j'ose même dire que tout nous promet cette heureuse révolution dans les mœurs. J'ai entendu l'autre jour un homme que vous connoissez beaucoup , se vanter avec orgueil d'avoir *caponné* au billard deux autres hommes ; il n'a pas dit : *j'ai volé* ; mais comme *caponner* est à peu près le synonyme de *fripponner* , il y a tout lieu de croire que les hommes égaleront bientôt les femmes en sincérité.

Adieu, mon cœur; ma fanté est déjà meilleure; le seul projet d'aller à Spa me ranime; jugez du bien que me feront les eaux.



L E T T R E I I I .

Réponse de la baronne.

De Rome.

A I N S I donc à présent on convient simplement qu'on a un amant, & cette effronterie passe pour de la *franchise*, de la *bonne-foi* ! Autrefois la décence faisoit tolérer une foiblesse, & maintenant l'impudence fait excuser le vice!... « Pourquoi dites-vous (dit » Jean-Jacques Rousseau) que la pudeur » rend les femmes fausses ? Celles qui la perdent le plus, sont-elles au reste plus vraies » que les autres ? Tant s'en faut, elles sont plus » fausses mille fois ; on n'arrive à ce point de » dépravation qu'à force de vices qu'on garde » tous, & qui ne regnent qu'à la faveur de » l'intrigue & du mensonge.

» Je fais (dit encore Rousseau) que les » femmes qui ont ouvertement pris leur » parti sur un certain point, prétendent bien » se faire valoir de cette franchise, & jurent » qu'à cela près, il n'y a rien d'estimable » qu'on ne trouve en elles ; mais je fais bien » aussi qu'elles n'ont jamais persuadé cela » qu'à des fots. Le plus grand frein de leur

» sexe ôté, que reste - t - il qui les retienne ?
 » & de quel honneur feront - elles cas , après
 » avoir renoncé à celui qui leur est propre ?
 » Ayant mis une fois leurs passions à l'aïse ,
 » elles n'ont plus aucun intérêt d'y résister. »

Qui pourroit n'être pas frappé de la solidité du raisonnement de ce beau passage d'Emile ?

Adele devient chaque jour plus raisonnable ; Hermine contribue infiniment plus que moi à la former. L'autre jour Adele , pour la première fois depuis qu'Hermine est ici , n'a pas bien dessiné , & tout le tems de l'académie a paru distraite & inappliquée. Quand la leçon fut finie , je lui dis tout bas : vous vous relâchez , & vous venez de donner à votre enfant un pernicieux exemple. A ces mots , elle leva les yeux au ciel , & tomba dans la rêverie ; un instant après elle vint à moi & me dit bien haut : maman , voici l'heure de ma récréation , je vous supplie de me permettre de l'employer à dessiner. --- Pourquoi donc ? vous avez dessiné vos deux heures. . . --- Oui , ma chere mamaa , mais j'ai eu le malheur de manquer d'application aujourd'hui ; je vous en demande mille pardons , & je veux réparer ma faute. . . Entendez - vous , Hermine , interrompis - je , quel charmant exemple vous donne votre petite maman ? Adele est trop jeune encore pour ne pas faire des fautes quelquefois ; mais vous voyez comme elle les répare , & sûrement bientôt elle n'en fera plus du tout.

Pendant ce discours , la joie pétilloit dans les yeux d'Adele , & au moment même elle fut chercher son porte-feuille , & dessina une heure entiere avec une application parfaite. Jugez, ma chere amie, si je m'applaudis d'avoir trouvé un moyen si simple & si doux de la perfectionner : d'ailleurs je goûte encore le plaisir de faire une bonne action , en tirant de la misere une pauvre petite orpheline dont, sans moi , la destinée eût été si malheureuse. Comme elle a été choisie parmi cent autres , elle est réellement charmante de caractère & de figure ; sa premiere éducation a été très-bonne ; elle n'étoit même pas née pour l'état où je l'ai trouvée. Différens événemens ruinerent sa famille , & la mort de sa mere, qui ne subsistoit que d'une petite pension viagere, mit le comble à son infortune. J'ai préféré une enfant Italienne, afin qu'elle entretînt Adele dans l'habitude de parler italien. La seule personne dans la maison qui n'aime pas Hermine à la folie , est miss Bridget, parce qu'elle a le plus grand mépris pour la langue italienne , & ne conçoit pas qu'on puisse desirer de la parler quand on a la gloire de savoir l'anglois ; aussi n'en dit-elle pas un seul mot, ce qui lui rend le voyage d'Italie peu agréable ; elle se fâche constamment contre toutes les servantes , uniquement à cause de leur *baragouin ridicule* : enfin, son aversion naturelle pour Dainville a redoublé depuis que nous parlons tous italien ; mais il faut bien lui passer tous ces petits travers, en

faveur de ses excellentes qualités & de la manière parfaite dont elle me seconde.

Adieu, ma chere amie ; j'attends avec impatience de vos nouvelles de Spa ; je suis sûre que vous y retrouverez la santé, & que vous ferez charmée de la vie qu'on y mene.



L E T T R E I V.

Le baron au vicomte.

De Naples.

UNE espece de maladie épidémique nous a chassés de Rome un peu plus tôt que nous ne comptions en partir, & je passerai ici deux mois, août & septembre.

Vous me demandez des détails sur les femmes ; je suis étonné que vous n'avez pas reçu déjà une lettre que je vous écrivis de Rome, & dans laquelle je ne vous parlois que des dames Romaines. On dit que les mœurs sont encore plus corrompues à Naples, cependant j'ai été hier à un bal, & j'en suis revenu édifié de la constance des dames Napolitaines ; elles choisissent un danseur pour toute l'année, & durant ce tems ne dansent jamais avec un autre ; il est vrai qu'on prétend qu'elles réservent toute leur fidélité pour cette espece d'engagement. Il y a entr'autres ici une femme dont on conte des aventures qui paroîtroient incroyables, si ces détails n'étoient certifiés

par des gens très dignes de foi : elle étoit hier au bal , elle a parlé plusieurs fois à mon fils , & j'ai remarqué que Théodore ne lui répondoit pas avec une politesse bien exacte. Aujourd'hui je le lui ai reproché ; mais , a-t-il répondu , madame de D*** est si méprisable ! ... — Et parce qu'elle est méprisable , faut il que vous ayez l'air d'avoir reçu une mauvaise éducation ? D'ailleurs , en traitant madame de D*** avec autant de légèreté , vous avez manqué d'égards pour des femmes auxquelles vous devez un véritable respect. . . — Comment ? . . . — Sans doute ; puisque madame de D*** est reçue dans la société , vous ne pouvez être impoli avec elle , sans l'être aussi pour toutes les femmes qui se trouvent dans la même assemblée. Souvenez - vous toujours qu'un homme honnête & délicat doit l'apparence du respect à toutes les femmes , & qu'il n'aura jamais l'air noble & distingué s'il prend avec la moins estimable des manières familières. Qu'il ne recherche point celle qu'il croit digne de mépris , mais qu'il la traite toujours en public avec égard & déférence ; cette conduite lui vaudra l'estime & l'intérêt de toutes celles dont il doit apprécier & désirer le suffrage : enfin , croyez que le plus mauvais air qu'un jeune homme puisse avoir , est de paroître mépriser les femmes. Par exemple , que pensez - vous de ce jeune François que nous avons vu à Rome , & qui nous a suivis à Naples ? . . . — Le marquis d'Herney ? . . . — Oui , vous paroît - il aima-



ble?... — Mais je ne voudrois pas lui ressembler. — Cependant il a de l'esprit, de l'instruction, & il se conduit bien... — Mais il est ridicule... — Infiniment, cela est vrai, parce qu'il a toujours avec les femmes un ton léger ou méprisant; il pense que la familiarité donne l'air de l'aisance, & que le dédain montre la supériorité; il s'abuse, & prouve seulement qu'il est un fat mal élevé. — Et il a de l'esprit! Cela est bien surprenant?... — Une mauvaise éducation gâte l'esprit ainsi qu'elle corrompt le cœur... — Il a du bon sens; sa conversation même est solide; les artistes à Rome nous ont dit qu'il se connoissoit en tableaux, en statues, que du moins il en raisonnoit très-bien; il paroît savoir l'histoire; pourquoi donc sa société est-elle si peu agréable?... — C'est qu'il est plein de suffisance, & qu'il gâte tout ce qu'il dit de plus sensé par un ton tranchant, un air capable qu'on ne pourroit tolérer dans personne, & qui rendent sur-tout un jeune homme de vingt ans complètement absurde, impertinent & ridicule.

Vous voyez, mon cher vicomte, combien je m'attache à donner à Théodore un véritable dégoût pour la pédanterie; comme vous dites fort bien, plus une éducation est soignée, plus cette attention est nécessaire, & soyez sûr que Théodore à vingt ans sera aussi modeste, aussi simple qu'instruit. En général, tous nos jeunes gens aujourd'hui sont d'une ignorance honteuse, ou d'une pédanterie in-



supportable, *beaux-esprits & philosophes*, ou ne sachant rien & livrés aux plus affreux désordres ; c'est la faute des parens qui ne leur donnent point de principes, ou qui leur inspirent une folle prétention à l'esprit. J'ai vu un pere, estimable d'ailleurs, répandre des copies d'une lettre que son fils, âgé de dix-huit ans, lui écrivoit de sa garnison sur un ouvrage de morale qui venoit de paroître. Le pauvre jeune homme sut cela, & comme de raison, la tête lui tourna. De même on envoie à seize ans son fils dans les pays étrangers, on lui dit : *Allez vous instruire, allez étudier les hommes*. Il part, il revient, il dit : *Je suis instruit, je connois les hommes*. On le croit dans sa famille ; il débite avec orgueil & confiance tous les lieux communs qu'il a pu apprendre de son gouverneur ; il assure que *les Anglois sont profonds, les Italiens ignorans & superstitieux, les Espagnols dans la barbarie ; il vante la liberté angloise & déclame contre l'inquisition* ; ses parens l'écoutent avec étonnement, on l'admire, on le cite, on le prône, & l'on en fait pour la vie un sot aussi ridicule qu'ennuyeux. Ne réfléchira-t-on jamais davantage sur l'éducation, & faut-il qu'en dépit du plus heureux naturel, elle nous donne éternellement des vices ou des travers ?





L E T T R E V.

Le même au même.

De Naples.

THÉODORE vient d'avoir aujourd'hui un petit succès très-flatteur : nous dînions lui & moi chez l'ambassadeur de France, où se rassemble tous les jours la meilleure compagnie de Naples ; il y avoit sept ou huit personnes, entr'autres trois ou quatre, véritablement distinguées par leurs connoissances & leur esprit ; de ce nombre étoient deux Anglois. J'avois à parler à l'ambassadeur, qui, en sortant de table m'a mené dans son cabinet, & j'ai laissé Théodore dans le salon environ trois quarts d'heure. En rentrant, nous avons trouvé la conversation fort animée ; on parloit littérature, & les Anglois soutenoient contre le marquis d'Hernay, qui prétend savoir l'anglois, & contre deux Italiens qui le savent réellement, que le *Paradis perdu* est le plus beau poëme qui existe dans aucune langue vivante : ils nous conterent que pour appuyer leur opinion, ils avoient voulu citer plusieurs passages, entr'autres quelques vers des livres premier & quatrième, mais qu'ils n'avoient pu se les rappeler qu'imparfaitement, & ils demanderent à l'ambassadeur s'il avoit Milton. Non, répondit-il,

mais j'ai vu jadis M. d'Almane savoir Milton par cœur, & peut-être pourra-t-il encore vous satisfaire. Ma mémoire, repris-je, est fort diminuée, Théodore me suppléera. A ces mots l'étonnement fut général, tous les yeux se fixerent sur Théodore, qui jusqu'alors avoit écouté en silence la conversation, parce que personne ne l'avoit interrogé. Quoi ! s'écria-t-on, M. votre fils fait l'anglois ! Depuis sa plus tendre enfance, répondis-je, & comme les vers que vous citez sont très-remarquables, je suis sûr qu'ils sont tous présens à sa mémoire. Essayez de les dire, Théodore. Alors Théodore, en rougissant, débita de suite environ deux cents vers sans faire une faute, & prononçant véritablement comme un Anglois même. On donna les plus grands éloges à sa mémoire, & sur-tout à sa modestie, & quand nous fûmes seuls je l'embrassai tendrement : Vous venez, lui dis-je, de me procurer un très-grand plaisir ; je ne puis être flatté de vous avoir entendu dire des vers de Milton, on vous les a fait apprendre ; quand vous seriez un sot, vous les sauriez de même ; mais vous êtes réservé, modeste, voilà ce qui doit me causer une véritable satisfaction. Conservez ces précieuses qualités, elles ajoutent aux succès & désarment l'envie : le mérite dont on s'enorgueillit nous est toujours contesté, tandis qu'on ne manque jamais de vanter celui qu'on nous découvre ; ainsi, par amour propre même, nous devrions triompher du vain desir d'étaler nos talens &

notre instruction ; bien sûrs que mille occasions ne peuvent manquer de les faire connoître , sans que nous nous en mêlions. Théodore a trouvé ce raisonnement très juste , & n'a point cherché à me dissimuler combien il étoit flatté de l'éloge que je venois de donner à sa conduite. La modestie est peut-être la seule vertu qu'on puisse sans inconvénient louer avec excès dans un jeune homme ; toute autre louange peut l'enorgueillir & lui donner de l'affectation. Combien de personnes qui sont imprudentes , brusques ou pédantes & apprêtées , uniquement parce qu'on a vanté sans mesure leur franchise , leur naturel ou leur savoir & leur politesse !... Mais la modestie n'est pas une qualité qu'on soit jamais tenté de pousser trop loin ; d'ailleurs le pourroit-on , puisqu'elle est si belle , que même portée à l'excès elle ne sauroit dégénérer en vice ? Ainsi , faites-la donc aimer à votre élève , tachez de le rendre véritablement modeste , vous ne pouvez craindre qu'il le devienne trop.

Je me suis décidé , mon cher vicomte , à prolonger de six mois mon séjour en Italie ; je ne retournerai point en France cet automne ; je passerai l'hiver à Rome , j'en partirai sur la fin de février ; je séjournerai un mois à Florence , autant à peu près à Turin , & je serai en Languedoc dans le courant d'avril ; j'y resterai sept ou huit mois ; si vous le pouvez , venez m'y voir & remplir enfin cet ancien engagement , sinon j'irai vous cher-

cher à Paris ; car , après deux ans d'absence , je ne pourrai résister au désir de vous revoir & de vous présenter Théodore , grandi , formé , aimable autant qu'on peut l'être , aussi jeune , ... ce fils si cher ! ... & qui , je l'espère , fera le vôtre un jour.



L E T T R E V I.

La vicomtesse à la baronne.

De Spa.

LE charmant , le délicieux séjour que Spa ! oh , je serai malade tous les ans pour y revenir ! ... On y trouve tout , du monde , du jeu , des fêtes , de la dissipation , de la solitude , de la liberté ; que n'y êtes - vous ! rien n'y manqueroit. Cependant j'ai fait une *amie nouvelle* , car comment revenir des eaux sans cela ? c'est une amie que j'ai rencontrée pendant quinze ans , sans me douter jamais qu'il fût possible de l'aimer. C'est enfin madame de L*** ; je lui passe toutes ses prétentions , qui au reste ne se trouvent point en rivalité avec les miennes ; elle se plaît à déconcerter les personnes timides ou qui débutent dans le monde ; elle est charmée d'avoir un gros son de voix , qui véritablement est fait pour en imposer aux plus intrépides ; elle a pris par goût des manières brusques & un air boudeur & refrogné ; elle est comblée de joie lors-

qu'elle peut penser qu'elle embarrasse & qu'on la craint ; moi, j'aimerois mieux plaire que de produire tous ces grands effets ; ainsi je ne lui dispute aucun de ses avantages, & nous nous accordons fort bien ensemble ; au vrai, malgré des travers si singuliers, elle a des qualités très attachantes, une ame noble & sensible, une extrême franchise & beaucoup d'esprit ; elle repousse lorsqu'on ne la voit qu'en passant, mais elle *retient* quand on la connoît.

Nous avons encore ici une autre Françoisse, madame de Rainville, que je ne connoissois point du tout ; celle-là n'attire ni ne retient, elle n'est jamais naturelle un moment : elle étoit faite pour être insipide, commune & froide ; mais elle a sûrement entendu dire *que les personnes ennuyées sont toujours ennuyeuses*, & frappée de cette maxime, elle veut paroître éternellement amusée ; en conséquence elle aime tout *avec passion*, la musique, la danse, les spectacles, la promenade, la conversation ; toutes ces choses la transportent ; elle se pique d'être gourmande, de n'avoir pas un goût modéré, d'avoir du *feu*, de *l'enthousiasme*, & de disputer avec chaleur & véhémence ; elle parle toujours, n'écoute point, ne sent rien, se met vainement à la torture pour persuader qu'elle a de *l'énergie*, de l'activité, & ne parvient qu'à se rendre importune, ridicule & véritablement insupportable : elle me refroidit, me glace, & me fait presque prendre en aversion les choses que
j'aime

j'aime le mieux. L'autre jour nous avons été dîner à la cascade de Coo ; madame de Rainville fut dans un tel ravissement, elle loua avec tant d'emphase l'eau, la verdure, le paysage, & même le soleil qui nous brûloit, tout cela étoit accompagné de gestes si *expressifs*, si *animés*, qu'elle m'a donné un dégoût qui ne me passera peut être jamais pour les rivières, les cascades & les dîners sur la pelouse.

M. d'Ostalis est arrivé à Spa la semaine dernière ; il dîne presque tous les jours chez moi, & je passe ainsi ma vie avec madame de Biefac, la petite comtesse Anatolte, le chevalier d'Herbain & madame de L***, ma nouvelle amie ; je vais souvent au Wauxhall, j'y mene danser Constance ; nous allons nous promener sur la montagne d'*Annette & Lubin* (1) ; nous nous affligeons un peu, qu'Annette soit si laide, & que Lubin vende de la biere, ce qui nuit beaucoup aux idées pastorales & champêtres ; je rentre dans ma maison à neuf heures, ma petite société s'y rassemble, & nous causons jusqu'à minuit : car je n'ai pas la simplicité de me coucher à dix heures, de me lever avec le jour pour aller boire des eaux que je peux prendre dans mon lit ; on dit qu'eiles sont meilleures à la

(1) Cette montagne a pris son nom d'un payfan & d'une payfanne mariés il y a quinze ou seize ans . par un François qui les nomma Annette & Lubin, & leur fit bâtir une jolie petite ferme sur le haut d'une des montagnes qui environnent Spa.

fontaine , mais il n'y a de bon pour moi que ce qui ne me contrarie pas.

Je suis moins mécontente de madame de Valcé depuis que je suis ici, c'est-à-dire, de son extérieur & de ses manières ; pour ses sentimens... je n'y dois plus compter... Mais cependant elle n'a que vingt-deux ans, elle est encore bien jeune !... Ah, le cœur d'une mère est toujours prêt à pardonner !

Adieu , ma chère amie ; vous serez également heureuse par Adele & par Théodore , vous le méritez !... J'envie votre félicité , mais croyez qu'en même tems elle me console de mes peines. Oui, je jouis de votre bonheur autant que je m'enorgueillis de vos vertus & de votre amitié.



L E T T R E V I I .

Le vicomte au baron.

Vous allez être satisfait , mon cher baron ; je suis enfin brouillé *sans retour* avec madame de Gerville : elle m'a joué dans une affaire où elle paroïssoit vouloir me servir, & m'a sacrifié de la manière la plus noire & la moins adroite. Me voici un peu isolé , car , depuis sept ans sur tout , je n'avois exactement d'autre société que la sienne. Je vous entends d'ici : *rentrez dans votre famille , rapprochez vous de votre femme.* Je fais que

madame de Limours est très-aimable , mais je suis retenu par l'embarras de *faire connoissance avec elle* : au vrai , nous sommes devenus absolument étrangers l'un à l'autre ; enfin j'essayerai , je vous le promets.

Tout le monde est revenu de Spa. On prétend que M. d'Ostalis en rapporte un goût très vif pour la jeune comtesse Anatolle ; on ne dit point encore que cette dernière y réponde. Elle est bien jeune pour se décider si promptement , elle n'a que dix-sept ans ; mais on assure qu'une partie de sa société approuveroit fort cet arrangement , & se charge de la disposer à un choix qui , au reste , seroit le meilleur qu'elle pût faire dans ce genre. Elle aime son mari ; mais elle en est traitée de manière à ne pas conserver long-tems les sentimens qu'elle a pour lui. Le comte Anatolle dédaigne toutes les Françaises , il n'aime que les étrangères , & il faut absolument , pour lui plaire , être Russe , Angloise ou Polonoise. Mon charmant petit Théodore n'aura , grâces au ciel , aucun de ces travers ; combien j'ai d'impatience de le revoir ! il touche à sa quinzième année. . . A cet âge , j'étois déjà amoureux à perdre la tête , d'une des femmes de ma mère , mademoiselle Adrienne , que j'élevai depuis au grade de chanteuse dans les chœurs de l'opéra. A quinze ans j'avois déjà escaladé dix fois les murs du jardin de mon père , pour aller voir une petite paysanne que j'aimois presque autant que mademoiselle Adrienne. J'avois pourtant un

gouverneur très-sévère, mais heureusement il étoit sourd & distrait; je m'échappois sans qu'il pût m'entendre, & je le trompois sans qu'il y prît garde. Au reste, quelques précautions qu'il eût employées, je suis bien sûr que j'aurois trouvé les moyens de me soustraire à sa vigilance. Comment faites-vous donc avec Théodore, cet enfant si éveillé, si vif, si spirituel? Comment a-t-il impunément quinze ans? Comment enfin vous y prenez-vous pour vous rendre maître de son imagination, & pour le surveiller toujours sans lui devenir importun?



L E T T R E V I I I .

Le baron au vicomte.

De Rome.

PREMIÈREMENT, madame d'Almane n'a point de jolies femmes de chambre, & je ne suis ni sourd ni distrait. On n'est véritablement amoureux ni à quatorze ans & demi, ni à quinze, ni même à seize. Vous l'étiez, dites-vous, à cet âge; mais vous aimiez également mademoiselle Adrienne & votre petite payfanne; ainsi vous n'aviez de penchant ni pour l'une ni pour l'autre. Comme l'amour doit presque tout son pouvoir à l'imagination, l'idée que nous nous formons de cette passion, l'opinion que nous en avons, déci-

dent de l'empire qu'elle prendra sur nous, & de l'influence qu'elle aura sur notre destinée. Si nous croyons que l'amour n'est qu'un égarément passager, une sorte d'enivrement, qui même en tournant la tête peut laisser le cœur froid, nous serons séduites par la seule beauté, nous n'aurons que des fantaisies. Telle étoit l'opinion que vous aviez de l'amour; votre imagination s'enflamma avant que votre cœur pût aimer: cette première expérience vous persuada que trouver une femme plus jolie qu'une autre, c'est être amoureux; il en est résulté que vous vous êtes livré successivement à mille fantaisies passagères, que vous avez formé beaucoup d'intrigues & jamais un attachement véritable. Je veux au contraire que mon élève soit persuadé que cette passion peut faire le charme, la félicité de la vie, quand l'objet qui l'inspire réunit à-la-fois les graces, les talens, l'esprit & les vertus; qu'il croit qu'alors elle doit durer toujours, ou que du moins, si le tems l'ossoiblit, elle laisse dans le fond du cœur une amitié si tendre, des souvenirs si doux, qu'on ne peut ni regretter l'amour, ni désirer de l'éprouver encore. Avec cette opinion, non-seulement mon élève n'aimera pas deux objets à-la-fois, mais il n'aimera pas deux fois dans sa vie; il sera difficile & délicat sur le choix, & s'attachera pour ne jamais changer. Puisque l'amour est pour nous une illusion nécessaire durant notre jeunesse, l'instituteur doit donc chercher à faire servir ce

sentiment au bonheur & à la gloire de son élève. Une fantaisie peut être assez vive pour nous égarer, nous avilir, nous perdre; une passion peut nous porter aux grandes choses: l'une fera faire des extravagances, des sacrifices de premier mouvement; l'autre peut seule engager aux actions qui demandent de la persévérance. Celle qui dit à son amant: *soyez deux ans sans parler*, & qui fut obéie, cette femme pouvoit se flatter d'inspirer une passion, & non une fantaisie. Et en effet, que ne doit-on pas attendre d'un sentiment dont nous ne sommes susceptibles que dans la force de l'âge, d'un sentiment produit par une imagination exaltée, & que l'estime & l'amitié doivent rendre aussi doux, aussi solide que violent? Je fais bien qu'on peut aimer passionnément un objet méprisable; mais ce malheur n'arrive qu'aux gens foibles, bornés ou méprisables eux-mêmes, ou qui enfin s'abusent sur leur choix. Il est donc important qu'un jeune homme *ne commence pas* par une fantaisie qui lui raviroit à-la fois & ses principes & sa délicatesse. C'est une passion vertueuse qui doit l'arracher à son indifférence; mais avant l'âge de dix-sept ou dix-huit ans il n'en seroit pas susceptible. Comment donc le préserver, jusqu'à cette époque, des égaremens où le cœur n'a point de part? **Soyez vigilant, attentif; conservez-lui son innocence, occupez-le sans relâche, ne le laissez jamais un seul instant oisif, ou désœuvré, & croyez que son imagination ne l'éclairera**

sur rien de ce que vous voulez lui cacher. Mais, me direz - vous, est - il possible qu'un jeune homme puisse conserver de l'innocence jusqu'à dix - sept ou dix - huit ans ? Je n'ignore pas qu'en effet ce n'est plus la mode aujourd'hui ; mais elle existoit jadis , & nous voyons encore les enfans des princes , mieux surveillés que les nôtres , sortir des mains de leurs gouverneurs sans connoître l'amour ni ce qui peut y ressembler. Vous me demandez comment je puis être aussi vigilant sans me rendre importun à mon fils ; c'est qu'il n'est pas plus surveillé maintenant qu'il ne l'étoit à six ans , du moins en apparence. Il a toujours couché dans un cabinet à côté de ma chambre , & dans ma chambre même lorsque nous voyageons , même en séjournant long - tems dans le même lieu ; cette habitude n'est point une sujétion pour lui , au contraire j'ai su la lui rendre agréable. Il est naturellement communicatif , il aime à causer , il n'a de confiance sans réserve que pour moi ; mais il a tant d'occupations , depuis deux ans surtout , que nous avons rarement dans la journée la possibilité de nous entretenir un peu de suite : j'ai donc pris le parti de lui promettre que tous les soirs nous aurions ensemble une petite conversation quand nous serions dans nos lits. Théodore ayant toujours mille choses à me dire attend ce moment avec impatience , d'autant mieux que souvent dans la journée je lui annonce que j'ai quelques petits secrets à lui dire , & je ne manque jamais

d'ajouter : *ce détail est trop long , je n'ai pas le tems de vous en instruire à présent , mais vous le saurez ce soir*. Enfin , quand le soir arrive , Théodore est enchanté d'aller se coucher ; tout en se déshabillant , il s'approche de mon oreille & me questionne ; je refuse de l'entendre , *la prudence* ne me permettant pas de parler devant mon valet-de-chambre , de choses aussi importantes : Théodore , d'un air grave & capable , me fait signe qu'il approuve ma discrétion ; mais il me presse de me coucher , & quand nous sommes dans nos lits , éclairés seulement par une lampe de nuit qui ne donne qu'une foible clarté , semblable à cette espece de jour qu'on appelle *entre chien & loup* , c'est alors que les confidences commencent ; c'est alors qu'emportés par le plaisir de nous entretenir sans contrainte , nous parlons souvent tous les deux à-la-fois , ou bien que nous nous interrogeons mutuellement avec un intérêt & une curiosité réciproques. Ces conversations sont d'autant plus agréables , que nous n'avons jamais la crainte d'être troublés ou interrompus ; d'ailleurs , j'ai le soin de paroître toujours à cette heure plus gai , plus facile , plus affectueux que dans aucun autre moment de la journée. Si Théodore a quelqu'aveu à me faire , il choisit cet instant de préférence : enfin , ces entretiens nocturnes ont pour lui tant de charmes , qu'il m'a témoigné plus d'une fois le vif chagrin qu'il éprouvoit en pensant qu'à notre retour en France il ne

coucheroit plus dans ma chambre ; hier encore il m'en parla. Je regretterai beaucoup aussi , lui dis-je , nos conversations d'après souper ; mais il faudra bien trouver le moyen de nous parler dans la journée. . . --- Dans la journée ; ah ! papa , quelle différence. . . --- Tu ne me trouves pas de si bonne humeur dans le jour , n'est-ce pas ? . . . --- Oh ! papa , j'en conviens , vous êtes toujours bien aimable ; mais le soir ! . . . & puis je crois aussi que vous m'aimez mieux à cette heure : par exemple , jamais vous ne me tutoyez quand nous sommes levés. . . --- Mais sûrement ; quand tu te conduis bien , je t'aime mieux à la fin de la journée qu'au commencement ou au milieu , puisque je te dois douze heures entières de satisfaction. . . --- Mon cher papa , laissez-moi coucher dans votre chambre à B*** & à Paris. . . --- Vous me faites-là une petite proposition tout à fait discrète ; c'est-à-dire qu'il faut vous promettre de me coucher tous les soirs à votre heure. . . --- Bon , vous avez bien fait d'autres choses pour moi ! d'ailleurs , papa , je vais avoir quinze ans ; en partant d'Italie nous allons en Languedoc , nous y passerons six mois ; à la campagne , ainsi qu'en voyage , vous vous êtes toujours couché en même tems que moi. . . --- Fort bien , mais à Paris ? --- Oh , quand j'arriverai à Paris , j'aurai quinze ans & demi passés , vous me permettrez bien de me coucher un peu plus tard. . . --- Oui , à dix heures & demie. . . --- Onze heures. . . --- Et la conversation noc

turne qui dure toujours au moins une heure , & vos maîtres le matin ? . . . --- Ah ! cela est vrai ; vous serez obligé de vous coucher à dix heures & demie . . . --- Comment donc , je serai obligé ! . . . --- Oui , mon cher papa , vous ne me refuserez pas une grâce qui fait mon bonheur . . . --- Songe donc qu'il est inouï de se coucher à dix heures à Paris , il faudra donc renoncer à toute société . . . --- Vous serez charmé d'en avoir un prétexte , vous n'aimez pas le monde . . . --- Je ne le regrette pas quand je te le sacrifie , mais je l'aime quand je m'y trouve . . . Il est vrai que j'y rentrerai pour t'y mener , & ce tems n'est pas fort éloigné . . . --- Quand j'aurai dix-sept ans , par exemple , alors vous n'aurez pas de raisons pour m'empêcher de coucher dans votre chambre ? . . . --- Oh , cela , je l'avoue ! . . . --- Eh bien , papa , vous qui êtes si généreux , voulez - vous disputer pour dix-huit mois sur lesquels il n'y en a que six de grâce , puisque nous passerons le reste à la campagne & au régiment où je vais entrer ? --- Allons , allons , raisonneur , taisez - vous & dormez ; je vous promets de réfléchir à cela .

Vous jugez bien , mon cher vicomte , que ce n'est pas sans raison que je me fais autant prier d'une chose que je desire : si Théodore pouvoit soupçonner que je ne souhaite l'avoir dans ma chambre qu'afin de veiller sur sa conduite , il seroit bientôt éclairé sur mes motifs secrets , il ne regarderoit plus ma chambre que comme une prison , & je ne se-

rois plus à ses yeux qu'un geolier, qu'un tyran. C'est ainsi que les mêmes précautions, prises inconsidérément ou avec prudence, deviennent véritablement utiles ou ne peuvent produire que de pernicious effets.

Je ne m'abuse pas ; je fais bien qu'un jour Théodore sentira tout-à-coup que l'engagement de coucher dans ma chambre peut devenir gênant ; je m'apercevrai facilement de cette révolution dans ses idées par sa distraction & son refroidissement ; j'aurai prévu ce moment, & j'aurai alors des moyens tous prêts & infaillibles pour retenir Théodore aussi fortement que jamais ; je vous les ferai connoître quand nous serons à cette époque.

Je savois déjà votre rupture avec madame de Gerville, & vous devez avoir reçu une lettre où je vous mandois que la trahison de madame de Gerville ne m'étonnoit pas, car depuis que je suis dans le monde, je n'ai jamais vu une seule personne intrigante sur l'amitié de laquelle on dût raisonnablement compter.



L E T T R E I X.

Madame d'Ostalis à la baronne.

RASSUREZ-VOUS, ma chere tante, M. d'Ostalis ne s'éloignera point de moi, la fantaisie qui l'occupoit ne deviendra point une

passion ; . . . j'ai suivi vos conseils , & j'ai retrouvé tout mon bonheur. Je vous mandois dans ma lettre datée de Versailles , que je n'avois que des soupçons ; mais bientôt je ne doutai plus des sentimens de M. d'Ostalis ; il semble que son attachement pour moi , si solide & si soutenu , ait ennuyé tous ceux qui nous connoissoient , car son changement a paru causer une joie universelle ; j'ai vu cette joie maligne percer même à travers des témoignages d'intérêt , que plusieurs personnes ont voulu me donner dans cette occasion : on vouloit paroître me plaindre , on feignoit de s'attendrir sur mon sort , & l'on n'avoit au vrai d'autre motif que celui de m'instruire d'un événement dont on croyoit peut-être que mon amour propre seroit encore plus blessé que mon cœur ; mais les envieux & les méchans ont été trompés dans leur attente ; j'ai eu l'air de ne pas comprendre les avis indirects , & de ne pas croire les avertissemens positifs. Les uns se sont moqués de ma crédulité , d'autres ont pensé que je l'affectois par égards pour M. d'Ostalis ; en général , cette conduite a été fort approuvée ; cependant je n'étois pas sans chagrin & sans inquiétude ; je voyois M. d'Ostalis véritablement amoureux & de la plus charmante personne qui ait paru dans le monde depuis dix ans ; il est vrai que je ne remarquois rien dans la comtesse Anatolle qui dût encourager la passion qu'elle inspiroit ; mais elle n'a que dix-sept ans , elle est fort aigrie contre son

mari, elle est naturellement très-sensible, & toute la société de sa belle-mère protégeoit visiblement M. d'Ostalis. Madame de Biciac, aussi bornée que peu clairvoyante, & remplie de la plus ridicule vanité, ne croit pas possible qu'une personne qui a l'honneur d'être sa belle-fille, puisse jamais prendre un amant, & pensoit de très-bonne-foi que M. d'Ostalis n'alloit chez elle tous les jours que pour avoir l'avantage de faire sa partie de piquet : charmée de son assiduité & de sa complaisance, elle faisoit à chaque instant son éloge, de manière que la comtesse Anatolle entendoit éternellement louer un homme dont sans doute elle connoissoit les sentimens, & qui d'ailleurs peut paroître aimable sans que personne soit occupé du soin de le faire valoir. Après beaucoup de réflexions, je me décidai à ne rien changer à ma conduite; je montrai à M. d'Ostalis la même égalité, la même douceur, le même desir de lui plaire & de l'attirer; seulement j'allai beaucoup moins chez madame de Blesac, & je cessai absolument de parler de la comtesse Anatolle. Comme sa belle-mère me la confioit souvent avant le voyage de Spa, & qu'elle venoit déjeuner chez moi deux ou trois fois par semaine, il étoit impossible que je cessasse de la recevoir, mais je n'en recherchai plus les occasions, & je les éloignai même autant que je le pouvois, sans avoir l'air de l'affectation. Du reste, quand je me trouvois avec elle, je la traitois toujours avec la même amitié, dé-

monstration qui ne me coûtoit rien , car j'ai naturellement beaucoup de penchant pour elle. M. d'Ostalis comprit bien que j'avois lu dans son cœur ; son embarras avec moi redoubla , il vit enfin que j'étois également déterminée à ne point me plaindre & à ne point le questionner ; il commença à sentir vivement ses torts : sa passion combattoit son repentir , & pour un moment étouffa sa générosité naturelle ; il crut peut-être que je m'enorgueillis en secret de ma modération , il voulut chercher à en diminuer le mérite ; il eut l'air de penser que ma douceur n'étoit que l'effet de l'indifférence ; alors je lui témoignai de la sensibilité. Ce n'étoit ni ce qu'il attendoit , ni ce qu'il desiroit ; en le mettant davantage dans son tort , j'augmentoits son dépit ; les combats qui se passoient dans son ame étoient trop violens pour ne pas causer une extrême altération dans son caractère. Il devint absolument différent de lui-même , il vit couler mes larmes sans en être attendri , il me laissa entrevoir qu'il me soupçonnoit d'artifice , de fausseté ; je demandai enfin une explication , & il me refusa. O combien j'ai senti vivement , dans cette situation cruelle , le malheur d'être éloignée , privée de vous ! J'ai des amis sur lesquels je puis compter , mais ce n'est que dans le sein de ma mere , de ma bienfaitrice , que je puis déposer de semblables chagrins ; avec quelle autre sur la terre me seroit-il permis d'avouer l'égarement & les torts d'un objet qui m'est si cher ? Mes

sentimens font si bien connus à cet égard , que les personnes qui ont le plus d'amitié pour moi , madame de Limours , mesdames de S. . . le chevalier d'Herbain , n'ont jamais osé me dire un seul mot de la conduite de M. d'Ostalis , bien certain que sur ce point ils ne pourroient obtenir ma confiance.

Telle étoit ma position , ma chere tante , lorsque je reçus votre lettre qui me ranima & m'offrit tous les conseils dont j'avois besoin. Je compris qu'il étoit également dangereux d'affecter de l'indifférence , de montrer trop de sensibilité , ou de céder au dépit & à l'humeur. Je pris le parti d'écrire à M. d'Ostalis un billet dont voici la copie :

« Vous me fuyez , vous paroissez embar-
 » rassé avec moi , eh pourquoi ? Quels re-
 » proches craignez-vous d'une personne qui
 » vous doit dix ans de bonheur , & qui pen-
 » dant tout cet espace n'a cessé d'être par-
 » faitement heureuse que depuis trois mois ?
 » Il faudroit que je fusse bien ingrate pour
 » me croire généreuse en ce moment ! . . .
 » Ah ! je n'ai ni le droit ni l'envie de me
 » plaindre avec amertume ; c'est une amie
 » qui veut vous parler , vous ouvrir son cœur.
 » . . Ne me refusez pas cette explication ; je
 » vous promets de ne vous point question-
 » ner ; je ne vous demande que de m'en-
 » tendre. »

Ce billet , en dissipant un peu de l'embar-
 ras de M. d'Ostalis , lui rendit une partie de
 sa générosité ; il me fit une réponse pleine de

tendresse, sans cependant me promettre l'entretien que je sollicitois. Le soir même, nous soupâmes ensemble chez l'ambassadeur d'Espagne; la comtesse Anatolle y étoit, & je remarquai que M. d'Ostalis n'osa se placer à table à côté d'elle. Je m'en allai avant minuit, & je laissai M. d'Ostalis, car depuis son retour de Spa nous n'allions plus ensemble dans la même voiture. M. de P*** me donna la main jusqu'au bas de l'escalier, & sortit en même tems que moi. En tournant dans la rue Traversière, une des grandes roues de ma voiture se brisa, & la voiture versa; la secousse fut si violente, que mes deux glaces furent cassées en mille morceaux, & un des éclats me fit une écorchure assez considérable au front. M. de P*** qui m'avoit suivie jusqu'alors (car il loge dans mon quartier), s'arrêta au moment même, descendit précipitamment, & avec l'aide de ses gens & des miens, il parvint à me tirer de mon carrosse: il m'offrit le sien pour me conduire chez moi, je le refusai, & comme je n'étois qu'à deux pas de la maison de madame de S*** j'y fus à pied, & je me débarrassai ainsi de M. de P***. Madame de S*** n'étoit pas rentrée, & ne trouvant chez elle ni chevaux ni voiture, j'écrivis à M. d'Ostalis pour le prier de m'envoyer la sienne; & pour ne pas l'inquiéter, ou lui donner lieu de croire que je desirois qu'il vînt lui-même, je lui mandai simplement que j'en avois été quitte pour un peu de peur, & j'envoyai mon billet par un

des gens de madame de S***, qui ne m'avoit point vue, & qui ne favoit aucun détail. Au bout d'un quart-d'heure, j'entendis une voiture entrer dans la cour, & un instant après, la porte du cabinet où j'étois s'ouvrit précipitamment, & je vis paroître M. d'Ostalis; je me levai, mais ayant à peine la force de me soutenir sur mes jambes, je retombai dans mon fauteuil. Figurez-vous, ma chere tante, l'étonnement, l'effroi de M. d'Ostalis, en me voyant couverte de sang, pâle, échevelée, & une large blessure au front; il s'élançe vers moi, me serre dans ses bras en fondant en larmes, il me fait cent questions à-la-fois, n'écoute point mes réponses, tire les cordons de toutes les sonnettes, assemble toute la maison, & envoie chercher un chirurgien & un médecin. Au milieu de tout ce mouvement, madame de S*** rentre avec un chirurgien qu'elle m'amenoit, car un de ses gens ayant été l'avertir de mon accident, elle avoit été au même moment me chercher le secours dont je pouvois avoir besoin; le chirurgien me trouva de la fièvre, & décida que la saignée étoit indispensable, mais qu'il falloit la différer de quelques heures; madame de S*** me conjura vainement de rester chez elle, je la quittai à deux heures après minuit. Quand nous fûmes en voiture, M. d'Ostalis & moi, tout-à-coup il se mit à genoux devant moi, & saisissant une de mes mains: Ah, s'écria-t-il, cette explication que vous me demandiez, que n'êtes-vous en état de la

desirer encore ! . . . --- Eh quoi ! interrompis-je , quand vous m'aimez toujours avec la même tendresse , quand vous venez de me le prouver d'une manière si touchante , pensez-vous ne m'avoir pas déjà rendu tout mon bonheur ? — Cependant , reprit il d'une voix basse , que je suis coupable , si j'ai pu vous affliger un moment ! Ah , du moins croyez que je sens mes torts , & que je brûle du desir de les réparer . . . Il prononça ces paroles avec une expression qui me pénétra ; je ne pouvois lui répondre . . . Je penchai mon visage sur le sien , & je l'embrassai ; il me serra la main , & la baisant avec transport : Vous pleurez ! s'écria-t-il , ces larmes si douces & si pures m'annoncent un pardon sans lequel je ne pourrois vivre , & qui doit m'inspirer autant de reconnoissance que de joie . Comme il disoit ces mots , la voiture s'arrêta ; quoique je fusse brisée & d'une foiblesse extrême , je ne voulois pas me plaindre , dans la crainte d'inquiéter M. d'Ostalis , mais il s'aperçut que je souffrois beaucoup , & me prenant dans ses bras , il me porta dans ma chambre . Je fus saignée le lendemain à six heures du matin . Mon accès de fièvre n'eut aucune suite , je me sentis la tête absolument dégagée , & je n'eus plus d'autre mal qu'une courbature qui me força de garder mon lit vingt-quatre heures . Le soir même , j'eus enfin une longue explication avec M. d'Ostalis . . . Je fais bien , lui dis-je , que l'amour n'est pas un sentiment durable ; ce n'est point d'une

passion aussi fragile que, dans aucun tems, j'ai fait dépendre la félicité de ma vie ; il m'étoit doux sans doute d'occuper votre cœur uniquement, mais je n'ai compté que sur votre confiance & sur votre amitié ; je me suis flattée que je serois à jamais votre seule & véritable amie, & voilà le bonheur que j'ai craint de perdre. En effet, si vous étiez parvenu à séduire une jeune personne innocente & sensible, si elle vous eût sacrifié son repos & sa réputation, vous auriez voulu la rendre heureuse ; son ame est naturellement honnête. Eh, quel cœur délicat peut se contenter de l'amour ! Elle vous eût demandé de la confiance, de l'estime même ; elle vous eût dit : « Vous m'avez perdue, vous m'avez » arrachée à la vertu que j'aimois & que je » regrette, vous avez donné à tout ce qui » m'entoure, à tout ce qui me connoît, le » droit affreux de me mépriser, si vous ne » devenez pas mon ami, que deviendrai-je » quand vous cesserez d'être mon amant ? » Qu'auriez-vous pu répondre, continuai-je ? vous eussiez promis tout ce qu'elle exigeoit : elle est aimable, elle a de l'esprit, elle auroit bientôt obtenu ces sentimens dont je suis si jalouse, & que ma tendresse me rend digne de posséder sans partage. Eh bien ! s'écria M. d'Ortalis, soyez donc tranquille, vous ne me verrez jamais un attachement qui puisse vous alarmer. . . Ce sacrifice que vous me demandez, il est déjà fait, & ne me coûte rien. Oui, je m'abusois en croyant vous pré-

férer un autre objet; je ne connoissois pas mon cœur. . . Ah ! quand c'est vous qu'on aime , l'inconstance n'est qu'une illusion.

Vous savez , ma chere tante , si l'on peut compter sur la sincérité & sur la parole de M. d'Ostalis ; ainsi vous jugez bien que toutes mes inquiétudes sont entièrement dissipées. Huit jours se sont écoulés depuis cette conversation ; je n'ai pas voulu vous écrire plus tôt , afin de pouvoir vous rassurer entièrement sur ma santé : ma blessure au front est presque guérie , & ne laissera aucune marque , & je me porte mieux que jamais. Je ne vous avois écrit , depuis ma longue lettre de Versailles , que d'une manière très - vague , parce qu'à la distance où nous sommes l'une de l'autre , je ne voulois pas vous affliger par de tristes détails ; en vous faisant partager mes peines , au moins faut-il que je sois près de vous pour vous en consoler. Maintenant que je suis heureuse , je ne jouis qu'imparfaitement de mon bonheur , parce que vous l'ignorez , & cependant ce bonheur est votre ouvrage ; je le dois à l'éducation que j'ai reçue de vous , à l'époux que vous m'avez choisi , aux conseils que vous m'avez donnés. O ma chere & tendre bienfaitrice ! dans tous les momens de ma vie , vous êtes présente à mon souvenir , chaque instant de satisfaction que je goûte est un de vos bienfaits , & cette idée me rend ma félicité plus précieuse encore. . . Mes larmes coulent , vous en verrez la trace sur ce papier , & peut-être y

mêlez - vous les vôtres. . . Adieu, ma chere tante; mon cœur est trop plein. . . Je ne puis écrire davantage. . . Adieu, j'attends votre réponse avec une impatience inexprimable.



L E T T R E X.

La même à la même.

JAMAIS M. d'Ostalis ne s'est conduit avec moi d'une maniere plus charmante : il ne me quitte plus, nous sortons ensemble, nous n'avons plus qu'une même voiture ; enfin, nous sommes exactement comme nous étions avant le voyage de Spa, à l'exception que M. d'Ostalis me témoigne encore plus d'égards & d'affection, s'il est possible. J'ai oublié de vous conter une petite scène qui se passa entre nous le lendemain de mon accident, & qui parut lui faire quelque impression. Madame de S*** & le chevalier d'Herbain étoient chez moi ; la première conta que M. de P***, qui avoit aidé à relever ma voiture, & qui m'avoit offert la sienne, étoit dans son lit avec la fièvre. Cela est tout simple, dit le chevalier d'Herbain, il est malade de l'inquiétude que lui cause l'état de madame d'Ostalis, parce qu'il est amoureux d'elle. Ah! reprit madame de S***, j'en suis charmée ; madame d'Ostalis ne pourra plus se vanter que jamais personne n'a été occupé d'elle un moment. Alors je voulus soutenir que M. de P*** ne pensoit

point à moi, mais le chevalier d'Herbain m'interrompant : Il est inutile de vous en défendre, me dit-il, M. de P*** vous aime ; ce n'est pas votre faute, mais rien n'est plus vrai. Il le leva en riant, & tirant M. d'Ostalis dans une embrasure de fenêtre, ils parlèrent tout bas un moment, & sortirent ensemble. Un demi-quart-d'heure après, ils rentrèrent, ils paroïssent attendris l'un & l'autre ; le chevalier d'Herbain s'approcha de mon lit, & me baisa la main avec un air de satisfaction qui me fit comprendre que M. d'Ostalis venoit de lui faire part de ce qui s'étoit passé entre nous, & je ne pouvois deviner le sujet qui avoit donné lieu à cette explication. Lorsque nous fûmes seuls, M. d'Ostalis & moi, il tira un papier de sa poche : le chevalier d'Herbain, me dit-il, qui n'étoit pas fâché de me faire une petite leçon, m'a donné cette lettre qu'il a reçue ce matin de madame de Limours. Ce billet que M. d'Ostalis me pria de lire, contenoit ce qui suit :

« Je n'ai vu madame d'Ostalis qu'un mo-
 » ment ce matin, je comptois aller dîner
 » avec elle, mais je ne pourrai sortir que ce
 » soir à six heures. Savez-vous que M. de
 » P*** est malade? il a dit à quelqu'un de
 » ma connoissance qui le quitte dans l'instant,
 » que la scene d'hier lui avoit fait un mal
 » affreux, qu'il avoit craint véritablement
 » pour la vie de madame d'Ostalis, &c. Il
 » n'a cependant avoué aucun sentiment par-
 » ticulier, mais la personne qui m'a fait ce

» récit prétend qu'il est amoureux. Amou-
 » reux de madame d'Ostalis, me suis-je
 » écriée! Il est donc bien extravagant!...
 » — Oh! madame d'Ostalis à présent tour-
 » nera bien d'autres têtes, elle a perdu ce
 » qui en impose le plus aux amans... — Quoi
 » donc?... — La tendresse d'un mari.

» Ce mot m'a frappée, faites-en l'usage
 » qu'il vous plaira. Quelle femme osera se
 » flatter de conserver la *tendresse de son mari*,
 » s'il est vrai que madame d'Ostalis n'ait pu
 » y parvenir? »

Il m'a paru que le mot qui frappoit tant madame de Limours, produisoit aussi quelque impression sur M. d'Ostalis. Enfin, ma chère tante, l'hiver s'avance, & pour cette fois je suis bien sûre d'avoir le bonheur de vous revoir dans quatre ou cinq mois, puisque vous m'avez donné votre parole que vous ne prolongeriez plus votre séjour en Italie. M. d'Aimeri & le chevalier de Valmont vous attendent avec une vive impatience; le chevalier se conduit toujours parfaitement; vous le trouverez formé, parlant un peu davantage, mais avec cette même modestie que vous aimiez tant; il est moins timide & paroît toujours aussi réservé; madame de Valcé n'est plus occupée de lui, sa coquetterie s'est tournée vers un nouvel objet, *une connoissance faite aux eaux*, un Anglois qui passe ici tout l'hiver, une grande figure bien blonde, bien fade, & qui me semble réunir beaucoup de suffrages, quoiqu'il ait des manières impolies &

brusques qui, je crois, réussiroient fort mal dans un François. Enfin, madame de Valcé apprend l'anglois, & l'on prétend qu'elle a déjà dit: *j love you*; cela est possible, car elle n'attache pas une grande valeur à cette phrase. Au reste, sa figure est bien changée, elle est d'une maigreur excessive, son teint se coupe-rose, elle n'est presque plus jolie, elle n'a cependant que vingt-un ans! madame de S*** en a vingt-neuf, & elle est toujours aussi fraîche, aussi belle qu'elle l'étoit à dix-huit; c'est que sa vie est innocente, & son ame pure & tranquille; je vois que rien ne conserve mieux la beauté qu'une bonne conduite. Adieu, ma chere tante; j'espère que maintenant chaque pas que vous faites vous rapproche de nous, & que votre premiere lettre sera datée de Florence.



L E T T R E X I.

La baronne à la vicomtesse.

Nous partons demain pour Florence, ma chere amie; il m'est impossible de regretter l'Italie quand je retourne en France, cependant je ne quitterai pas Rome sans attendrissement. Vous connoissez mon attachement pour M. le C*** de ***: je ne puis m'accoutumer à l'idée que vraisemblablement je ne le reverrai jamais. Il jouit ici de toute la consi-
dération

dération que peuvent procurer un rang élevé , un esprit supérieur , une grande expérience , une parfaite connoissance des affaires & des hommes , & la probité la plus délicate & la mieux reconnue. Il possède également les qualités auxquelles nous devons notre estime & les vertus qui gagnent les cœurs. Il fait joindre à la représentation d'un homme en place les manieres naturelles & faciles , & le ton simple d'un particulier. Il n'a ni *morgue* ni pédanterie ; (la vraie dignité vient de l'ame & ne doit rien à l'affectation :) sa physionomie , sa conversation , son maintien , peignent son caractère ; on le connoît presque en le regardant ; enfin , on trouve en lui l'assemblage heureux & si rare de la prudence & de la franchise , de la noblesse & de la bonhomie.

Je laisse encore à Rome deux personnes (le comte & la comtesse de Belmire) dont je conserverai toujours le souvenir. Adele aime véritablement la comtesse , elle pleure depuis hier ; miss Bridget la gronde d'une sensibilité qu'elle ne peut concevoir , car elle brûle de retourner en France ; & nous , malgré nos regrets , nous faisons nos paquets de bon cœur , & nous tressaillons de joie en pensant que nous serons à B*** dans trois mois au plus tard. Vous m'avez promis , ma chere amie , de vous y trouver , de m'y *recevoir* , & d'y passer deux mois ; mais vous ne me parlez point de madame de Valcé ? S'il vous est agréable de la mener avec vous , je me flatte que vous êtes bien sûre de tout le plaisir

que j'aurai à la recevoir. Je compte aussi sur M. de Limours ; M. & madame d'Ostalis y viendront sûrement , & le chevalier d'Herbain me mande qu'il n'avoit pas besoin *de ma permission* pour venir me voir après deux ans d'absence. Qu'il me sera doux de réunir ainsi chez moi toutes les personnes que j'aime , & après en avoir été séparée si long - tems !

Eh bien , ma chere amie , j'ai fait encore un ouvrage d'éducation... Ne vous tâchez pas , c'est le dernier. En vérité , ce n'est pas pour mon plaisir que je passe les nuits à écrire toujours sur le même sujet (1) ; une tête vive & une imagination de femme ne se fixent pas ainsi sans quelque peine. Mais j'avois un besoin indispensable de ces ouvrages , ils n'existoient pas , je les ai faits. Pour revenir à celui que je vous annonce , il est nécessaire qu'avant de vous en détailler le plan , je vous fasse connoître les réflexions qui m'en ont fait sentir l'utilité.

Je me représentois ma fille se mariant à dix - neuf ans , & sortant de mes mains parfaitement bien élevée ; je la voyois avec d'excellens principes , des idées justes , un esprit cultivé , un cœur pur , un caractère formé , & plus d'expérience qu'on n'en a communément à vingt-cinq ans ; j'étois certaine qu'elle chérirait la vertu , qu'elle auroit de l'empire sur elle - même ; je ne redoutois pour elle ni les mauvais exemples ni le pouvoir des pas-

(1) Et environ dix-huit ou dix-neuf volumes.

fions ; cependant je ne prévoyois pas fans crainte qu'elle entendroit souvent dans le monde soutenir des opinions dangereuses d'une maniere subtile & quelquefois séduisante , même par des gens fans esprit , mais remplis de tous les pernicieux principes qu'ils ont appris par cœur dans les méprisables ouvrages qui , depuis vingt ans sur-tout , ont perverti tant d'esprits médiocres ; je voyois Adele étonnée , n'imaginant pas qu'on pût répondre à des argumens aussi forts , & forcée d'admirer des raisonnemens dont son ame & sa conscience lui attestoient la fausseté , & que son esprit cependant cherchoit en vain à réfuter. Sûte qu'elle ne seroit jamais tentée de lire les livres infames dans lesquels la religion & les mœurs sont ouvertement outragées , comment espérer qu'elle n'auroit pas le desir de connoître quelques ouvrages malheureusement célèbres , & qui , renfermant les mêmes principes , sont d'autant plus dangereux , qu'on peut les lire sans rougir ? J'osois croire que l'amour de la vertu seroit assez profondément gravé dans le cœur d'Adele pour la guider toujours , même sans le secours de la raison ; mais je m'affligeois en pensant qu'elle éprouveroit peut-être le chagrin de douter quelquefois des vérités les plus douces & les plus consolantes. . . Comment prévenir ces dangers ? Lui ferai-je lire à quatorze ou quinze ans ces mêmes livres dont je viens de parler , afin de lui démontrer la fausseté & la vaine subtilité des raisonnemens qu'ils contien-

nent ? Mais cette réfutation est trop importante & demande trop de réflexions pour que je puisse la faire aussi bien qu'il me seroit possible, en lisant rapidement avec elle ; & d'ailleurs, cette lecture seroit bien longue & nous prendroit un tems bien précieux... Après avoir pensé long - tems à cette difficulté, je vis que je pouvois la résoudre en m'imposant un travail délicat & pénible, mais qui ne demandoit que de la patience, de la méditation & de la raison. Je lus tous les ouvrages que je jugeois dangereux, faisant sur chacun deux extraits ; l'un des mauvais principes, & l'autre des contradictions, qui dans le même auteur détruisoient ces principes : ce travail fait, je commençai mon ouvrage, qui n'est qu'une espece de *roman* en lettres, dont voici le plan : Un jeune homme né avec de l'esprit & un bon naturel, mais avec des passions très - vives, quitte sa province, entre dans le régiment des gardes & vient se fixer à Paris ; il forme des liaisons dangereuses & lit avec enthousiasme des livres qui achevent d'ébranler ses principes ; cependant il a laissé dans sa province une sœur plus âgée que lui de sept ou huit ans, & qu'il aime depuis son enfance ; il lui écrit avec exactitude & lui rend un compte détaillé de ses aventures, de ses pensées & de ses lectures ; sa sœur lui répond, lui donne des conseils, & combat d'une maniere toujours simple & solide ses opinions & ses erreurs. J'ai placé dans les lettres du jeune homme tous mes extraits de

principes, faux & dangereux ; ces passages font marqués par des guillemets ; une note indique le titre , le volume & la page de l'ouvrage d'où je les ai pris ; j'ai mis aussi en notes , dans ces lettres du jeune homme , *les contradictions & les inconséquences* tirées du même auteur cité. Après chaque lettre du jeune homme , on trouve la réponse de sa sœur , & jamais cet ordre n'est changé. Quoique j'aie tâché de jeter quelque intérêt dans l'ouvrage , cette régularité de réponses respectives lui donne de la monotonie , & lui ôte du naturel , mais aussi ne l'ai - je pas fait pour être lu. Il contient quatre - vingt lettres , quarante du frere , & quarante de la sœur. Il y a quinze jours que j'ai fait copier sur une feuille volante la premiere de toutes , qui est du jeune homme ; & me trouvant seule avec Adele : Vous avez quatorze ans & demi , lui dis - je , il est tems de songer à former votre esprit ; vous faites assez bien des extraits , je suis très-contente des derniers six mois de votre Journal ; à présent il faut tâcher d'apprendre à écrire avec précision , élégance & sur-tout à raisonner solidement ; voulant vous rendre cette étude agréable & même amusante , j'ai composé un Roman dont vous ferez la moitié. . . . — Oh , que cela m'amusera ! . . . — Tous les huit jours je vous donnerai une lettre , vous la lirez avec une profonde attention , & vous y ferez une réponse ; nous allons commencer aujourd'hui. Supposez que vous êtes une femme mariée depuis dix ans , que vous habitez la

province, que vous avez un frere à Paris qui vous écrit régulièrement, que ce frere se laisse entraîner par de pernicieux exemples, & corrompre par de mauvaises lectures... — Ce frere là n'est pas Théodore... — Non, car il a été mal élevé, & il a le malheur de débiter seul & sans guide dans le monde; c'est à vous à le ramener... — A-t-il de la confiance en moi?... — La plus grande... — Oh bien, je le remettrai dans la bonne route... — Tenez, voici sa première lettre... — Ah, donnez, maman!... — Auparavant, écoutez moi. Cette lettre est d'un homme dont l'esprit est déjà gâté, & dont le cœur commence à se corrompre. Je vous prévient qu'elle ne contient, ainsi que toutes celles que vous recevrez, que de mauvais principes & de fausses opinions; en la lisant, répétez-vous bien que vous ne devez vous attacher qu'à combattre toutes les idées qui s'y trouvent, cherchez avec soin toutes les raisons qu'on peut opposer aux siennes, il en est de victorieuses; si vous ne renversez pas son système, ce sera votre faute. Les passages marqués avec des guillemets sont tirés de différens auteurs, comme les notes vous l'expliqueront, & vous verrez dans d'autres notes ces auteurs se contredire eux-mêmes de la manière la plus absurde... — Maman, puis-je combattre aussi les auteurs?... — Assurément, & même avec succès, car ils repoussent la vérité, & vous la cherchez, & vous la trouverez au fond de votre cœur. — Maman, je vais lire cette

lettre que vous me donnez , & j'y répondrai cet après midi?... — Non , je veux que vous y réfléchissiez davantage , vous ne me rendrez la réponse que dans huit jours.

Au bout du tems prescrit, Adele me rendit ma lettre , & m'apporta sa réponse dont je lui fis remarquer tous les défauts. Vos raisons, lui dis-je, n'ont point assez de force ; il n'y a ni ordre ni suite dans vos idées, votre style manque d'élégance , & quelquefois de correction & de clarté ; à présent je vais vous montrer comment vous auriez dû répondre. Alors je lui lus deux fois la seconde lettre de mon ouvrage , elle en parut enchantée , & trouva qu'en effet, la sienne ne valoit rien. Je lui donnerai ainsi successivement toutes les lettres du jeune homme , & quand elle m'apportera ses réponses , je ne manquerai jamais de lui lire celles que j'ai faites. Cette étude durera un an , & la conduira à quinze ans & demi ; à seize ans & demi elle la recommencera , & comme alors elle écrira plus facilement , elle fera ses quarantes réponses en six mois. De cette manière , je formerai à-la fois son style , son esprit & sa raison ; je l'armerai contre toutes les impressions dangereuses qu'on voudra lui donner par la suite ; je la mettrai en état de raisonner sensément sur toutes sortes de sujets ; je lui donnerai ce que les femmes possèdent si rarement , *une excellente logique* ; & en même tems je connoîtrai positivement si son esprit est médiocre ou supérieur ; & sûrement , quel qu'il soit , cette

méthode lui donnera de la profondeur & de la solidité. M. d'Almane, de son côté, fait écrire Théodore de la même manière sur mon ouvrage; sa première lettre avoit beaucoup de ressemblance avec celle d'Adèle, cependant elle étoit meilleure, & la petite supériorité d'âge s'y faisoit sentir.

Adèle s'attache chaque jour davantage à son élève; rien n'est plus drôle & en même tems plus intéressant que de la voir toujours accompagnée de *sa fille*, la reprenant, la grondant quelquefois avec une petite mine grave & sévère, ou la caressant & jouant avec elle, en affectant un certain air de complaisance & de supériorité qui me fait rire & en même tems m'attendrit. Pauvre petite! comme elle aimera ses enfans: son cœur s'ouvre déjà à ce sentiment si doux & si pur... O, puisse-t-elle goûter un jour tout le bonheur qu'elle ne procure!

Elle commence à jouir d'avance des plaisirs d'une bonne mère; à mesure qu'elle les connoît, elle devient moins sensible à ceux qui la touchoient auparavant; elle donne avec plus de satisfaction *la moitié de son superflu* aux pauvres, parce qu'elle le donne toujours à des mères de famille; elle s'informe, avec un tendre intérêt, *des pauvres femmes qui ont de petites filles de cinq ou six ans*; & l'autre jour, rencontrant dans la rue une petite fille qui demandoit l'aumône, elle fut émue jusqu'au fond de l'ame, parce que cette enfant avoit quelque ressemblance avec Hermine.

Adele la fit habiller , & à sa priere , j'ai payé son apprentissage chez une lingere. Adele consacre l'autre moitié de son superflu , non à ses fantaisies , mais à celles d'Hermine ; & au lieu d'acheter pour elle des chiffons , elle achete des poupées & des joujoux pour son enfant.

Adieu , ma chere amie ; je pense avec un plaisir inexprimable que je vous reverrai bientôt , & que je vous retrouverai plus heureuse , puisque madame de Valcé se conduit mieux , & que M. de Limours , brouillé sans retour avec madame de Gerville , s'est enfin rapproché de vous. Votre bonheur fait partie du mien , & quel que soit mon sort , je ne puis me louer de la destinée quand vous n'êtes pas tranquille & satisfaite.



L E T T R E X I I .

M. d'Aimeri au baron.

Vous aviez bien raison , monsieur , *il est plus facile de renoncer à ce qui nous plaît , que d'en user modérément.* J'ai permis à mon petit-fils de jouer quelquefois aux jeux de hasard , pourvu que ce fût avec sagesse ; il m'avoit bien assuré que , n'aimant point le jeu , il seroit toujours , sans aucun effort , maître de lui à cet égard , & dans une seule séance , il a perdu avant hier deux mille louis !

... Mardi dernier nous devions aller souper ensemble chez l'ambassadeur de ***, il y avoit une fête ; une violente migraine m'empêcha d'y aller ; mais voyant que Charles regrettoit beaucoup la fête , & je l'avoue , le croyant infiniment plus raisonnable qu'il ne l'est , je lui permis d'aller seul souper chez l'ambassadeur. Le lendemain , à mon réveil , je reçus ce billet :

« L'honneur me force à vous déclarer moi-même une faute inexcusable à mes propres yeux. Je vous ai caché que je devois à M. de ***, depuis huit jours , cent louis , perdus au trente & quarante en différentes fois ; l'espoir de me racquitter m'a fait jouer encore contre lui la nuit passée ; je n'ai pas gagné un seul coup ; l'excès de mon malheur m'a fait perdre la tête ; je jouois toujours , & j'avouerai même que si M. de *** n'avoit pas quitté la partie , mon extravagance n'auroit point eu de bornes ; enfin , j'ai perdu deux mille louis !... Je me jette à vos pieds pour vous conjurer d'acquitter ma dette ; d'ailleurs , je recevrai avec autant de soumission que de respect toutes les punitions qu'il vous plaira m'imposer ; si j'osois encore vous demander une grace , ce seroit de m'envoyer pour quatre ou cinq ans à mon régiment. . . Je quitterai sans peine le monde & Paris , & je le quitterois avec joie , s'il m'étoit permis de me flatter que mon pere daignât encore me pardonner ; me guider & me suivre. »

Après avoir lu ce billet , je fis appeller mon

petit-fils ; il vint, il étoit pâle & tremblant, & s'approchant de mon lit, il se tint debout à mon chevet, sans ofer ni parler ni lever les yeux : Charles, lui dis-je, de quelle inquiétude ne devez-vous pas être agité ? car vous connoissez la fortune bornée de M. de Valmont... il possède en tout quinze mille livres de rente, & moi je n'en ai que vingt-cinq ; vous pourriez même, d'après toutes les dépenses que j'ai faites pour votre éducation, me supposer des dettes, mais rassurez vous ; loin d'en avoir, des économies de douze ans m'ont procuré la somme de vingt-quatre mille francs, c'est la moitié de votre dette ; j'emprunterai le reste à mon notaire, & demain vous aurez deux mille louis. O ciel ! s'écria Charles, j'ai donc follement dissipé en quelques heures le double de la somme qu'il vous fallut douze ans pour amasser !... — Cette somme étoit à vous, je comptois l'augmenter, & je la destinois aux frais de votre mariage... — Mon mariage !... Ah, je ne me marierai jamais !... Toutes mes espérances de bonheur sont détruites !... Et ces vingt quatre mille francs que vous allez emprunter vont vous coûter toute l'aïssance de votre vie !... — Non, j'ai pour huit ou dix mille francs de bijoux, je les vendrai, & je me déferai aussi de mon petit cabinet de tableaux qui vaut bien six cents louis ; ainsi... — Ah, Dieu ! vos tableaux, le seul goût que vous ayez !... Ah, mon pere, que vous me rendez coupable !... — Vous l'êtes en

effet : vous ne me coûtez que des sacrifices , mais vous pouviez perdre l'honneur , & par conséquent me coûter la vie. Si M. de *** n'eût pas quitté la partie , s'il vous eût gagné une somme que j'eusse été dans l'impossibilité de payer... — Ah, quelle affreuse supposition !... Mais , il est vrai , j'avois perdu la tête !... — Et c'est ce qui arrive toujours quand on joue un jeu au - dessus de ses facultés ; ainsi , l'on perd en dupe , & l'on ne gagne pas d'une manière légitime , puisqu'en général , le joueur qui gagne a sur celui qui perd , l'extrême avantage de se posséder , & d'avoir parfaitement sa tête (1). Par exemple , croyez - vous que les quarante - huit mille francs que M. de *** recevra demain soient un argent bien acquis ? Non sûrement , car , si vous eussiez conservé votre sang - froid , vous ne les auriez point perdus... — Cette seule réflexion suffit pour faire abhorrer les jeux de hasard... — On en peut faire beaucoup d'autres sur ce sujet , mais je vous les épargnerai ; je suis certain que vous sentez toute l'étendue de votre faute, je la par-

(1) Réflexion utile , sur-tout pour les jeunes princes. Il est généralement reconnu que , dans une société de joueurs , le plus riche a sur les autres un avantage énorme à la longue , parce qu'il conserve mieux son sang - froid , & qu'en risquant plus d'argent il ne risque pas de se mettre à l'aumône. Un prince peut ruiner un particulier dans une séance ; il peut l'obliger à vendre , pour le payer , la seule terre qu'il possède ; & ce particulier , avec le *plus grand bonheur* , ne peut ruiner le prince !...

donne & ne vous en parlerai jamais... — O ciel, quel excès d'indulgence!... — Cependant, Charles, cette indulgence doit vous effrayer; songez qu'elle vous rendroit entièrement inexcusable si vous retombiez jamais dans un égarement de ce genre... — Ah, mon pere, ne le craignez pas, je vous donne ma parole d'honneur la plus sacrée de ne jouer de ma vie aux jeux de hasard. — Je la reçois & j'y dois compter, car vous seriez le plus ingrat & le plus méprisable des hommes si vous y manquiez. Après cette explication, Charles m'exprima sa reconnoissance de la maniere la plus touchante, ensuite il me laissa voir toutes les inquiétudes qu'il éprouvoit que cette perte au jeu ne nuisît à sa réputation, & ne fit tort au projet si cher que nous avons formé; je ne l'ai rassuré que jusqu'à un certain point, en lui disant qu'Adele ne se marieroit sûrement pas avant deux ou trois ans; qu'ainsi, dans cet espace, il pourroit prouver qu'il étoit entièrement exempt du vice dont cette aventure alloit le faire accuser pendant quelque tems.

En effet, ou je le connois bien mal, ou cette folie sera la dernière de ce genre qu'il fera jamais; il a de l'honneur, de la délicatesse, de l'esprit, il sait s'occuper, ainsi je suis persuadé que la leçon d'avant-hier l'a corrigé pour la vie, & d'autant plus sûrement qu'il n'a au fond nulle passion pour le jeu. Puissiez-vous, monsieur, d'après ce récit, avoir la même opinion! du moins, songez

que mon petit - fils n'a que vingt ans, & que plusieurs années s'écouleront encore avant que madame d'Almane s'occupe sérieusement du soin de choisir un époux à la charmante Adele ; ainsi, ne précipitez point votre jugement, & ne m'arrachez pas entièrement une espérance qui fait tout le bonheur de ma vie.



L E T T R E X I I I .

Le baron à M. d'Aimeri.

De Florence.

ASSURÉMENT, monsieur, mon opinion se rapporte à la vôtre ; n'en doutez pas, je crois, comme vous, que le chevalier de Valmont ne jouera jamais aux jeux de hasard : la meilleure leçon qu'il ait reçue n'est pas d'avoir perdu deux mille louis, mais de vous enlever, en un moment, le fruit d'une économie dont il étoit l'objet ; de vous voir vendre, pour payer sa folie, & vos bijoux & vos tableaux : voilà ce qui doit corriger, pour la vie, un jeune homme sensible & généreux. D'ailleurs, je pense absolument, comme vous, que le chevalier de Valmont n'est pas fait pour avoir la passion du jeu ; si vous ne l'aviez pas élevé de manière à l'en préserver, en vain aujourd'hui vous essayeriez de l'en garantir. Un jeune homme élevé comme ils le sont presque tous en général, n'ayant ni or-

*7 de jours sans
et d'une économie*

dre, ni principes, ni mœurs, & depuis l'enfance accoutumé à penser que les richesses peuvent procurer de la considération, parce qu'il a vu ses parens faire des dettes pour étaler du faste, & des bassesses pour avoir de l'argent, ce jeune homme à dix-huit ans sera rempli de la vanité la plus puérile; quelle que soit sa fortune, il voudra avoir des bijoux, des habits magnifiques, de superbes chevaux, les voitures les plus élégantes, *une petite maison* bien recherchée, &c. Ne pouvant suffire à toutes ces dépenses, il cherchera dans le jeu les ressources dont il a besoin. Peu lui importe que la réputation de jouer nuise à son établissement, à son avancement: ce n'est pas un mariage convenable qu'il veut faire, ce ne sont pas des places, des honneurs qu'il desire; il est décidé à ne point se marier, ou à ne se marier que pour de l'argent, & si jamais il montrait de l'ambition, il ne deviendrait courtisan que par l'espoir de s'enrichir. Malheureux pere d'un tel fils! n'accusez que vous-même de ses déréglemens & de sa cupidité; si vous l'avez élevé, c'est votre faute; si vous dédaignâtes de présider à son éducation, c'est votre faute encore. Pourquoi chargeâtes-vous un étranger de votre emploi le plus sacré, le plus important, pour travailler à la fortune de ce même fils? Vous deviez plutôt vous occuper de son bonheur: il vaudrait mieux qu'il fût vertueux & modéré, que riche, vicieux & dissipateur. Qu'avez-vous gagné en obtenant

quelques graces lucratives, un gouvernement, des pensions, quand votre fils vous déshonore & vous force à vendre vos terres? . . . Mais écartons cet horrible tableau, & pour en perdre le souvenir, tournons nos regards sur nous-mêmes, parlons de nos enfans; parlons de Théodore & du chevalier de Valmont. Soyez tranquille sur l'avenir; vous avez donné à votre fils des principes de religion, le goût des bienfaisances & des mœurs, le mépris du faste, & la noble ambition de se distinguer par les qualités réunies de l'esprit & du cœur. Avant même de penser à ma fille, il a prouvé qu'il étoit incapable de se laisser tenter par un intérêt sordide, en refusant d'épouser une personne très-riche, mais dont la naissance n'étoit pas assortie à la sienne. Il va revoir Adele . . . l'amour achevera ce que vos soins & votre exemple ont commencé. Telles sont mes espérances, puissent-elles se réaliser pour notre bonheur commun!

Permettez-moi, monsieur, de vous recommander une chose que je regarde comme très-importante, c'est d'exiger du chevalier de Valmont qu'il se rende le compte le plus exacte de sa dépense; s'il n'a point d'ordre, il fera des dettes, & l'embarras de les payer pourroit, par la suite, lui faire naître la tentation de jouer encore. Sous prétexte de vous débarrasser d'un soin importun, engagez-le à se charger aussi d'une partie de votre dépense journalière. C'est ce que je pratique avec Théodore depuis six mois; c'est lui qui

arrête & qui paie toutes les semaines les mémoires de mon valet - de - chambre ; & si j'ai besoin d'un habit, c'est lui qui me l'achete. Adieu, monsieur, si la petite folie du chevalier cause le moindre embarras dans vos affaires, j'ai chez M. Girard, rue Saint - Nicolas, quinze mille francs dont je vous supplie de disposer ; j'écris en conséquence à M. Girard par ce même courier.

Vous ne me parlez point de ma nouvelle maison, je me flatte cependant que vous avez été la voir. Le vicomte de Limours qui s'est chargé de me la faire bâtir en mon absence, sur des plans que j'ai laissés, me mande qu'elle est commode & gaie, & que les appartemens de mes enfans, de mon *gendre* & de ma *belle - fille* sont très - agréables. Je vous prie d'y mener le chevalier de Valmont, & de ne pas négliger de lui faire voir le logement destiné à mon *gendre*. Adieu, monsieur, ayez la bonté de m'adresser votre réponse à Turin.



L E T T R E X I V .

La baronne à madame d'Ostalis.

De Turin.

J'E partirai d'ici le 25, ma chere fille, & j'espère que, lorsque vous recevrez cette lettre, vous serez prête à vous mettre en route

pour aller m'attendre à B***. La vicomtesse me mande que les affaires de M. de Limours la retiendront à Paris jusques vers la fin de mai; ainsi, nous nous retrouverons seules à B***, au moins pendant six semaines; & malgré ma vive amitié pour la vicomtesse je n'en puis être fâchée, car après une absence aussi longue, j'ai tant de questions à vous faire, tant de choses à vous dire! . . .

J'approuve fort le desir que témoigne M. d'Ortalis d'entrer dans les négociations; il a de la prudence, de l'instruction, il parle avec facilité plusieurs langues; il a d'ailleurs une figure ouverte, agréable & noble, & ce dernier avantage, quoique frivole, n'est cependant pas inutile dans un homme en place, & sur-tout un ambassadeur qui doit *attirer, gagner, concilier*; ce qu'on ne peut faire que bien difficilement avec un extérieur ignoble, repoussant, & des manieres empesées & gauches.

Je crois, ma chere fille, que vous serez contente du présent que vous rapporte Adele; c'est un charmant porte-feuille de dessins, une jolie collection d'ariettes italiennes & un assortiment de souffres (1), où vous trouverez les empreintes de tous les plus beaux antiques dont les cabinets d'Italie soient ornés. Adele possède une collection semblable, & s'est amusée à la ranger suivant un ordre

(1) Une composition faite pour prendre exactement les empreintes des pierres gravées.

chronologique, de manière qu'elle s'est formée, en douze tiroirs, plusieurs suites très-complètes de mythologie & d'histoire grecque & romaine. Cet assortiment complet, mais rangé sans ordre, coûte douze ou quinze louis. Il me semble qu'on devoit faire ce présent à toutes les jeunes personnes qui desinent, en exigeant qu'elles classassent tous ces souffres, ainsi qu'a fait Adele; en s'amusant elles acquéreroient un goût de dessin également pur, élégant & correct, elles prendroient une idée juste du costume antique, & elles retraceroient à leur mémoire tous les traits les plus intéressans de la mythologie & de l'histoire ancienne.

Non, ma chere fille, je ne suis enchantée ni des opéra italiens, ni des salles de spectacles, que j'imaginois infiniment plus belles; elles sont spacieuses, mais leur forme manque d'élégance; à l'égard des décorations, il me semble qu'en général, la perspective est mieux entendue dans les nôtres. Les Italiens font un grand usage des *transparens*; ce genre de décorations est éblouissant, mais il ne représente rien de vrai, rien qui soit dans la nature, & ne peut convenir qu'à des sujets de féeries. J'ai vu des théâtres assez grands pour pouvoir contenir une troupe nombreuse de guerriers montés sur de véritables chevaux; mais ces pauvres chevaux marchoient avec tant de peine sur des planches, ils jouoient si mal leurs rôles, les cavaliers les conduisoient si gauchement, & ces héros pa-

roissoient avoir une telle peur de tomber, que j'ai trouvé ce spectacle beaucoup plus ridicule qu'étonnant. J'ai entendu plusieurs opéra dont la musique m'a paru excellente, quoiqu'en général la scène soit négligée & monotone. Les acteurs jouent mal, sans cependant jouer ridiculement; *les princesses* sont mises comme les *nobles Génoises*; elles ont d'énormes paniers qui leur donnent beaucoup de disgraces. L'amant ou la maîtresse, dans la scène la plus passionnée, ne manquent jamais, au moment du *point d'orgue*, de se tourner brusquement le dos, apparemment pour n'avoir point de distraction, & le public fait recommencer les morceaux qui lui plaisent, ce qui détruit toute illusion.

Je crois qu'on peut assurer que le goût du chant est porté à son plus haut degré de perfection en Italie: toutes les voix de femmes paroissent charmantes, parce qu'elles sont toujours naturelles, on les exerce à la légèreté & non à forcer le son, ou à le donner de la gorge, défaut de presque toutes les chanteuses Françaises. Les Italiennes au contraire ne dénaturent jamais leur voix, & elles l'adoucisent dans les hauts, ce qui produit des sons d'une justesse & d'une pureté ravissantes. J'ai vu en Italie plusieurs ballets pantomimes dans le genre noble, parfaitement composés & bien exécutés, entr'autres celui d'Orphée qui m'a fait le plus grand plaisir; mais les ballets bouffons sont d'une platitude & d'une indécence que nous ne trouverions

pas tolérables aux spectacles de la foire. Pour leur musique concertante, je vous assure qu'elle n'est pas, dans son exécution, supérieure à la nôtre, & que nous sommes plus délicats sur *l'ensemble & l'aplomb*, que les Italiens mêmes. Adieu, ma chère fille; quand je vous verrai, je vous dirai quels sont les compositeurs Italiens que j'aime le mieux, car un jugement de cette importance ne peut se contier à la poste. Adieu, mon enfant: dans six semaines je vous embrasserai; vous verrez Adele, je vous entendrai dire: *Qu'elle est grandie! qu'elle est jolie! qu'elle est aimable!*... Dans six semaines je ferai en France, à B*** avec vous!... mais en attendant, ce vilain Mont-Cenis nous sépare, & je suis à Turin, & j'y dois rester encore un siecle, un grand mois!... O quel bonheur de se retrouver dans sa patrie après deux ans d'absence! voilà le plus grand plaisir que les voyages puissent procurer.



L E T T R E X V.

La même à la même.

J'AI lu avec un plaisir extrême, mon enfant, les détails que vous me faites sur vos filles; j'ai seulement blâmé une chose qui me paroît mériter une explication un peu approfondie. Vous donnez à vos filles de l'argent pour leurs

menus plaisirs ; vos filles n'ont que dix ans ; elles sont trop jeunes pour faire de bonnes actions.

Duclos a dit : (1) « Tout ce que les loix » exigent, ce que les mœurs recommandent, » ce que la conscience inspire, se trouve » renfermé dans cet axiome si connu & si » peu développé : *ne faites point à autrui ce » que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.* » L'observation exacte & précise de cette » maxime fait la probité. *Faites à autrui ce » que vous voudriez qui vous fût fait*, voilà » la vertu. Sa nature, son caractère distinc- » tif consiste dans *un effort sur soi-même,* » *en faveur des autres.* C'est par cet effort » généreux qu'on fait un sacrifice de son » bien-être à celui d'autrui. »

On peut donner de la probité à un enfant, parce que la probité est fondée sur une justice qui se trouve dans tous les cœurs, & dont l'esprit le plus borné pourra concevoir les principes ; mais on ne rendra point un enfant *vertueux*, parce qu'il n'est pas fait pour atteindre la perfection, ou même pour en approcher. Si vous voulez qu'un enfant à dix ans soit un savant, un bel-esprit, qu'il sache le grec, qu'il disserte sur les beautés de l'Iliade, & qu'il sente les graces, le charme de la Fontaine & la sublimité de Corneille, il ne sera jamais qu'un pédant & qu'un sot. De même, si vous exigez de lui de la bienfai-

(1) Considérations sur les mœurs.

fance, si vous prétendez qu'il soit un *sage*, un *héros*, un *saint*, toutes les bonnes actions que vous lui ferez faire ne lui paroîtront que pénibles, il oubliera le but & l'objet, il ne se rappellera que le sacrifice, & il trouvera la vertu trop austere & trop exigeante pour pouvoir l'aimer jamais. Un autre inconvénient de cette pernicieuse méthode est de donner à un enfant des idées fausses qui lui feront confondre le *devoir* & la *perfection*, la *probité* & la *vertu*, de manière qu'il n'aura de sa vie des principes solides & inébranlables; il se reprochera comme des crimes des actions innocentes; deviendra superstitieux, intolérant; il sera tourmenté par les plus vains scrupules; ou bien (ce qui est beaucoup plus probable) rebuté de tant de pratiques qu'il regarde comme indispensables, il les abandonnera toutes, & tombera dans les plus grands égaremens.

Bornez - vous donc à donner à vos filles une exacte probité; formez, assurez bien leurs principes; n'exigez d'elles que ce que les loix & la religion nous prescrivent *comme des devoirs indispensables*: celui qui se pénétreroit véritablement de l'esprit de l'évangile, feroit sans doute le plus humain & le plus parfait des hommes; mais la bonté divine, en nous montrant la vertu dans toute sa sublimité, nous la fait admirer & chérir, nous exhorte à la suivre, mais ne nous l'ordonne pas, ne nous prescrit point la perfection, & n'exige rigoureusement de nous que la foi,

unie à des mœurs pures & à la probité ; l'aumône même (ce devoir sacré pour tous les cœurs sensibles) n'est dans l'évangile qu'un conseil, qu'une exhortation , & non un précepte positif.

Il est cependant nécessaire que les enfans aient une idée de la vertu , & qu'ils soient accoutumés de bonne heure à l'admirer ; offrez-leur en l'image auguste & sacrée ; qu'ils en trouvent l'empreinte & le modèle dans vos actions & dans votre conduite ; prouvez-leur à-la-fois , & qu'elle existe , & qu'elle rend heureux , & soyez sûre qu'ils la chériront un jour. Insensiblement le desir d'obtenir la considération dont vous jouissez , les éloges qu'on vous donne , les portera à vous imiter ; bientôt la pitié se développant dans leurs ames , leur fera comprendre une partie des charmes attachés à la bienfaisance ; un enfant sensible (comme Adele , par exemple) peut même éprouver ce mouvement bien long-tems avant l'âge de dix ans. Adele , à six ou sept ans , trouvoit un plaisir inexprimable à donner pour obliger , ou pour soulager la misère de quelqu'infortuné ; n'ayant point d'argent , elle donnoit avec une extrême satisfaction (lorsqu'on le lui permettoit) ou une de ses robes à une petite fille qu'elle voyoit presque nue , ou un de ses joujoux à son frere ; mais ces différentes actions n'étoient ni prescrites ni même conseillées. Si elles n'eussent pas été volontaires , Adele les auroit faites à regret ; d'ailleurs , ces dons ne pouvoient

pouvoient s'appeller des sacrifices ; elle avoit peu de mérite à donner une vieille robe ou un joujou dont elle étoit lassée , car jamais elle n'offroit le plus nouveau , ainsi , elle étoit ce qu'on peut être de mieux dans l'enfance , *obligeante* , mais elle n'étoit pas *bienfaisante*. A dix ans , elle commençoit à être profondément touchée des grands exemples de vertu ; cependant je crois que si je lui eusse donné alors de l'argent pour ses menus plaisirs , tout l'argent eût été employé en chiffons : aussi n'en a-t-elle eu qu'à douze ans & demi ; & à cette époque , je ne lui ai point dit : Je veux que vous soyez *charitable* , mais j'ai produit des scènes , des événemens qui lui ont fait sentir qu'elle l'étoit ; c'est son cœur & sa raison qui l'ont rendue bienfaisante. Ensuite elle m'a demandé à cet égard des conseils , & j'ai fortifié sa vertu naissante par des raisonnemens , par mon approbation & des preuves d'estime.

Attendez donc avec patience le développement du cœur & de l'esprit de vos élèves , & songez qu'en vous pressant , loin de perfectionner l'un ou l'autre , vous ne feriez que gâter l'ouvrage de la nature. Le jardinier , avec beaucoup de soins & d'art , parvient bien à faire mûrir quelques fruits avant la saison qui les donne , mais ces fruits ne valent jamais rien.

Adieu , ma chère fille ; nous partons , grâces au ciel , dans six jours , & nous sommes dans des transports de joie qui ressemblent à de la

folie. Adieu, cher enfant, je vous écrirai encore samedi; embrassez pour moi Diane & Séraphine.



L E T T R E X V I.

Le comte de Roseville au baron.

DANS ma dernière lettre, que vous avez dû recevoir à Naples, mon cher baron, je vous mandois que le mariage de Stoline étoit arrêté avec un riche négociant, & que mon jeune prince, entièrement guéri d'une fantaisie qui m'a causé tant d'inquiétudes, avoit appris cette nouvelle avec une très-légère émotion; mais tout a bien changé depuis, & vous allez juger si j'ai dû ressentir de vives alarmes!

Il y a environ quatre mois que le comte de Stralzi est revenu des provinces qu'il a parcourues par ordre du prince; nous avons confronté ses mémoires avec ceux du baron de Sulback, & nous avons trouvé que les deux voyageurs se contredisoient presque sur tous les points. Le prince, estimant véritablement le baron de Sulback, penchoit beaucoup à le croire de préférence. Je pense, lui dis-je, comme vous; j'ai la meilleure opinion du caractère & de l'esprit de M. de Sulback, mais je ne l'ai point vu à l'épreuve; ainsi je puis me tromper: d'ailleurs, il est

possible qu'avec de bonnes intentions, il ait mal jugé; c'est une chose qui mérite d'être approfondie, d'autant mieux qu'il est absolument nécessaire que vous connoissiez au vrai l'état des provinces que vous gouvernez peut-être un jour. — Comment donc faire pour m'éclaircir? . . . — Aller vérifier vous-même le rapport qu'on vous a fait. . . — Je serois charmé de voyager. . . & je vois qu'en effet un prince doit tout examiner par lui-même, s'il veut connoître la vérité. . . — Oui, sans doute, mais souvenez-vous aussi qu'il ne doit prendre une telle peine que pour les choses réellement importantes; il est impossible qu'il puisse tout éclaircir par lui-même; les petits détails ne sont pas faits pour lui, il ne pourroit y entrer sans se rétrécir l'esprit & sans perdre de vue les grands objets dignes de l'occuper. . . — Il me semble qu'il faut sur-tout qu'un prince connoisse parfaitement ses ministres, & que s'il n'a pu trouver les occasions d'éprouver leur probité, leur intelligence, il ne les choisisse du moins que sur une réputation sans tache & solidement établie. . . — Assurément, & dans ce cas, il doit non-seulement consulter la voix publique, mais faire encore des recherches particulières; il faut qu'il sache, ainsi que le recommande l'abbé Duguet, « comment ils » se sont conduits jusques-là, de quoi ils » se sont mêlés, quelles liaisons ils ont eues, » comment ils ont gouverné leur propre bien; » quelle autorité ils ont dans leur famille;

» quelles vues ils ont suivies dans l'établisse-
 » ment de leurs enfans, quelle délicatesse ils
 » ont fait paroître sur des biens mal acquis
 » ou douteux, pour ne les point mêler avec
 » les leurs par des alliances ; avec quelle
 » régularité ils ont payé des dettes dont ils
 » étoient chargés, mais qu'ils n'avoient point
 » contractées ; avec quelle équité ils ont ter-
 » miné des procès qu'ils n'avoient pu éviter,
 » &c. » Mais, reprit le prince, comment
 s'y prendre pour être informé avec exacti-
 tude de tous ces détails ? — Il faut charger
 secrètement plusieurs personnes de prendre
 ces informations, & confronter ensuite les
 témoignages ; d'ailleurs, on peut facile-
 ment acquérir des éclaircissémens qui ne rou-
 lent que sur des faits, il suffit de questionner
 & de ne croire ni les amis ni les ennemis des
 gens qu'on veut connoître, ni ceux qui pour-
 roient avoir des prétentions à ces mêmes em-
 plois. — C'est alors qu'un ami peut être bien
 utile au prince qui desire & qui cherche la
 vérité ! . . . — Vous mériterez d'être aimé
 pour vous-même, vous le ferez, j'ai l'or-
 gueil de le croire, & je suis sûr aussi que
 vos amis seront assez estimables pour mériter
 d'être consultés par un grand prince ; cepen-
 dant gardez-vous d'accorder jamais une
 confiance aveugle ; desirez, recherchez les
 conseils de l'amitié, mais pesez-les & ne les
 suivez qu'après une profonde réflexion ; son-
 gez que le plus vertueux & le plus éclairé des
 hommes peut se tromper : ainsi, ne formez

point de résolutions sans consulter, ne recevez point d'avis sans les examiner mûrement ; & quel que puisse être le mérite de votre ami , ne vous laissez jamais décider par lui seul dans le choix des personnes que vous voudrez employer ; il est possible qu'il soit prévenu , mal disposé ; il est homme enfin . . . il peut être injuste un moment.

Quelque tems après cette conversation , le chevalier de Murville m'apprit que Mirandel , ce jeune négociant qui devoit épouser Stoline , venoit de retirer sa parole sans vouloir expliquer les raisons d'un procédé qui nous parut très - extraordinaire , d'après la passion que ce jeune homme avoit montrée pour Stoline. J'engageai le chevalier de Murville à se charger encore de chercher un autre mari ; il me répondit qu'il avoit déjà pensé à un homme absent alors de * * * , mais qui reviendroit sûrement avant deux mois. Le surlendemain le chevalier m'écrivit que Mirandel se promenoit toujours aux environs du lac * * * * & de l'habitation de Stoline , & qu'il croyoit qu'on pourroit renouer cette affaire ; je l'autorisai à faire quelques tentatives qui n'eurent aucun succès , & nous renoncâmes entièrement à ce projet de mariage. Le 6 du mois dernier , le prince vit le comte de Stralzi un moment le matin , & lui proposa de le suivre à la chasse ; le comte s'en excusa sous je ne fais quel prétexte , & sortit avec un air de préoccupation qui me frappa. A l'instant où nous allions partir , on

vint dire au prince qu'un vieil officier, auquel il avoit donné rendez-vous, arrivoit & attendoit ses ordres. Oh, dit le prince, il vient trop tard, l'heure que j'avois indiquée est passée, dites que je pars pour la chasse. Ce pauvre homme, repris je, se flattoit que vous écouteriez aujourd'hui le récit de ses infortunes, il va s'en aller désespéré. . . — Mais c'est sa faute, pourquoi manque-t-il l'heure que je lui ai fait donner? . . . — Il n'est pas là pour vous expliquer les raisons de ce retard, peut-être en a-t-il de bonnes. Eh bien, dit le prince avec un peu d'humeur, qu'on le fasse entrer. Un moment après, nous vîmes paroître un vieillard vénérable avec un visage pâle & abattu, & un bras en écharpe. Monsieur, lui dit le prince, M. de Sulback ne vous avoit donc pas prié de ma part de vous trouver ici à dix heures? . . . — Pardonnez-moi, monseigneur, répondit l'officier d'un ton interdit & tremblant. Cependant, reprit le prince, il est près de midi. Ces paroles prononcées d'un ton impérieux & de reproche, intimidèrent tellement ce malheureux vieillard qui n'avoit jamais paru à la cour, & qui voyoit pour la première fois le fils de son souverain, qu'il ne put répondre. Il balbutia quelques mots entrecoupés, & baissa les yeux. Je vis qu'il étoit hors d'état de parler de son affaire, & voulant lui donner le tems de se remettre de son trouble, je m'approchai de lui : Vous demeurerez peut-être loin du palais, lui dis-je. . .

--- Oh, ce n'est pas cela, j'ai été retardé... par un *petit accident*... --- Quel accident? demanda le prince d'un ton plus humain... --- Un accident... qui ne mérite pas... C'est... que... je me suis cassé le bras ce matin. O ciel, s'écria le prince, ce matin! & vous êtes venu... & vous restez debout, pouvant à peine vous soutenir sur vos jambes!... En achevant ces paroles, le prince tire précipitamment un fauteuil & prenant affectueusement le vieillard par la main, l'invite à s'asseoir. Qui, moi! dit l'officier, se peut-il que monseigneur fasse attention!... Reposez-vous, interrompit le prince, en le faisant asseoir, & lui tenant toujours la main... --- Ah, monseigneur, quelle bonté!... quelle bonté!... L'officier n'en put dire davantage, ses pleurs lui couperent la parole... Eh quoi donc, reprit le prince, vous étonnez-vous de me trouver de l'humanité? --- Ah, monseigneur, vous me dédommangez dans ce moment de quarante ans de malheurs!... Ici le prince essuya ses yeux remplis de larmes, & après un instant de silence: Il est impossible, dit-il, que vous puissiez m'expliquer votre affaire aujourd'hui, vous êtes trop souffrant, je suis même au désespoir que vous soyez venu... --- Monseigneur, je venois vous implorer pour mon fils... --- Donnez-moi votre mémoire, & comptez sur mon activité & mon plus tendre intérêt... Alors le vieillard trop pénétré pour pouvoir répondre, tira son mémoire de

sa poche , le présenta au prince , & se leva pour sortir. Le prince , voyant qu'il trembloit & marchoit avec peine , le soutint sous le bras , & le conduisit ainsi jusqu'à la porte , quoique le vieillard , aussi confus que touché de la bonté du prince , n'acceptât pas sans quelque résistance le secours qu'il lui offroit , & qu'il se débattît doucement en pleurant de joie , & en témoignant sa surprise & sa reconnoissance par des exclamations redoublées. Quand il fut parti : Eh bien , dis - je , monseigneur , pensez - vous qu'il fût *excusable* de ne pas se trouver à l'heure précise que vous aviez indiquée ? Vous repentez - vous maintenant d'avoir différé votre chasse ? . . . -- Ah Dieu ! ce malheureux qui venoit , malgré la souffrance qu'il éprouve . . . si j'avois refusé de l'entendre , quel eût été son désespoir ! . . . -- Ne balancez donc jamais à sacrifier vos plaisirs à l'humanité , ou pour mieux dire , qu'aucun *plaisir* ne vous attache assez pour que le sacrifice vous en parût véritablement pénible. Vous ne devez rien aimer avec passion que la vertu & la gloire. -- Combien je me repens aussi d'avoir reçu d'abord ce pauvre vieillard avec une sécheresse qui a paru lui faire tant de peine ! . . . -- En effet , vous l'avez cruellement intimidé. Cet homme qui pendant quarante ans a servi l'état avec valeur , cet homme couvert d'honorables blessures , & qui vit toujours de sang - froid les ennemis & le danger , ce brave & vénérable vieillard trem-

Étoit devant vous , devant un enfant de seize ans ! . . . Dites - moi , monseigneur , vous enorgueillissez - vous d'inspirer un semblable mouvement ? . . . -- Au contraire , j'en suis humilié , & sur - tout affligé . Je vois que cet homme me croyoit insensible , dur , impérieux , puisqu'il se troubloit & se déconcertoit si facilement . . . -- Il vous supposoit l'orgueil insensé qui caractérise les tyrans . . . Il n'imaginait pas qu'un bras cassé pût vous faire excuser son retard ; il n'étoit même en parler , & n'appelloit ce malheur qu'un *petit accident* . . . Il pensoit que vous ne considériez les hommes d'un état obscur que comme des êtres d'une espèce inférieure à la vôtre ; il connoissoit toute l'absurdité d'une semblable opinion , mais il avoit besoin de vous , il trembloit ! . . . Beaucoup de princes sont assez bornés pour s'applaudir en secret d'inspirer cette espèce de crainte servile ; ils ne savent pas qu'elle est toujours accompagnée de mépris & d'aversion ; la hauteur , le dédain , le caprice & l'humeur , unies à la force , peuvent se rendre redoutables , & faire des esclaves qui se vengeront de leur abaissement par la haine , mais la vertu seule imprime le respect & peut obtenir des hommages sincères . Souvenez - vous , monseigneur , de votre plus beau titre , de votre première dignité ; n'oubliez point que vous êtes homme , & que vous ne pourriez avilir un autre homme sans vous dégrader vous-même . Le prince convint de la vérité de ce

raisonnement, ensuite il parla encore du vieillard, & il ajouta : Que son affaire réussisse ou non, ce pauvre homme ne fera pas venu inutilement chez moi avec son bras cassé, car il touchera demain matin le premier quartier d'une pension que je lui assurerai pour toute sa vie, ensuite je lui demanderai pourquoi il avoit de moi une opinion si étrange, car enfin je n'ai rien fait qui dût me donner la réputation d'être absurde... Cela est vrai, repris-je, mais cet homme n'est jamais venu à la cour que pour y solliciter des commis, souvent insolens, & des ministres quelquefois remplis de morgue & d'humeur. Peut-être rebuté, maltraité des uns & des autres, il en aura conclu que le pouvoir & l'autorité rendoient dur, injuste & méprisant, & que les maîtres de tous ces gens-là devoient être encore bien plus intraitables & beaucoup moins humains. — Il est triste pourtant qu'un prince perde l'amour d'une partie de ses sujets, parce que ses ministres ont de l'humeur, de la rudesse & de la pédanterie!... Heureusement, répondis-je, que ce mal n'est pas sans remède... Dans cet instant on vint demander au prince si son intention étoit toujours d'aller à la chasse; quoiqu'il fût tard, il parut le désirer, & j'y consentis en l'assurant que nous y resterions même jusqu'à la nuit, s'il en avoit envie. Le prince profita de la permission; car à la nuit tombante nous étions encore à six lieues de***. Je proposai alors au prince

d'aller regagner ses voitures, & au moment où nous entrions dans un petit bois fort touffu, le cheval d'un des écuyers du prince s'emporta & s'abattit. Le prince & moi nous mêmes pied à terre, nous trouvâmes le jeune homme engagé sous son cheval ; on vint nous aider à le relever, & nous vîmes qu'il étoit couvert de sang & grièvement blessé, sur-tout à la tête. Le prince étoit d'autant plus affecté, qu'il a pour ce jeune homme des bontés particulières. On envoya un piqueur chercher les voitures ; mais le blessé ne pouvant se refoudre à faire six lieues dans l'état où il étoit, se ressouvint que le comte de Stralzi possédoit un château dont nous ne devions pas être éloignés, & il supplia le prince de l'y faire conduire. Un des piqueurs dit qu'il savoit le chemin de ce château, qui n'étoit pas à un quart de lieue du bois où nous étions, & il ajouta que le château n'étant qu'à deux lieues de la petite ville ***, le blessé ne manqueroit ni de médecin ni de chirurgien. Le prince, par un mouvement de compassion que j'approuvai, voulut escorter le blessé jusqu'au château, afin de le recommander lui-même aux gens du comte de Stralzi. Nous arrivâmes à six heures au château, & la nuit étoit déjà fort obscure. Quelques gens du comte nous dirent que leur maître étoit chez lui ; ce qui nous surprit, car il avoit assuré le matin que des affaires importantes le retiendroient à *** le jour entier. Cependant tout le château est en rumeur, plusieurs domestiques courent

chercher leur maître , d'autres paroissent embarrassés de nos questions & nous répondent d'une maniere équivoque. Notre nombreuse troupe remplissoit les appartemens , nous avions déjà établi le malade dans une chambre commode , & nous le quittions pour aller regagner les voitures , ne sachant point encore si le comte de Stralzi étoit absent ou s'il se cachoit dans son château , lorsqu'en traversant un grand salon , nous le vîmes enfin paroître. Il s'avança avec un air si déconcerté , on voyoit sur sa physionomie quelque chose de si sombre , & une émotion si extraordinaire , que le prince & moi , également surpris & frappés , nous nous regardâmes avec une espece d'effroi. Le comte bégaya quelques excuses que je n'entendis point : le prince , les yeux attachés sur lui , le regardoit fixement sans l'écouter , & lui dit enfin en souriant : si je reviens jamais vous voir , je tâcherai de mieux choisir mon moment. Le comte rougit & voulut en vain dissimuler l'excès de son embarras ; le prince changea de discours , & lui recommanda son écuyer ; ensuite il fit quelques pas pour sortir. Dans cet instant , un cri perçant se fait entendre , nous tressaillons tous ; le prince s'arrête ; le comte frémit & s'avance éperdu vers la porte qui s'ouvre impétueusement . . . Un ange , une figure céleste , angélique , Stoline enfin paroît , s'élançe dans la chambre , & courant se précipiter aux genoux du prince , en élevant vers lui ses deux bras fortement tendus :

ô monseigneur, s'écrie-t-elle, vous qui jadis tirâtes ma famille du sein de la misère & de la mort, daignez me conserver le plus précieux de tous les biens!... sauvez-moi l'honneur!... — Ah! rassurez-vous, interrompit le prince; croyez que l'innocence & la beauté n'auront point en vain imploré mon secours... En disant ces mots, il saisit avec transport les deux bras de Stolinc, il la relève, & la prenant par la main, comme s'il craignoit qu'elle ne voulût s'éloigner ou qu'on osât la lui ravir, il se retourne avec fureur, il cherche des yeux le comte de Stralzi; mais il le cherche en vain, j'avois moi-même favorisé sa fuite... Je fis signe à toute la suite qui nous entourait, de me laisser seul avec le prince; & quand nous fûmes sans témoin: Eh bien, monseigneur, lui dis-je, à quel parti vous arrêtez-vous?... Mais, reprit-il, vous le devinez sûrement; je veux conduire Stolinc où elle desirera que je la mène. Il prononça ces mots avec un ton qu'il n'avoit jamais pris avec moi. Je vis qu'un pouvoir supérieur au mien m'arrachoit dans cet instant toute mon autorité, & que le prince affectoit même cet air d'indépendance, afin de m'ôter l'envie de m'opposer à ses desseins. J'étois sûr qu'il se révolteroit contre la force, & qu'il abuseroit de la douceur & de l'indulgence; je pris donc le parti de paroître ignorer absolument tout ce qui se passoit dans son âme, & avec un air de simplicité & de bon-homme qui le confondit: certainement,

dis-je, il est digne de vous, monseigneur ; de conduire Stoline dans un lieu honorable & sûr ; mais auparavant sachons d'elle son histoire. A ces paroles la jeune fille rougit & répandit quelques larmes : elle nous conta « que le comte de Stralzi, en revenant un jour du jardin du chevalier de Murville, l'avoit rencontrée avec sa mere, se promenant dans la campagne, qu'il lui avoit écrit plusieurs lettres, qu'elle n'avoit lu que la première, ayant renvoyé toutes les autres sans les ouvrir ; qu'enfin il avoit cessé totalement cette vaine poursuite. Ce matin, continuait-elle, j'étois, comme à mon ordinaire, levée avec le jour : à peine sortois-je de mon lit, qu'une vieille servante entra dans ma chambre, & me dit qu'une de nos voisines que j'aime particulièrement venoit de m'envoyer prier d'aller sur le champ chez elle : je sortis avec la servante, ce qui m'arrivoit quelquefois, ma mere ayant la plus grande confiance en cette malheureuse ; nous traversâmes un immense verger, & nous nous trouvâmes dans une allée d'ormes au bout de laquelle j'apperçus une voiture arrêtée, ce qui m'étonna, car cet endroit est fort désert ; je voulus prendre un autre chemin, mais la servante me dit que cette voiture appartenoit au prince, qui se promenoit sur les bords du lac... » (Ici Stoline s'arrêta en rougissant à l'excès ; il y eut un moment de silence.) Eh bien, reprit le prince avec une voix tremblante, vous crûtes donc que cette voiture

étoit à moi ? — Oui, monseigneur, &... je ne changeai point de chemin... — Ah, Stoline !... si j'eusse été là !... je vous aurois préservée de l'indigne outrage... Enfin, interrompis je, c'étoit le comte de Stralzi ?... — « Non, monsieur, c'étoit ses lâches émissaires ; ils me saisirent & me mirent dans la voiture avec l'infame servante, qui m'enveloppa la tête dans un mouchoir, de manière que je ne pouvois ni voir ni faire entendre mes cris. On m'amena dans ce château, on m'enferma dans une chambre, & une heure à peu près avant l'arrivée du prince, je vis tout-à coup paroître le comte de Stralzi : après avoir vainement mis en usage pour me séduire, les promesses, les protestations, les prières, il alloit employer la violence, lorsqu'il entendit un grand bruit de chevaux & de voitures : au même moment on vint frapper à la porte & l'avertir de l'arrivée du prince... Il s'aperçut sans doute de la joie que cette nouvelle me causoit, sa fureur en redoubla ; après beaucoup d'irrésolutions il me quitta & m'enferma dans la chambre où j'étois. A peine fut-il parti que je m'approchai de la fenêtre, je l'ouvris & je la franchis sans balancer ; je tombai sur l'herbe, & je me trouvai dans un petit jardin ; la porte en étoit ouverte, je sortis & j'entrai dans la cour du château ; je rencontrai quelques piqueurs du prince, je les priai de me conduire, & ils me guiderent jusqu'aux portes de cet appartement ». Quand la dangereuse Stoline

eut fini ce récit, ... ô ciel ! m'écriai-je, à quels horribles excès les passions peuvent conduire ! ... Quel bonheur pour vous, monseigneur, de pouvoir soustraire l'innocence aux attentats du vice ! ... Mais il est sept heures, ne perdons plus de tems, Stoline sans doute brûle du désir de se retrouver dans les bras de sa mere & de son pere... A ces mots, la jeune fille, en pleurant, joignit les mains, & supplia le prince de la faire conduire le soir même chez ses parens. Je vous y conduirai moi-même, reprit vivement le prince. Je conçois, interrompis-je, que vous soyez tenté de rendre vous-même à ces honnêtes gens une fille qui doit leur être si chere ; mais cette histoire va faire du bruit... on saura que Stoline a été enlevée. Le public n'est que trop porté à dénaturer les faits & les actions les plus simples ; si l'on fait que vous avez vous-même reconduit Stoline chez son pere, croyez que plus d'une personne, par sottise ou par malignité, confondra le libérateur avec le ravisseur ; ainsi, je vous conseille d'envoyer Stoline sous la garde du jeune Sulback. Mon air de simplicité, de confiance & de bonhommie, en désarmant le prince, lui avoit absolument ôté toute envie de me braver, de maniere qu'il m'écouta avec douceur. Il me représenta cependant que la maison d'Alexis Stezen n'étoit qu'à trois lieues du château, & qu'en conduisant Stoline nous ne retarderions notre arrivée à *** que d'une heure tout au plus. Je remarquai

que cette circonstance ne faisoit rien à mon observation , & le prince se rendit. Enfin , nous donnâmes une voiture à Stoline , avec M. de Sulback pour l'escorter , & nous partîmes , & n'arrivâmes à *** qu'à neuf heures & demie du soir. Je prévins le prince que j'allois au moment même rendre un compte exact au prince son pere de notre aventure. Je revins au bout d'une demi-heure. Eh bien , me dit le prince , que pense mon pere de la conduite du comte de Stralzi ? Il étoit instruit de tout , répondis-je : ce malheureux jeune homme , en s'évadant du château , est venu sur-le-champ tout avouer à son oncle. Ce dernier a été se jeter aux pieds du prince votre pere pour implorer sa clémence... — Et qu'a répondu mon pere ?... — Qu'il vous donnoit le droit , monseigneur , de décider de la punition du coupable... — A moi !... — Oui , monseigneur , parce qu'étant mieux que personne informé de toutes les circonstances de cette action , vous étiez en état de prononcer à ce sujet un jugement équitable. Vous imaginez bien , monseigneur , continuai-je , que le prince votre pere veut éprouver dans cette occasion votre raison & votre justice , & que si vous prononciez un jugement trop sévère... — Cependant , le comte de Stralzi mérite une punition... — Oui , sans doute , mais souvenez-vous d'une maxime que vous avez tant admirée quand vous l'avez lue :

« Il y a (1) une bassesse dans la haine ,

(1) Institution d'un prince , par l'abbé DUGUET.

que la grandeur d'ame ne peut souffrir. Le prince doit punir quelquefois quand il y est forcé, mais il punit comme les loix, sans aigreur, sans malignité, sans se livrer au plaisir de la vengeance ; il n'a d'autres intérêts que ceux du public, & il ne laisse point entrer dans son cœur d'aversion secrète qui en trouble la tranquillité & qui en altere la bonté & la candeur. »

Enfin, monseigneur, continuai je, réfléchissez-y, & dans deux jours vous rendrez une réponse. Ce terme expiré : j'ai pensé, dit le prince, que la jeunesse du comte de Stralzi devoit porter à l'indulgence ; il me semble qu'il faut, non le perdre, mais chercher à le corriger : ainsi, mon avis seroit de l'exiler seulement de la cour pendant un an, & je desirerois que mon pere eût la bonté de le voir, de lui prononcer lui-même cet arrêt, en ajoutant que, s'il réforme véritablement ses mœurs, le souvenir de sa faute ne l'empêchera de parvenir à aucun des honneurs dont sa naissance le rend susceptible, si sa conduite n'y met pas d'obstacle. Croyez-vous, ajouta le prince, en rougissant, qu'il entre dans ce jugement de l'aigreur ou quelque *esprit de vengeance* ? Non, répondis je ; on pourroit même dire que vous poussez trop loin la douceur & l'indulgence ; mais le motif vous fait honneur & prouve une délicatesse qui sûrement engagera le prince votre pere à ratifier ce jugement. . . Je pouvois avec d'autant plus de raison louer le prince sur sa modération,

qu'il m'avoit avoué , dès le lendemain de son aventure , qu'il étoit passionnément amoureux ; à seize ans & demi , ce sentiment devenoit inquietant. J'hésitois sur le parti que j'avois à prendre , lorsque j'appris que Mirandel , ce jeune négociant qui avoit dû épouser Stoline , renouvelloit sa demande ; il convenoit que le comte de Stralzi l'avoit détourné de ce dessein , en lui rendant suspectes les bontés du prince pour la famille d'Alexis Stezen : l'aventure de l'enlèvement , en dissuadant Mirandel , lui avoit rendu toute sa passion ; je voulus en profiter pour presser le mariage , mais Stoline elle - même y mit obstacle ; malgré les prières de son pere , elle refusa positivement de pardonner à l'amant que l'amour & le repentir lui ramenoient. Je ne savois que penser d'une semblable résistance , quand le prince , un matin entrant dans mon cabinet , m'expliqua lui - même ce que je soupçonnois confusément ; il tenoit une lettre ouverte , il avoit l'air ému , & la colere & l'indignation étoient peintes sur son visage. Je vous ai promis , me dit - il , de ne vous rien cacher ; je viens de recevoir une lettre , la voici , lisez - la. Je pris le papier , c'étoit une lettre de Stoline , qui n'étoit que trop touchante ; elle y conjuroit le prince , *son protecteur , son libérateur , son seul appui sur la terre* , de la défendre *des persécutions* d'un homme aussi tyrannique que léger , qui après l'avoir *refusée , calomniée* , vouloit enfin l'épouser malgré *la juste aversion* qu'elle avoit

pour lui... Eh bien, monseigneur, dis-je après avoir lu cette lettre, je vois que c'est Stoline qu'on doit accuser de légèreté; car elle avoit consenti de fort bonne grace, il y a quelques mois, au mariage qu'elle refuse aujourd'hui... -- Quoi qu'il en soit, interrompit le prince, je ne souffrirai point qu'on lui fasse de violence... -- Eh! qui croyez-vous capable d'user de violence?... -- Mais... ses parens. -- *Oui*, Stoline veut vous le persuader, mais elle vous trompe... -- Elle!... tromper!... -- La croirez-vous de préférence à moi?... -- Mais quel intérêt pourroit l'engager?... -- Elle a vu l'impression qu'elle produisoit sur vous; cette découverte lui a tourné la tête & lui fait dédaigner l'amant qu'elle aimoit jadis... -- Quelle folie!... vous croyez... -- Je ne vous apprends rien de nouveau. Sa lettre vous fait entendre assez clairement qu'elle ne peut aimer *que son libérateur, son seul appui sur la terre...* Ah, monseigneur, vous avez condamné le comte de Stra'zi à l'exil parce qu'il avoit voulu corrompre l'innocence!... Quelle peine vous imposerez-vous à vous-même?... -- Comment?... Cette jeune fille, vous l'avez séduite en lui laissant voir le sentiment qui vous égare! vous lui avez ravi & sa raison & sa vertu... Elle ose vous écrire à l'insu de ses parens!... Que dis-je? afin d'avoir un prétexte pour vous implorer, elle emploie le mensonge le plus criminel, elle calomnie son pere, elle le représente sans scrupule comme

un tyran , afin de s'offrir à vous sous la forme intéressante d'une victime!... Cette ame , autrefois si pure , est maintenant remplie d'artifices , & voilà votre ouvrage! ... Mais , êtes - vous bien sûr qu'on ne veuille pas en effet , la contraindre à épouser cet homme ? ... — Vous pouvez bien facilement vous en convaincre vous - même : envoyez chez Mirandel , il loge près du palais , on vous dira qu'il est parti cette nuit pour la France , sa patrie. De plus , Alexis Stezen n'a nul intérêt à forcer dans cette occasion l'inclination de sa fille ; avec la dot que lui donne le prince votre pere , il est bien sûr de la marier honorablement. A ces mots , le prince interdit , baissa les yeux en soupirant... Vous sentez , repris - je , les conséquences de votre égarement , mais ce n'est point assez de connoître ses fautes , il faut les réparer... Que dois je donc faire , interrompit - il avec inquiétude ? ... — Vous guérir d'une folie avilissante... — Ah , j'en puis gémir , mais en guérir!... — Est - ce vous qui parlez ? vous , le fils d'un grand prince , vous , fait pour commander aux hommes , vous ne sauriez triompher du plus fragile de tous les sentimens!... D'ailleurs , pouvez - vous même avoir ce qu'on appelle *une passion* pour une personne que vous n'avez vue que deux ou trois fois dans votre vie?... — C'en est assez pour l'aimer... Et depuis l'enfance , son idée m'occupe... — Eh bien , quel est votre espoir ? voulez - vous achever de la séduire , de la perdre? ...

— Cette pensée me fait horreur ! . . . — Cherchez donc à vous distraire. . . — Je ne le puis. . . — Je vais vous en offrir un moyen ; nous devons voyager dans quelques mois, partons sans différer. A ces mots, le prince rêva un moment ; ensuite me tendant la main : J'y consens, me dit-il ; la seule consolation que je puisse goûter, c'est de vous prouver que, malgré ma foiblesse, je ne suis pas indigne de votre estime. . . Ah ! m'écriai-je, vous me charmez sans me surprendre ; tout sentiment qui combattra votre devoir ne pourra m'inquiéter, je suis bien sûr que vous saurez toujours le vaincre ; mais, pour suivis je, il faut que vous répondiez à Stoline pour l'assurer de votre protection, & lui promettre que jamais, pour quelque établissement que ce puisse être, on ne fera de violence à son cœur. Le prince, enchanté de la permission que je lui donnois, me serra la main & se mit à écrire au moment même. J'étois bien aise qu'il répondît sur le-champ, parce que, dans la disposition où je le voyois, j'étois certain que sa lettre seroit telle que je pouvois la désirer ; en effet, il me pria de la lire, & je la trouvai aussi simple que j'aurois pu la dicter. Le lendemain, le départ du prince fut annoncé publiquement ; nous partons dans deux jours, nous allons dans ces mêmes provinces que M. de Sulback & le comte de Stralzi ont parcourues par ordre du prince ; nous vérifierons nous-mêmes tous les faits contenus dans les mémoires ; nous voyagerons *incognito* &

avec très-peu de suite : le prince compte revenir à * * * dans trois mois ; mais notre absence sera beaucoup plus longue. Dans ma première lettre je vous expliquerai le reste de mon projet. Vous voyez , mon cher baron , que si j'écris moins souvent que vous , du moins je m'en dédommage par la longueur de mes lettres. Vous & ma sœur êtes mes seules correspondances ; mais il n'y a que vous au monde à qui je puisse confier de semblables détails : pour ma sœur , je ne lui parle presque que du chevalier de Murville , qu'elle aime bien davantage encore depuis que je lui ai mandé qu'il se mouroit de *consomption*. J'ai un peu exagéré , pour faire ma cour à la vicomtesse ; cependant le pauvre chevalier est réellement dans un état de langueur qui n'est pas , je crois , sans danger.

A lieu , mon cher baron ; adressez toujours vos lettres à * * * , sous l'enveloppe de M. le comte de Ziller , qui me les fera parvenir.



L E T T R E X V I I .

Monfieur d'Aimeri au baron.

Vous n'avez pas d'idée , monsieur , de la joie qu'a éprouvée mon petit-fils , lorsque je lui ai montré votre lettre , datée du château de R. . . *Adele est donc en France !* s'est-il écrié. Ce mouvement a été d'autant plus vif ,

qu'avant hier à souper chez l'intendant, nous avons vu un homme, M. D... qui revenoit de Turin, & qui n'a parlé que de madame d'Almane & de la charmante Adele. Charles l'a beaucoup questionné & fait que *mademoiselle d'Almane est la plus jolie personne qui existe, la plus aimable, la plus naturelle; qu'elle a la candeur & la naïveté de l'enfance, & toutes les graces de la jeunesse; qu'elle chante l'italien & joue de la harpe comme un ange; qu'elle dessine supérieurement; qu'elle élève une petite orpheline, & qu'elle est la meilleure comme la plus jeune & la plus charmante des meres.* M. D*** a cité mille traits de la tendresse mutuelle d'Adele & d'Hermine; cette singuliere adoption a intéressé les gens mêmes qui ne vous connoissent pas; Charles en étoit attendri jusqu'aux larmes; il fait par cœur toutes les petites histoires que nous a contées M. D***, & il ne me parle plus d'autre chose. O comme une imagination de vingt ans s'enflamme facilement!... Il desire avec ardeur que le tems de son service soit écoulé, afin de voler en Languedoc; mais, malgré toute son impatience, il est impossible que nous puissions partir d'ici avant le 25 juillet. Adieu, monsieur, j'espere qu'ayant à présent moins d'occupation, vous m'écrirez un peu plus souvent, & je pense avec un grand plaisir que je ne recevrai plus de lettre de vous à 15 jours de date.



LETTRE.

L E T T R E X V I I I .

Le baron au vicomte.

De B**.*.

LE château de B*** est aujourd'hui fort brillant, mon cher vicomte; nous célébrons de bon cœur l'événement qui intéresse toute la France, & quoiqu'à deux cents lieues de Versailles, j'ai illuminé mes quatre tours & mon portail. Mes payfans boivent, mangent & dansent dans mes jardins, & j'ai ainsi que vous le plaisir d'entendre crier : *Vive le roi!* cri touchant, qu'un François n'entendit jamais sans émotion, sur-tout à la distance où je suis de la cour; car au fond d'une province éloignée ces acclamations ne peuvent venir que du cœur; elles expriment alors véritablement le bonheur & la reconnoissance. Vous ne verrez point le détail de ma fête *d'ins la gazette*, c'est un citoyen qui la donne, & non un courtisan: on traite aujourd'hui de préjugés les sentimens les plus vertueux, les sentimens qui dans tous les tems ont produit les actions les plus éclatantes; l'insensibilité & la licence, sous les beaux noms de la *raison* & de la *philosophie*, rompent avec audace des liens sacrés, & mettent leur gloire à mépriser toutes les bienséances. On parle sur le gouvernement avec une légèreté

Tome III.

E

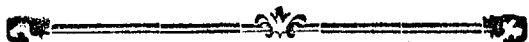
que trop souvent la présence des domestiques ou des enfans ne peut réprimer. Pour moi, livré à l'éducation des miens, je ne puis aller que bien rarement à Versailles ; mais je veux que Théodore aime son roi, puisqu'il est fait pour le servir, & pour en recevoir des graces ; je veux qu'il aime sa patrie, puisque son devoir est de la défendre, & de verser son sang pour elle. Dans ceci comme dans tout le reste, j'appuie le précepte par l'exemple, & je me conduis de manière à prouver à Théodore que je m'intéresse également au bonheur & à la gloire de la France & du souverain qui nous gouverne. Enfin, à chaque événement heureux pour la patrie, je ne manque jamais de montrer ma satisfaction, en donnant une petite fête dans l'intérieur de ma maison, qui en amusant mes enfans leur fait prendre une véritable part au bonheur public. (1)

Je suis bien fâché, mon cher vicomte, que vous ne puissiez venir nous voir que dans six semaines ; par cet arrangement je ne passerai que quinze jours avec vous, puisque mon fils entrant au service, m'obligera à vous quitter dans les premiers jours de juin au plus

(1) Cette dernière idée n'est pas de moi, & j'en fais volontiers hommage à son auteur qui m'est inconnu. Il y a environ deux ans que j'ai lu dans le Journal de Paris plusieurs lettres fort agréables, signées *Bonnare pere*, (nom imaginaire). Dans une de ces jolies lettres, j'ai trouvé cette idée d'un bon citoyen, & j'en ai été assez frappée pour m'en ressouvenir au bout d'un an, & pour en faire honneur au baron d'Almauc.

tard. Nous irons à Strasbourg, & nous n'en reviendrons qu'au mois de janvier ; car je veux que Théodore commence un cours de droit qu'il continuera l'été d'ensuite.

Je vous envoie une lettre pour Porphire , je l'engage à venir avec vous en Languedoc ; j'ai un bien vif desir de le revoir , & d'entendre la lecture d'un certain ouvrage dont madame d'Ostalis fait tant d'éloges. Adieu, mon cher vicomte ; mandez - moi positivement s'il faut renoncer à l'espérance de vous voir avant le 20 de mai.



L E T T R E X I X.

La baronne à la vicomtesse.

ARRIVEZ - DONG , ma chere amie , nous vous préparons des spectacles , des fêtes , des *surprises* charmantes . . . un petit théâtre de chambre , où l'on ne voit les acteurs qu'à travers une gaze , imitation en grand du tableau magique de Zémire & Azor ; des pantomimes exécutées par nos enfans , Diane , Séraphine , Adele , Hermine ; . . . d'autres scènes où vous verrez paroître Théodore , M. d'Almane & Daiaville ; un orchestre composé de deux harpes , madame d'Ostalis & moi . . . & puis des bals , & puis des courses à pied de bergers & de *nymphes* , & puis des concerts , des trios , des quatuors . . . Enfin

toutes nos répétitions font faites & nous aspirons après le jour heureux où doivent commencer les représentations. J'ai eu à ce sujet l'occasion de faire à ma fille une leçon très-importante. Nous avons fait avant-hier une répétition devant M. & madame de Valmont, & quelques autres personnes. Séraphine a mal joué, sa mere l'a grondée, & l'a tellement déconcertée, que la pauvre enfant, au milieu d'une scene très-gaie, s'est mise à fondre en larmes, & madame d'Ostalis l'a renvoyée honteusement dans sa chambre : nous sommes tous rentrés dans le salon. Adele, au désespoir de cet événement, a dit à madame de Valmont qu'il n'étoit pas étonnant que Séraphine eût mal joué, & qu'elle eût montré tant de susceptibilité, parce qu'elle étoit fort malade, qu'elle avoit un mal de tête affreux, & même un peu de fièvre. J'ai entendu cela, j'ai demandé tout haut à Adele si Séraphine en effet lui avoit dit qu'elle fût souffrante : *Oui, maman*, a répondu Adele, mais d'un ton foible & en rougissant. Je n'ai fait semblant de rien, je suis sortie, & je suis rentrée au bout d'un demi-quart d'heure. Un moment après madame d'Ostalis arrive d'un air très-ému, elle me dit tout bas qu'elle veut me parler, & fait signe à ma fille qu'elle peut nous suivre. Nous allons dans un petit cabinet, & madame d'Ostalis nous dit : Je suis furieuse ; Séraphine vient de me faire un mensonge, & de le soutenir de la maniere la plus assurée. — Comment

donc? --- Oui, ma tante, elle m'a nié positivement qu'elle eût dit à Adele qu'elle avoit mal à la tête... Eh quoi, interrompit Adele, vous lui avez dit?... Oui, reprit madame d'Ostalis, ma tante m'a appris que vous affiriez qu'elle étoit malade, que vous le teniez de sa bouche, & voilà ce qu'elle nie; mais vous jugez bien que je n'hésite pas à vous croire, & je l'ai traitée... O ciel! s'écria Adele, la pauvre petite a raison: dans l'intention de l'excuser, j'ai cru pouvoir me permettre un mensonge innocent, & je n'ai fait qu'une tracasserie... Allez donc, dis-je à madame d'Ostalis, lui faire réparation, & pour la dédommager, lui pardonner tout-à-fait, & lui permettre de souper avec nous. Quand nous fûmes seules: Comment, dis-je, Adele, vous aviez fait cette histoire, & non-seulement à madame de Valmont, mais à moi?... --- Il est vrai, maman, vous savez si je hais le mensonge, mais j'ai pensé que lorsqu'il ne faisoit tort à personne, & qu'il pouvoit excuser quelqu'un qui nous intéresse, il étoit permis de l'employer. --- Il est permis de l'employer dans cette circonstance, quand il s'agit d'excuser un tort véritable, une faute grave, ou pour cacher notre secret, ou enfin celui qui nous est confié; voilà les seuls cas où l'on puisse se permettre de mentir: la faute qu'a faite Séraphine ne pouvoit donner mauvaise opinion ni de son cœur ni de son caractère, elle n'étoit donc pas *grave*; ainsi votre amitié pour elle, votre attachement

pour madame d'Ostalis, ne vous obligeroient donc pas à mentir dans cette occasion ; & toutes les fois qu'on fait un mensonge (même innocent) sans une extrême nécessité, ou un grand intérêt, on a toujours tort, & en même tems l'on commet une imprudence, car en multipliant ainsi ces petits mensonges officieux, on perd le droit d'être crue en défendant ses amis. Par exemple, tout le monde ici saura ce soir que Séraphine n'avoit point mal à la tête ; une autre fois quand vous voudrez l'excuser de quelques petits torts, en disant même la vérité, votre témoignage à cet égard sera toujours suspect ; & si vous n'étiez pas aussi jeune & aussi bien connue ici, on pourroit croire, d'après ce trait, que vous êtes naturellement menteuse, puisque vous avez menti sans y être forcée par une nécessité indispensable. Nous devons tout à nos amis, excepté d'exposer notre réputation pour eux ; l'honneur est un bien que nous ne pouvons jamais sacrifier à quelqu'intérêt que ce puisse être. Si vous mentez pour rendre un léger service à votre amie, celui qui découvre le mensonge aura le droit de vous juger menteuse ; voilà donc un mensonge que vous ne deviez pas faire. Si vous déguisez, si vous niez la vérité dans une chose qui intéresse le bonheur de votre amie, ce mensonge, s'il est découvert, ne pourra nuire à votre réputation ; il a son excuse dans la nécessité, celui-là vous est permis, & le sentiment le rend un devoir. D'ailleurs, reprit Adele, je

vois combien il est rare que le mensonge le plus innocent puisse être sans inconvénient ; je voulois servir Séraphine , & je n'ai réussi qu'à la faire gronder , & à m'ôter pour long-tems la possibilité de la défendre & de l'ex-cuser ! . . . Souvenez - vous , repris - je , qu'il ne faut jamais s'écarter de ses principes. Le contraire pourroit mener loin ; ce n'est point assez de faire une *bonne action* , il faut encore qu'elle s'accorde avec la justice & la probité. . . --- Serait - il possible qu'on pût s'écarter de la probité en faisant une bonne action ? . . . --- Supposons que vous avez deux voisins , l'un pauvre , vertueux & pere d'une famille nombreuse ; l'autre immensément riche , vicieux & méchant , & n'ayant acquis sa fortune que par des vols & des fripponneries reconnues. Votre pauvre voisin vient vous apprendre que sa famille est prête à expirer de faim , & vous n'ayant point d'argent , vous ne pouvez le secourir ; il vous quitte désespéré : un moment après , le mur qui vous sépare du voisin méchant & riche s'écroule , tombe , & vous découvre une vaste chambre entièrement remplie d'or. Vous savez que le possesseur de cet argent en ignore le compte , que vous en pourriez prendre sans qu'il le sût , par conséquent sans exposer votre réputation ; vous vous rappelez , vous croyez entendre encore les plaintes déchirantes du vertueux pere de famille , vous pouvez sauver sa vie ainsi que celle de sa femme & de ses enfans ; cent louis feroient sa fortune , son bon-

heur ; cet argent acquis par le crime passeroit des mains du vice dans celles de la vertu ; le méchant non - seulement peut s'en passer , mais ne s'apercevra même pas qu'il lui manque , tandis que cette somme peut arracher à la mort une famille entière. . . . O maman ! s'écria douloureusement Adele , ne me tentez pas davantage. . . — Enfin , répondez , dans cette situation que feriez - vous ? . . . — Ah , cet infortuné pere de famille ! . . . — Vous voleriez ! vous feriez un crime qui mérite la mort ! . . . — Un crime ! ô ciel ! j'aimerois mieux mourir moi - même. . . Cependant une si juste compassion ne pourroit - elle faire pardonner ? . . . — La compassion , quand l'honneur & la probité la combattent , n'est plus qu'une foiblesse dont il faut triompher. — Je le sens. . . En effet , rien ne peut faire excuser un vol. . . Mais convenez du moins , maman , que cette situation seroit bien embarrassante. . . — Oui , pour une personne qui suivroit aveuglément les mouvemens de son cœur , sans consulter la justice & la raison ; mais pour Adele , à dix - huit ans , cette situation ne seroit que douloureuse & non embarrassante. Quand vous aurez cet âge , vous comprendrez parfaitement qu'on ne peut être constamment vertueux qu'en agissant toujours d'après ses principes & un plan fixe & arrêté : *Ne faites jamais ce que la religion & les loix vous défendent.* Voilà le précepte sacré qui doit vous guider dans toutes vos actions , & que nul prétexte , nulle situation

extraordinaire ne peuvent nous dispenser de fuivre. S'il est une circonstance qui puisse rendre le vol excusable à vos yeux, vous en trouverez peut-être une autre qui vous fera paroître le meurtre légitime. . . — Le meurtre ! grand Dieu ! . . . — Oui, le meurtre, le parricide même ! . . . L'histoire, vous le savez, fournit plus d'un exemple de ces horribles actions produites par les motifs qui font faire aussi les actions vertueuses, l'amour de la patrie & le desir de la servir. C'est ainsi que nos inclinations les plus louables, nos sentimens les plus nobles, nos vertus même, peuvent nous égarer si nous renonçons à nos principes ; c'est ainsi que la pitié, l'humanité, vous inspiroient tout-à-l'heure la tentation de voler. . . Un crime est toujours un crime, quelque utile qu'il puisse être, quelque bien qu'il produise ; & dût-il assurer la félicité d'une nation entiere, celui qui le commet se souille, se déshonore & devient un scélérat.

— Allons, maman, je ne perdrai jamais de vue ce précepte si facile à retenir : *Ne faites jamais ce que la religion & les loix vous défendent.* Je ne mentirai plus pour excuser des bagatelles, puisque la religion & la conscience défendent le mensonge ; je ne dissimulerai la vérité que lorsque la prudence, la discrétion & l'amitié m'en feront une indispensable nécessité, & je ne volerai jamais pour faire une bonne action. Mais, maman, continua Adele, encore un mot sur le mensonge, car vous venez de me rendre véritablement scrupu-

leuse à cet égard. Il n'y a pas de jours où nous ne fassions mille petits mensonges ; quand vous faites fermer votre porte , que vous restez chez vous , & que vous dites après aux personnes qui sont venues vous voir , que vous étiez sortie ? . . . — Ce seroit une puérité d'appeller cela un mensonge ; tous ceux que la politesse fait faire ne sont que des complimens d'usage , d'autant plus innocens qu'ils ne trompent personne. — Oui , maman , quand vous les faites , car vous ne les affirmez point , & vous ne les appuyez point par des détails ; mais j'ai vu plusieurs personnes faire ces mêmes complimens d'un air si vrai , si touché , que j'y aurois été attrapée , si je n'avois découvert ensuite qu'elles avoient menti. — Ah , cela est différent ; quand on dit toutes ces choses avec emphase & un ton de sentiment , cela s'appelle , non de la politesse , mais de la fausseté. — Et puis , maman , pour être polie , il n'est pas nécessaire , je crois , de dire toujours : *Je suis bien affligée* . . . — Oh , point du tout. Cependant autrefois on étoit encore plus exagéré , car on étoit *au désespoir* pour toutes les choses qui ne font *qu'affliger* aujourd'hui : au reste , dans ce genre , les expressions les plus simples sont toujours les meilleures , & en général , il est difficile d'avoir un ton noble en se permettant toutes ces exagérations. — Je me souviens que vous m'avez interdit ces manières de parler : *Cela est incroyable , inoui , je suis outrée* . . . & puis : *Cela est ravissant , . . . char-*

mant, *charmant*; & puis encore : *Véritablement*, . . . *infiniment*, & bien d'autres encore dont j'ai fait une liste, afin de ne jamais m'en servir quand je serai dans le monde. --- Je ne les ai pas proscrites entièrement, seulement je vous ai recommandé de ne les pas répéter sans cesse, & de ne les employer qu'à propos. Rien n'est plus froid & plus insipide que cette éternelle exagération : en prodigant ainsi les épithètes fortes, on s'ôte la possibilité d'exprimer son étonnement, son attendrissement, sa joie, lorsqu'on éprouve réellement ces différens mouvemens ; ainsi, l'on a les expressions de la passion quand l'enthousiasme est ridicule, & l'on paroît froid quand il faudroit avoir l'air de sentir vivement. . . Adele, après cette conversation, est allée dans sa chambre pour écrire une partie des conseils que je venois de lui donner ; c'est une habitude qu'elle a prise d'elle-même depuis quelque tems ; elle fait une espece de Journal de tous nos entretiens, & elle y écrit avec assez de détail les idées & les principes dont elle a été le plus frappée. L'exige seulement qu'elle soumette ce petit ouvrage à ma censure, afin de m'assurer qu'elle m'a bien comprise, & pour la rectifier si par hasard elle se trompoit. Mais l'ouvrage auquel elle travaille avec le plus de goût, c'est le roman en lettres, dont je vous ai parlé ; elle voit avec plaisir que déjà ses dernières réponses sont très-supérieures aux premières ; elle jouit elle-même de ses progrès ; elle sent ses idées

naître & se développer ; elle n'a nulle confusion dans la tête , & a l'esprit parfaitement juste , parce qu'elle n'a jamais rien appris , rien écouté dans la conversation , rien lu qui fût au-dessus de son intelligence ; elle a toujours le plus grand desir d'arriver au moment où je lui permettrai de lire les chefs-d'œuvre des trois langues qu'elle fait (1), mais sa confiance en moi modere son impatience , car elle est bien sûre que je ne lui refuse ce plaisir qu'afin de la mettre en état de le mieux goûter ; & nous sommes convenues que nous ne commencerions cette intéressante lecture que lorsqu'elle auroit écrit toutes les réponses de mes lettres , c'est-à-dire , dans neuf ou dix mois. Adieu , ma chere amie , venez par votre présence achever de rendre le château de B*** le plus délicieux séjour de l'univers , & mettre le comble au bonheur de votre heureuse amie.



L E T T R E X X.

Madame de Valcé à madame de Germeuil.

Du Château de B***.

Vous voulez donc des détails sur la vie qu'on mene ici , & sur les plaisirs *piquans* qui s'y trouvent. Il faut vous satisfaire. Nous avons

(1) Le françois , l'anglois & l'italien.

eu beaucoup de fêtes *très-brillantes*, des comédies morales & sans amour, des pantomimes jouées par des enfans, des bals de payfans & de femmes - de - chambre, des promenades sur l'eau, & nous soupions à neuf heures, & tout le monde est couché à onze; vous jugez combien tout cela me convient. Au reste je suis la seule qui ne soit pas charmée de cette vie pastorale; ma mere est dans un ravissement continuel; madame d'Ostalis, toujours en admiration devant sa tante, & louant tout ce qui lui plaît; mon pere ne regrettant ni l'opéra, ni *mademoiselle Hortense*; le chevalier d'Herbain renonçant au persifflage, & devenu aussi fade qu'il est naturellement moqueur & caustique, & enfin Porphire ne faisant plus que des Idylles & des Eglogues, dans lesquelles il dépeint & célèbre les vertus de madame d'Almane, les talens & les charmes d'Adele, & la félicité *si pure* qu'on goûte en ces beaux lieux! ... Afin de vous rendre compte de tous les personnages, il y a encore ici le pere & la mere du chevalier de Valmont; le premier, un campagnard du plus mauvais ton, riant toujours, appelant sa femme *mon cœur* & *mon chat*, importun, bavard, & ne pouvant se taire que lorsque *madame la baronne d'Almane* se dispose à parler. Madame de Valmont, quoique d'une insipidité peu commune, seroit assez bien; elle auroit même une tournure assez noble, si elle ne faisoit pas tant de filet, & si elle ne portoit pas

constamment une palatine de fouci d'hanneton. Figurez-vous toutes ces personnes entourant madame d'Almane, ne voyant qu'elle, ne s'occupant que d'elle; ajoutez à ce tableau une troupe d'enfants, Adele, Hermine, Théodore, Constance, Séraphine, Diane, ennuyeuses petites créatures qui suivent tous les pas de madame d'Almane, & l'écoutent comme un oracle; figurez-vous cette société rassemblée dans un vaste château dont l'aménagement seul vous donneroit des vapeurs, car on n'y voit que des profils sévères, avec de grands nés à la romaine, d'une tristesse mortelle; représentez-vous toutes ces choses, & imaginez-vous, je vous prie, quelle mine je dois faire dans ce paisible asyle *des vertus & du bonheur!*

Vous voulez un fidele portrait d'Adele, cette petite merveille, ce chef-d'œuvre de la nature & de l'éducation; je vais contenter votre curiosité & avec détail. Adele n'est pas grande pour son âge, elle est excessivement mince. Elle a un petit visage, absolument rond, des traits délicats, une mine très-enfantine; on ne remarque au premier abord que ses yeux, qui sont réellement d'une beauté frappante & d'une expression singulière; sa physionomie est naturellement douce & spirituelle; elle a un sourire agréable & fin; son teint, sans être éclatant, est joli; elle a peu de couleurs, mais elle rougit à chaque instant, & ses joues seulement rougissent; elle s'embellit en parlant, en chantant; elle

a une bouche & des dents charmantes, & de jolies mains. Elle n'est pas belle comme ma sœur, mais elle l'efface, ou pour mieux dire, on oublie de regarder Constance, quand elle est auprès Adele. Cette petite figure fera du bruit, & je vous assure que lorsqu'elle débuttera dans le monde, on ne parlera plus de la comtesse Anatolle. A l'égard de son éducation si vantée, si prônée, je n'en vois pas le merveilleux; il me semble qu'elle ne doit rien qu'à la nature; elle est si obligeante & si bonne enfant, qu'il est impossible, non-seulement de la prendre en aversion, mais même de n'avoir pas une sorte de penchant pour elle; du reste elle est très-timide, parle peu, ne dit que des choses simples & communes, & elle me paroît être plus enfant qu'on ne l'est communément à son âge, car elle joue avec Diane, Séraphine & sa petite Hermine, point du tout par complaisance, mais pour son compte & pour son plaisir. On dit qu'elle a de l'instruction: la conversation roule ici souvent sur *l'histoire, les arts & la littérature*; Adele alors écoute avec une attention qui ne montre que de la curiosité; elle n'a point cet air capable qu'on a toujours en écoutant ce qu'on fait déjà, & jamais elle ne se mêle à ces entretiens. Il faut bien que ce soit par ignorance, car, comment se persuader qu'une jeune personne de quatorze ans fût assez modeste pour se taire ainsi toujours, quand elle pourroit surprendre & se faire admirer en parlant? Elle a une voix charmante; je ne

puis juger de son talent pour la harpe & pour le dessin , vous connoissez mon peu de goût pour la musique & pour les *arts*. Je vois qu'elle parle avec une égale facilité , l'anglois & l'italien , & qu'elle a d'ailleurs une infinité de petits talens agréables qu'elle ne doit qu'à elle-même : par exemple , c'est elle qui *sable* ici tous les *surtouts* de table pour le fruit ; elle fait les plus jolies découpures du monde ; elle fait aussi des chiffres de cheveux pour des bagues , des paysages en cheveux , & elle a appris ces différentes choses à ses recreations. Théodore , cet autre *prodige* , n'est pas aussi joli que sa sœur ; il n'a pas , comme le chevalier de Valmont , la figure intéressante d'un *héros de roman* ; cependant il est grand , fait à peindre , il a une tournure également leste & noble , un visage agréable & une physionomie très-piquante. Il est aussi timide qu'Adele , & *pas plus instruit* . . . je le parierois , quoiqu'il ait quinze ans & demi passés ! . . . Il ne manque ni de graces ni de politesse , mais il ne fait encore ni louer une femme , ni la regarder . . . Ma mere s'entend mieux à former ses élèves , car (sans parler de moi , ni me vanter) Constance est déjà fort avancée pour son âge ; elle a *une passion* , oui , *une passion* très-vive , & qui sans doute *fera le destin de sa vie* . . . Elle aime Théodore à la folie ; ce sont *des émotions* . . . *des rougeurs* . . . *des rêveries* . . . enfin , rien n'est plus drôle & plus visible. A treize ans je n'étois encore que coquette , & Constance est

passionnée. La différence qui semble exister dans ces deux éducations n'est qu'apparente; la coquetterie & la passion font faire à peu près le même chemin: eh, qu'importe la cause, quand les effets sont semblables!... Adieu, mon cœur; vous avez été durant votre exil l'objet de ma plus tendre compassion, maintenant vous pouvez me le rendre; je vous assure que vous n'étiez pas plus déplacée parmi vos campagnards que je ne le suis ici.



L E T T R E X X I.

La baronne à madame d'Ostalis.

Du château de B.

NE regrettez pas tant le château de B***, ma chère fille, vous l'avez quitté, il n'est plus le même, & la société a perdu un de ses plus grands charmes. Depuis votre départ, nous avons un chaud si excessif qu'il est impossible, sur-tout à *des dames de Paris*, de sortir avant huit heures du soir. La vicomtesse a établi une petite lecture où personne n'est obligé de rester, & où tout le monde assiste; cette occupation ne dure que trois quarts-d'heure, & c'est Adele qui lit tout haut le théâtre de la Chaussée. Comme elle joue bien la comédie, qu'elle a un joli son de

voix, & qu'elle récite parfaitement des vers (1), elle lit avec un charme qui attache ju(qu'à madame de Valcé, qui d'ailleurs se pique toujours d'avoir un goût très-vif pour Adele ; ce suffrage me prouve qu'il est impossible de ne pas plaire, même à la personne la plus envieuse & la plus dénigrante, lorsqu'on a de la simplicité, du naturel & de la douceur. Dans trois semaines je me retrouverai dans la solitude ; je ne resterai qu'un mois ici après le départ de la vicomtesse, ainsi je serai sûrement à Paris au commencement de novembre. J'attends tous les jours M. d'Aimeri & le chevalier de Valmont ; le premier

(1) Apprendre aux enfans à déclamer, c'est leur donner un talent sans lequel la prononciation n'est jamais parfaite. Quand on fait déclamer, on sent mieux la beauté des vers ; on aime la tragédie, & l'on trouve plus de plaisir à voir jouer *Cinna* ou *Athalie* qu'un drame en prose. Ce talent si agréable dans une jeune personne, peut être utile à un homme, même à un militaire. Il y a plusieurs emplois & quelques places où l'on est obligé de haranguer & de parler en public, ce qu'on fera toujours de mauvaise grace, si l'on n'a aucune idée de l'art de la déclamation. Pour les magistrats & les jeunes gens destinés à l'état ecclésiastique, il est absolument indispensable qu'ils le sachent. « Des personnes respectables, » dit M. Verdier, par leurs intentions pieuses, veulent » proscrire la déclamation théâtrale de l'éducation. . . » Cependant c'est hasarder de perdre un art qui peut » donner une grande énergie à la voix de l'innocence » & à la parole de Dieu. » *Cours d'éducation*, par M. Verdier, en un vol.

Il est vrai que rien n'est plus ridicule qu'une mauvaise déclamation ; ainsi il faut, ou ne point apprendre cet art, ou ne se former que d'après les conseils des plus grands maîtres.

a eu une attaque de goutte qui a retardé son départ de *** ; il a été un mois dans son lit , mais il est guéri , & sa dernière lettre annonce un prochain retour. Je vous avoue que je ne serois pas fâchée que la vicomtesse fût partie avant son arrivée , car , pour cette fois l'*entrevue d'Adele & du chevalier de Valmont* fera réellement intéressante , & je crains la pénétration de la vicomtesse , & la malignité de madame de Valcé. Adele a quinze ans moins deux mois... Je suis bien sûre que le chevalier ne la reverra pas sans surprise & sans émotion ; les témoins dans ce moment me seroient bien importuns. Adieu , ma chere enfant , je vous écrirai aussi tôt que M. d'Aimeri sera ici , & avec tous les détails que votre amitié peut desirer.

J'ai reçu aujourd'hui deux lettres de Strasbourg ; M. d'Almane & Théodore sont en parfaite santé , & à ce qu'ils me mandent , aussi tristes qu'étonnés *de se lever & de se coucher sans m'avoir embrassée une seule fois dans la journée*. Vous savez si je partage de tels sentimens !... Adieu , ma chere fille : combien le mois de janvier me rendra heureuse , puisque je ferai alors réunie à tout ce que j'aime !





L E T T R E X X I I.

La baronne à la même.

Du château de B**.

ENFIN, ils sont arrivés avant-hier, ma chère fille, & justement le lendemain du départ de la vicomtesse; nous étions dans mon cabinet, madame de Valmont, Adele, Hermine & moi, & nous lisions, lorsqu'un courrier est venu nous annoncer qu'il avoit laissé M. d'Aimeri & le chevalier de Valmont à quatre lieues de B***. A cette nouvelle les deux joues d'Adele sont devenues très-rouges; mais comme la moindre surprise produit toujours en elle cet effet, *sa rougeur* est la chose du monde la moins significative. J'ai donné une voiture à madame de Valmont; elle a été au-devant de son pere & de son fils, & Adele a été jouer de la harpe dans sa chambre; je l'ai suivie & je n'ai pas remarqué qu'elle eût la plus légère distraction. A sept heures j'ai entendu le bruit d'une voiture, j'ai quitté Adele, je suis descendue, & j'ai trouvé dans le grand vestibule M. d'Aimeri & le chevalier de Valmont: je les ai embrassés l'un & l'autre, & nous sommes entrés dans le salon: M. d'Aimeri m'a demandé des nouvelles d'Adele, le chevalier m'a beaucoup questionné sur Théodore, ensuite il est devenu très-dis-

trait & n'a plus regardé que la porte... Enfin, à huit heures, cette porte s'ouvre doucement, & nous voyons paroître Adele tenant gravement Hermine par la main. Dans cet instant j'avois les yeux attachés sur ceux du chevalier de Valmont, & je vis dans lès siens du trouble, de la joie, de l'attendrissement... tout ce que je pouvois y desirer. Après les premiers complimens, le chevalier, tout-à-coup adressant la parole à la petite Hermine, lui parla en italien, ce qui nous surprit, car il ne savoit pas cette langue quand nous parîmes : il dit à ce sujet, avec beaucoup de grace, qu'il l'avoit apprise afin de pouvoir s'entretenir avec *mademoiselle Hermine*, parce qu'il savoit qu'elle ne parloit pas le françois. Adele n'a point été insensible à cette galanterie, & m'a paru très-flattée que le chevalier connût déjà Hermine de réputation. Le lendemain Adele étoit mise avec sa simplicité ordinaire, ses cheveux noués avec le même ruban qui les attachoit la veille, rien de recherché ni de nouveau; mais Hermine étoit très-parée, & j'ai vu qu'Adele desiroit que le chevalier la trouvât jolie; pour lui, n'osant louer *la mere*, il répète à chaque instant qu'Hermine est charmante, il s'en occupe, il joue avec elle, mais avec un certain air de sentiment & même de respect qui est véritablement touchant. Adele lui fait gré de cette complaisance; cependant je suis très-sûre qu'elle n'en connoît ni le mérite ni le motif. Madame de Valmont retourne demain chez

elle avec son pere & son fils , ils viendront encore me faire quelques visites & passer avec moi les deux derniers jours que je resterai ici. Adieu , ma chere fille ; le chevalier de Valmont est réellement bien aimable , & il a une douceur & une délicatesse qui pourroient lui tenir lieu de tous les agrémens qu'il possède d'ailleurs.

Je vous prie , mon enfant , d'ordonner chez moi qu'on fasse des-à-présent du feu dans tous les appartemens ; je fais bien que la maison étant bâtie depuis plus de dix-huit mois , les plâtres doivent être secs ; mais ce n'est pas pour moi que je les crains , & si je devois l'habiter seule , je ne prendrois pas toutes ces précautions.



L E T T R E X X I I I .

La vicomtesse à la baronne.

De Paris.

JE dois vous avouer , ma chere amie , que j'ai eu avant-hier un petit retour de jeunesse. Il y eut lundi un bal masqué chez l'ambassadeur de *** , j'y ai mené la comtesse Anatolle ; il y avoit bien long-tems qu'on ne m'avoit vue au bal , & en vérité , je ne crois pas que j'y retourne jamais. O l'insipide chose quand on n'est plus coquette ! . . . Ne jouant aucun rôle , j'étois seulement spectatrice , &

je ne pouvois concevoir qu'un semblable plaisir eût eu tant d'attraits pour moi ; je trouvois ridicule tout ce qui jadis me paroiffoit charmant. J'ai reconnu madame de G***, elle a toujours au même degré de perfection *l'esprit du bal* ; & bien loin de m'amuser comme autrefois , elle n'a été à mes yeux qu'une bavarde insupportable , folle de sang-froid , étourdie par air , bruyante fans gaieté , méchante fans finesse , & pendant quatre heures entieres débitant de suite des extravagances ou des platitudes avec une voix glapissante & un ton de commérage qui dépareroient & rendroient importune la personne la plus aimable & la plus spirituelle. Une des choses qui m'ont le plus frappée à ce bal , c'est le ridicule dont les hommes démasqués y sont ; presque tous affectent l'air de l'indifférence & de l'ennui , & reçoivent en général tous les masques avec beaucoup de dédain ; ils forment dans la salle plusieurs grouppes arrêtés , & ne paroissent fixés là que par le désœuvrement & la paresse de sortir pour aller se coucher. J'aime mieux ceux qui n'y sont que pour afficher une intrigue seulement soupçonnée , & pour faire reconnoître à tout le monde la femme *masquée jusqu'aux dents* , qui croit son secret ignoré de l'univers entier. D'autres plus amusans encore , prennent l'air du mystere par fatuité , & passent une partie de la nuit à promener quelques tristes capotes bien ennuyeuses & qu'ils ne connoissent pas , uniquement afin de persuader qu'ils sont

occupés d'une manière très - intéressante. . . Comme les yeux changent avec l'âge ! j'avois été deux cents fois au bal de l'opéra, & jamais je n'avois vu tout cela ; c'est qu'on ne peut être à - la - fois acteur & spectateur : voilà pourquoi nous vivons quelquefois vingt ans dans le monde sans le connoître ; tant que nous conservons ces passions frivoles qui nous y font jouer de *petits rôles*, nous y sommes aveugles.

Vous allez revenir, il faut vous mettre *au courant de la société*. M. de Mérage & madame de Clemis sont maintenant ennemis déclarés, ce qui est d'autant plus étonnant, qu'ils n'ont jamais été ni amans ni amis ; cette aversion vient uniquement de rivalité de prétentions : il est bien rare qu'un homme & une femme se haïssent seulement parce qu'ils s'envient ; mais quand cela arrive, cette espèce d'inimitié est la plus cruelle & la plus profonde de toutes. Pourquoi cela ? C'est peut-être parce qu'un homme & une femme sont naturellement faits pour s'aimer, comme les baines sont, dit - on, plus vives entre les plus proches parens.

Vous trouverez madame de Lurcy dans l'affliction ; le meilleur de ses amis, le plus cher de ses *confidens*, M. de C***, vient de mourir d'une fièvre maligne. Les femmes, comme je vous l'ai déjà mandé, s'aiment toutes avec une tendresse extrême ; cependant, depuis quelque tems, elles ne confient *leurs vrais secrets* qu'à des hommes ; il me semble qu'il

qu'il est bien plus naturel d'avouer ses foiblesses à une personne de son sexe ; aussi je suis persuadée que les femmes ne choisissent pour confidens des hommes , qu'afin de ménager des successeurs à leurs amans C'est une précaution prudente , il n'y a rien de plus sensé que de se préparer plusieurs ressources toutes prêtes en cas de malheur.

Vous verrez chez moi , ma chere amie , madame de Fervaques avec laquelle le hasard m'a fait renouveler connoissance ; elle m'a eu jadis de très - grandes obligations ; ces obligations ont été ignorées du public , elle les a oubliées , m'a négligée & enfin abandonnée sans sujet & sans brouillerie. Je viens tout-à l'heure de trouver l'occasion de lui rendre un petit service , mais qui a été su , dont on a beaucoup parlé , & madame de Fervaques a montré la plus vive reconnoissance ; elle est venue chez moi , elle m'accable de démonstrations d'amitié , qui me prouvent seulement qu'elle est aussi fausse qu'inconséquente. Comme vous n'avez fait que la rencontrer , vous ne serez pas fâchée de trouver ici son portrait. Madame de Fervaques est une personne sans caractère , sans passions , sans vertus , & ayant tous les grands défauts qu'une petite vanité peut donner. Elle a une connoissance parfaite des usages , & ce qu'on appelle *un ton excellent* , mais elle attache un si grand prix à cette science , qu'elle en est esclave , & qu'elle n'a de véritable estime que pour les personnes qui la possèdent ; sa poli-

tesse est exacte, jamais obligeante, & souvent déplacée, car elle est *polie* dans l'intérieur de sa famille comme dans un cercle, *polie* avec son amie intime, *polie* enfin dans tous les instans de sa vie; elle aimeroit mieux cent fois avoir un mauvais procédé que de manquer de politesse; elle est très-capable d'oublier un service essentiel, mais elle n'a jamais oublié de rendre une visite. On peut conclure de ce portrait qu'on doit avoir *des égards* pour madame de Fervaques, qu'elle mérite mieux que personne *qu'on envoie savoir de ses nouvelles, qu'on se fasse écrire chez elle, qu'on aille la voir quand sa porte est ouverte,* mais qu'en même tems on est absolument dispensé de l'aimer.

Pour achever de vous instruire, il faut vous dire encore une chose dont j'ai oublié de vous parler; c'est que vous serez obligée de réformer votre langage, car la langue françoise a subi beaucoup de changemens en votre absence. Quand vous êtes partie, on étoit déjà convenu de retrancher absolument toutes les liaisons, & de prononcer comme *aux champs, ste, vot', not'*, au lieu de *cette, votre, notre*, &c. S'exprimer exactement étoit dès lors une pédanterie du plus mauvais ton; de sorte que le langage d'un villageois approche beaucoup plus de la manière de parler d'un homme de la cour, que celui d'un académicien; nous avons précieusement conservé cette habitude, & nous y avons ajouté de corrompre encore la prononciation d'une

grande quantité de mots qu'on prononçoit correctement de votre tems. Par exemple, maintenant nous disons *segret* pour *secrèt*, *inmense* pour *immense*, &c. J'ai fait un petit recueil de ces changemens, il faudra que vous l'appreniez par cœur avant de recevoir du monde, sans quoi vous auriez l'air d'une provinciale & d'une précieuse ridicule; au reste, vous êtes bien la maîtresse de mettre de *la pédanterie dans vos phrases*, de vous écouter en parlant; s'il vous échappe une répétition, de vous arrêter pour chercher le synonyme du mot que vous aurez eu le malheur de dire deux fois de suite, enfin, de prétendre à *l'éloquence* dans la conversation familière; tout cela vous est permis, & vous fera même passer pour une personne très-spirituelle; car, pourvu que vous prononciez comme votre femme-de-chambre, on ne vous accusera jamais d'avoir de l'affectation, & quelque apprêtée que vous puissiez être, on vous trouvera toujours de l'aisance & du naturel.

Adieu, ma chère amie; vous êtes attendue avec impatience; je suis chargée d'un million de choses tendres pour vous, entr'autres de la part de madame d'Ircé, qui brûle d'envie de parler d'éducation avec vous, & qui se croit des talens supérieurs en ce genre parce qu'elle habille en *matelot* sa fille, âgée de six ans; vous trouverez cette mode établie ici, mais je n'imagine pas cependant qu'Adele l'adopte pour Hermine.



L E T T R E X X I V.

M. de Lagaraye à Porphire.

J'AI lu deux fois votre manuscrit, mon cher Porphire, & je ne connois point d'ouvrage qui peigne aussi fidèlement les mœurs & le monde; vous critiquez avec courage les ridicules, les travers & les vices; hardiesse beaucoup plus grande que celle dont s'enorgueillissent les insensés qui atraquent la religion, les rois & le gouvernement. Au milieu de la corruption générale, l'insolence & l'impiété ne peuvent manquer de trouver des admirateurs; mais vous osez vous moquer du vice, vous osez dire sans ménagement toutes les vérités que vous croyez utiles; rien de ce qui mérite d'être frondé n'échappe à votre censure; en même tems vous rendez un hommage sincere à la religion, vous louez la vertu sans emphase, mais du fond du cœur, & vous voulez prouver *qu'on ne peut être heureux que par elle!*... Croyez-moi, l'ouvrage moderne qui passe pour être le plus hardi, ne l'est pas de moitié autant que le vôtre. Vos motifs sont louables, vous faites un noble & digne usage de vos talens; cependant ne vous abusez point, mon cher Porphire; si vous ne desirez qu'un succès de plus & que des admirateurs, vous serez trompé dans votre attente; on n'est pas loué de ceux qu'on démasque. Quel cour-

tifan, du tems de Fénélon, eût vanté Télémaque? Ainsi, quand vous auriez fait un chef-d'œuvre, la partie la plus nombreuse du public seroit contre vous, vous auriez toujours pour détracteur les athées, les ambitieux, les coquettes, les pédans, les mauvais peres, les personnes sans mœurs & sans principes, & tous les gens du monde en général. Va, mon fils, travaille pour la gloire & non pour la réputation; fais mieux encore, ne cherche qu'au fond de ton ame le prix de tes travaux; serois-tu digne de peindre la vertu, d'en tracer tous les charmes, si la vertu seule ne pouvoit te récompenser?... Ah! si jamais l'injustice te révolte, si la calomnie te noircit, enfin, si la haine te persécute, songe alors que ton ouvrage peut garantir des pieges affreux du vice la jeunesse innocente & sans expérience, qu'il peut ramener vers le bien des cœurs égarés & séduits, & que si tes ennemis le déchirent, il n'est point lu sans attendrissement & sans quelque reconnoissance par les peres vertueux & les tendres meres de famille.



L E T T R E X X V.

La vicomtesse à la baronne.

De Paris.

JE suis si agitée, si à plaindre dans cet instant, ma chere amie, qu'il faut absolument

que je vous écrive, quoique je sois sûre de vous voir demain ; mais je ne pourrai vous voir seule dans ces premiers momens , & je prends le parti d'envoyer Renaud à *** ; il vous y attendra , & à votre passage vous remettra ma lettre. Je sentirai moins le poids de mes maux quand je vous les aurai confiés. Madame de Valcé !... Ah ! maintenant il ne m'est plus possible de me flatter de la ramener jamais... Son cœur est corrompu sans ressource... *Corrompu*... Juste ciel ! puis-je prononcer ce mot affreux sans mourir de douleur ?... c'est de ma fille que je parle !... Mon ame est déchirée... Ecoutez ce triste récit , & jugez de ma situation.

Madame de Valcé & madame de Germeuil viennent tout-à-coup de se brouiller , & la dernière, pour se venger , a eu la noirceur de m'envoyer plusieurs lettres de madame de Valcé , dans lesquelles je suis traitée avec indignité. Je vais copier celle dont la date est la plus nouvelle , & qui fut écrite il y a trois semaines. La voici :

« Encore une fois , rien ne peut m'empêcher de louer cette petite maison à Saint-Mandé , & sous mon nom , puisque cette vieille femme ne veut point de *Dupleffis*. Vous me proposez un bel expédient ! *Que le marquis de **** , dités-vous , *fasse le marché comme pour lui*. Fort bien , mais alors il y établiroit un de ses gens pour concierge ; & si je veux y aller sans lui , & même sans qu'il le sache ?... Vous riez , j'en suis sûre , ou vous

êtes indignée. Le *sentiment*, l'amour... Je répondrai, moi : & le *refroidissement*, l'*inconstance*?... Il faut tout prévoir. Enfin, je délire pouvoir disposer à mon gré de cette jolie petite maison ; ainsi, je vous le répète, concluez le marché en mon nom ; je prendrai des précautions pour que cela soit ignoré ; mais quand on le découvrira, le grand mal ! Est-il défendu d'aimer *la campagne*, la solitude, l'agriculture, de faire les délices d'un charmant jardin?... Vous prétendez que ma mère *éclateroit*!... Eh, ne la croyez donc pas si *revêche*, vous lui faites tort. *Son amie* lui dicte bien quelques phrases un peu sévères, mais *son ami* lui inspire des sentimens très-humains... Au pis aller, si elle se fâche, nous ferons quelques coquetteries au chevalier d'Herbain, & il rétablira la paix, il ne souffrira pas qu'on ait l'inconscience de gronder pour si peu de chose. Adieu, chère petite ; terminez donc avec votre vieille dévote, & pour votre récompense, vous pourrez, tant que vous voudrez, aller rêver & méditer dans mon hermitage. »

Peut-on pousser plus loin la dépravation & la méchanceté ? Avouer sans nécessité qu'on n'aime point son amant, annoncer légèrement qu'on le quittera, calomnier sa mère de gaieté de cœur!... renoncer à tout principe, à toute pudeur, sans être emportée ni par la passion ni par une imagination ardente!... Se déshonorer de sang-froid!... Je suis plus épouvantée qu'irritée de sa noir-

ceur & de ses vices!... Quand je songe à l'éducation qu'elle a reçue, je n'accuse que moi de ses désordres; la colere & l'indignation ne me sont point permises, je ne dois éprouver que des remords... Livrée pendant douze ans à la dissipation, aux amusemens les plus frivoles, j'oubtai que j'étois mere, j'abandonnai ma fille: le ciel me punit aujourd'hui d'un égarement si criminel... Je ne puis me le dissimuler, c'est un vice donné par l'éducation, qui seul a corrompu son ame; c'est la coquetterie seule qui l'a perdue... L'infortunée, avec une mere telle que vous, elle eût été raisonnable, honnête, elle seroit estimée, heureuse... Elle me calomnie, elle me hait... Ah! je ne puis que la plaindre, & je dois lui pardonner.

Je renfermerai au fond de mon ame un si cruel chagrin, je n'en parlerai ni à M. de Limours que je ne veux point aigrir, ni à madame de Valcé... Mais c'en est fait, j'ai perdu tout le repos de ma vie; j'envisage dans l'avenir des peines dont je ne puis supporter l'idée... Elle achevera de se perdre, de se déshonorer par quelque scene d'éclat... Ah, ma chere amie! si je n'étois pas sûre de vous voir demain & de pleurer en liberté avec vous, la tête me tourneroit. O vous, mere si tendre & si vertueuse! vous obtiendrez du ciel pour votre malheureuse amie le pardon de ses fautes; vous obtiendrez qu'il me conserve le seul bien qui puisse me dédommager... ma chere Constance!... Hélas! je me

trouve si coupable, que tout ce qui pourroit me rendre heureuse encore me paroît à peine possible... chaque réflexion diminue l'espérance dans mon cœur. Ah! venez rendre à ce cœur déchiré la force qui l'abandonne; venez, vous seule au monde pouvez me tirer de l'état affreux où je suis.



L E T T R E X X V I.

M. d'Aimeri au baron.

MADAME d'Almane est partie hier pour Paris, & nous la cherchons encore où elle n'est plus. Le chevalier, ce matin, m'a proposé de venir me promener avec lui au château de B***; nous y avons été à cheval, nous nous sommes arrêtés sur le bord de la rivière. C'est ici, me dit le chevalier, que j'ai vu mademoiselle d'Almane pour la première fois. Ma mere vint faire une visite à madame d'Almane; tout le monde étoit à la promenade, on nous conduisit sur cette pelouse; en y arrivant, nous rencontrâmes à cent pas de la compagnie une charmante enfant qui s'amusoit à courir; je fus frappé de sa figure; ses cheveux noirs, rabattus sur son front, cachotent la moitié de son visage, mais ils laissoient voir deux grands yeux... les plus beaux qui existent!... Comme Charles achevoit ces mots, nous nous trouvâmes près

des portes du château ; là Charles s'arrêta , & me montrant un grand forbier : Vers le tems dont nous parlons , dit - il , je montai sur cet arbre , & j'en tombai ; Adele desiroit une branche de forbier... — Et vous fûtes plus empressé qu'adroit?... — Je tombai sur la tête , je me fis une blessure assez considérable , mais Adele pleura , elle arracha le mouchoir qui couvroit son sein , & le mit sur mon front!... En disant ces paroles , les yeux de Charles se remplirent de larmes , & il tomba dans la rêverie. Nous sommes entrés dans le jardin où nous avons trouvé bien d'autres souvenirs... Ici , Charles fit la découverte d'un nid d'oiseau , qui fut offert à Adele , & reçu avec une vive reconnoissance ; là , Théodore , Adele & Charles jouoient les soirs à différens petits jeux... C'est dans ce bosquet de chevre - feuille que Charles fit ses adieux à Adele , lorsque nous partîmes pour aller voyager dans le nord... Enfin , chaque objet nous retrace un souvenir intéressant ; Charles se rappelle avec attendrissement ce tems de bonheur & d'innocence , ce tems où la charmante Adele témoignoît un extrême plaisir en le voyant , & lui disoit lorsqu'il s'en alloit : *Si vous revenez bientôt , je vous aimerai bien.*

Vous pouvez juger , monsieur , par ce détail , si le chevalier est amoureux. Il a la tête absolument tournée , & je n'en suis pas surpris , rien ne peut être comparé à mademoiselle d'Almane ; elle a dans sa figure , dans son maintien , dans ses manieres un charme

inexprimable qui n'appartient qu'à elle ; plus on la voit , plus on la trouve aimable ; elle réunit à une instruction étonnante pour son âge , à des talens charmans , une modestie , une simplicité qui désarmeroient l'envie même ; elle est toujours également douce , bonne , obligeante ; on voit que toutes les qualités qu'elle montre sont vraies ; elle n'a jamais un moment de prétention ou d'affectation ; rien de ce qu'elle fait d'honnête ne paroît lui coûter ; elle a tellement pris l'habitude & le *plu* du bien , qu'on seroit tenté de croire qu'elle est exactement née ce qu'elle est , & qu'elle ne doit absolument rien à l'éducation ; elle est si naturelle , on voit en elle si peu d'art , qu'on a peine à se persuader qu'elle ne soit pas entièrement l'ouvrage de la nature. Adieu , monsieur , nous n'irons à Paris que dans trois semaines ; mandez moi , je vous prie , si vous comptez toujours ne revenir de Strasbourg que sur la fin de décembre.



L E T T R E X X V I I .

Le comte de Roseville au baron.

De * * * .

LA gazette a dû vous apprendre que nous voyageons encore , mon cher baron ; ainsi , la date de cette lettre ne vous surprendra point. Nous avons enfin vérifié tous les faits

F vj

contenus dans les mémoires du baron de Sulback & du comte de Stralzi, & nous avons trouvé vrai tout ce qu'a dit le premier, & par conséquent le rapport du comte de Stralzi entièrement faux. Il y avoit à peine trois semaines que nous étions partis de la cour, lorsque le jeune prince reçut une lettre du prince son pere, dont voici la copie :

« J'apprends avec un plaisir inexprimable,
 » mon cher fils, l'effet que produit votre
 » présence dans tous les lieux où vous passez ;
 » méritez ces preuves d'attachement par
 » votre sensibilité, par votre reconnoissance ;
 » promettez - vous de rendre heureux un
 » jour ce peuple qui vous aime, parce qu'il
 » espere que vous ferez son bonheur ; gar-
 » dez - vous de recevoir jamais avec l'air
 » de l'indifférence les témoignages de son
 » affection : non - seulement il attend de vous
 » sa félicité, mais il veut encore votre
 » amour, le sien n'est qu'à ce prix ; si vous
 » n'êtes que juste, il n'aura pour vous que
 » du respect ; il vous devra de la fidélité,
 » fussiez - vous un tyran ; les marques de sa
 » tendresse peuvent donc seules vous mettre
 » au rang des grands souverains. Oui, en
 » vous chérissant, il immortalisera votre
 » nom... Son bonheur dépendra de vous,
 » mais aussi votre renommée, votre véritable
 » gloire, ne dépendront que de lui seul.
 » D'ailleurs, en gagnant les cœurs de tous
 » mes sujets, vous augmenterez encore leur
 » affection pour moi ; ils jugeront de mes

» sentimens pour eux par les soins que j'ai
 » pris de votre éducation ; ils me béniront
 » en vous voyant digne de régner. Voyagez
 » encore six semaines dans mes états , rap-
 » portez - moi des mémoires détaillés &
 » fideles : si dans quelques provinces éloi-
 » gnées de la cour, le mérite & la vertu lan-
 » guissent ignorés , opprimés peut-être ,
 » arrachez - les à l'obscurité : enfin, tandis
 » que les soins du gouvernement me retien-
 » nent au milieu d'une cour trompeuse , où
 » je ne puis entendre les cris du peuple & les
 » plaintes des infortunés , vous, mon fils ,
 » libre encore , remplissez le devoir sacré
 » d'un sujet fidele, d'un ami tendre ; inf-
 » truissez - vous pour m'éclairer.

» Quand vous aurez parcouru toutes mes
 » provinces, je desire que vous acquériez
 » encore une connoissance qui vous sera
 » très - utile. Voyagez pendant sept ou huit
 » mois dans les états voisins des miens ; il
 » est bien nécessaire que vous connoissiez les
 » forces & les ressources de nos voisins ;
 » examinez avec attention chez les étrangers
 » les établissemens publics, les manufactures,
 » &c. Allez, mon cher - fils, vous instruire ,
 » perfectionner votre raison & vous rendre
 » digne de régner un jour sur une nation ca-
 » pable de tout entreprendre pour son sou-
 » verain & pour la gloire. »


Le jeune prince lut cette lettre en soupi-
 rant, & ne reçut pas sans quelque peine cet
 ordre positif de ne retourner à ** que dans

dix mois ; cependant il obéit sans murmure ; car il n'a pas pour le prince son pere un respect *de forme* & seulement extérieur , mais il a pour lui cette vénération profonde , cet attachement passionné , qu'inspirent aux grandes ames l'admiration & la reconnoissance. Il y a maintenant quatre mois que nous sommes dans les pays étrangers. Dans toutes les villes où nous séjournons , nous formons des liaisons de société ; le prince est aimable , obligeant , poli ; il a de l'aisance & des graces ; il ne sort jamais un instant de l'incognito qu'on nous a prescrit ; il est toujours dans la société *le comte de Gemrid* , de maniere qu'il n'y porte ni gêne ni contrainte. Nous entendons parler de la cour & du gouvernement ; nous entendons louer ou blâmer sans fard. Plus d'une fois , le prince en secret choqué de la liberté des critiques , m'en a témoigné sa surprise. Cette licence , me dit - il , est bien extraordinaire & bien imprudente. . . -- Elle est sans doute condamnable , mais elle n'est point extraordinaire , car elle existe par - tout. . . -- Par tout ! Comment , vous croyez qué dans les états de mon pere ? . . -- Il y a partout des mécontents & des frondeurs : un prince doit excuser tout ce que l'humeur peut faire dire contre lui , il abuse du droit qu'il a de punir , s'il s'en sert pour se venger. . . -- Cependant si l'on attaque son honneur ? . . . -- L'honneur d'un souverain dépend du jugement de la nation entiere , de l'opinion générale , & non des discours de quelques in-

sensés. Je suppose que vous calomniez un homme de votre cour : vous flétrissez sa réputation, & l'infortuné ne peut se venger, tandis que lui, s'il étoit coupable de cette faute envers vous, il risqueroit de se perdre, & ne pourroit vous faire aucun tort ; dans ce cas la justice même vous prescrit donc l'indulgence. Si la méchanceté peut vous offenser, du moins elle ne peut vous nuire ; vous devez donc vous borner à la mépriser. — Mais faut-il qu'un prince laisse impuni l'auteur d'un libelle qui le déchire ! --- Non sûrement, puisqu'il doit punir les scélérats. Je ne parlois que des discours qui se tiennent dans la société. Vous trouverez peut-être des gens assez bas pour venir vous dénoncer les personnes qui oseront parler de vous avec légèreté ; alors, monseigneur, que votre indignation ne tombe que sur le délateur. --- Cependant m'avertir de ce qui se dit contre moi, n'est-ce pas me rendre un service ? — C'est selon ; si ce qu'on dit est fondé, l'amitié doit vous en avertir dans l'espoir de vous réformer, mais elle ne doit pas vous nommer la personne qui vous accuse. Un honnête homme considère les imprudences dont il est témoin, comme des secrets qui lui sont confiés ; si l'on parle sans feinte devant moi, c'est qu'on m'estime assez pour ne pas craindre mon indiscretion ; cette confiance m'honorera davantage, si je ne la dois point aux préventions de l'amitié, & si ma seule réputation l'inspire ; l'étranger, l'inconnu, l'en-

nemi même qui me la témoigne, s'affure de ma foi, & je ne pourrois le trahir sans me déshonorer. --- Mais si une personne dont je me croirois aimé disoit du mal de moi?... --- Si cette personne parloit dans un premier mouvement de mécontentement & d'humeur, je ne vous en informerois point. --- Si c'étoit de sang-froid, & par une méchanceté réfléchie, m'en avertiriez-vous?... --- Oui, mais en sa présence. Souvenez vous, monseigneur, qu'il y a toujours dans une accusation secrète de la noirceur ou de la lâcheté, & ne regardez jamais que comme un délateur celui qui vous découvre une perfidie, & qui craint d'être nommé. Nous partons demain, mon cher baron, pour ***. Le prince laisse ici des regrets & une réputation dont je dois être satisfait, & il retirera de ses voyages une véritable instruction, parce qu'il n'a nulle envie d'étaler celle qu'il a déjà; il parle peu, questionne beaucoup, écoute avec une extrême attention, & chaque soir il écrit tout ce qu'il a vu & entendu de remarquable dans la journée.

Êtes-vous encore à Strasbourg, mon cher baron, ou jouissez-vous enfin du bonheur de vous retrouver à Paris, au milieu de vos amis & de votre charmante famille? Parlez-moi de vous, de madame d'Almane, de vos enfans & du chevalier de Valmont pour lequel j'ai conservé le plus tendre intérêt.


 L E T T R E X X V I I I .

La baronne à madame de Valmont.

De Paris.

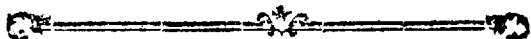
C'EST bien d'elle-même, madame, qu'Adele a voulu vous écrire le lendemain de notre arrivée. Puisqu'elle vous a fait la description de ma nouvelle maison, je ne vous parlerai que de son appartement & de celui de son frere, parce qu'elle ne connoît ni l'un ni l'autre : ceci vous surprend, sans doute, il faut vous l'expliquer. M. d'Almane loge au rez-de-chaussée, & moi au premier ; à côté de ma chambre, est un assez grand cabinet où couche Adele maintenant ; à l'extrémité du cabinet, se trouve une porte qui est condamnée : Adele m'a demandé ce qu'il y avoit au-delà de cette porte, & j'ai répondu que c'étoient de grands galetas que je ferois arranger par la suite pour lui composer un appartement dans le cas où elle se marieroit, & en supposant que son mari voulût vivre avec moi. Au vrai, ce prétendu galetas est un charmant appartement composé de six pieces, & tout arrangé. On n'y voit point de dorures, il est meublé avec une extrême simplicité, mais il n'en conviendra que mieux à ma fille, car elle a assez bon goût pour préférer l'élégance & la commodité à la magnifi-

cence; je n'attendrai certainement pas qu'elle soit mariée, pour lui procurer le plaisir si agreable d'être bien logée; elle a quinze ans passés; dans un an j'ouvrirai la porte condamnée, & je l'établirai dans son nouvel appartement. Théodore, de son côté, éprouvera la même surprise, & nous n'annonçons point cette nouvelle, parce que M. d'Almane desirant garder encore un an son fils dans sa chambre, ne veut pas qu'il puisse avoir le desir d'occuper un autre appartement.

M. d'Almane est arrivé sur la fin de la semaine dernière, ainsi nous voilà tous réunis & bien parfaitement heureux. Mes enfans ne sont point encore dans le monde; cependant comme nous soupions à neuf heures & demie, Théodore soupe à table, mais il se couche avant onze heures; son pere le suit toujours: moi, je reste avec la société jusqu'à minuit trois quarts. Adele soupe à huit heures, dans sa chambre, avec miss Bridget & la petite Hermine, ainsi elle se leve toujours deux ou trois heures avant moi; & quoique pendant cet espace miss Bridget préside à ses études, j'ai la précaution de les diriger de maniere qu'elle puisse me prouver à mon réveil qu'elle a bien employé son tems; par exemple, je ne veux point qu'elle fasse de musique, mais je veux qu'elle peigne, qu'elle écrive & qu'elle calcule. Elle fait à présent tous ses extraits d'histoire en anglois & en italien, ce qui l'entretient dans l'habitude d'écrire ces deux langues, sans être obligée

d'y consacrer une étude particulière. Elle écrit en françois les extraits de piéces de théâtres & les lettres de mon ouvrage. Quand je suis levée, je corrige ses fautes de style & de langage, ensuite je la fais chanter & jouer de la harpe jusqu'à midi ; alors elle va se promener, si le tems le permet, ou elle lit. A une heure, nous dînons tous ensemble ; après le dîner, elle brode, ou fait de la tapisserie pendant une demie-heure. A trois heures, elle a deux maîtres ; l'un de danse, l'autre de chant, ce qui l'occupe jusqu'à cinq que nous nous enfermons dans mon cabinet : nous lisons une heure. A six, l'*académie* ; elle dessine à la lampe & d'après nature, jusqu'à son souper. Vous voyez, madame, par ce détail, qu'Adele s'occupe d'une nouvelle étude ; elle commence à peindre en miniature, elle gardera ce maître jusqu'à dix-huit ans ; & pendant cet espace, elle dessinera toujours deux heures par jour. Accoutumée par gradation à s'occuper, à ne jamais perdre un moment, cette application continuelle ne peut être fatigante pour elle ; le changement d'occupation la délaisse : d'ailleurs, ayant surmonté toutes les difficultés, l'étude lui paroît en général beaucoup plus agréable que pénible, & l'habitude du travail lui rendroit l'oisiveté insupportable. Je lui procure, trois fois par semaine, une récréation aussi instructive qu'amusante : aussi-tôt après le dîner, nous montons en voiture, Adele, Théodore & moi, & nous allons voir des cabinets

de tableaux , ou de pierres gravées , de médailles , ou des monumens intéressans , ou enfin des manufactures. Si ce sont des manufactures , nous ne manquons jamais , avant de sortir , de lire dans l'Encyclopédie , l'explication de la chose que nous allons voir ; de maniere qu'après cette lecture nous comprenons parfaitement tout ce que nous voyons faire , & nous continuerons cette espeece de cours jusqu'au mois de mai. Je vous obéis , madame , je ne vous parle que d'Adèle , votre bonté pour elle vous rendra tous mes détails intéressans , & vous voyez avec quelle confiance j'emploie un moyen si doux pour moi de vous amuser & de vous plaire.



L E T T R E X X I X.

De la même à la même.

MONSIEUR d'Aimeri & le chevalier de Valmont sont arrivés hier en parfaite santé ; le dernier , en revoyant Théodore , lui a montré une amitié dont mon fils est touché jusqu'au fond de l'ame. Avant mon départ pour l'Italie , Théodore étoit trop enfant pour pouvoir être regardé & traité *comme un ami* , maintenant il est assez raisonnable pour sentir le prix de l'amitié : la petite différence d'âge qui se trouve entre lui & le chevalier de Valmont est à peine sensible à présent & ne le fera plus du tout dans un an.

Oui, madame, j'ai fait connoissance avec cette charmante comtesse Anatolle dont la vicomtesse nous a tant parlé ; je la trouve en effet infiniment jolie & très-aimable, mais je vois avec peine qu'on lui laisse former des liaisons bien dangereuses ; elle commence à jouir de sa liberté, *elle va seule*, parce qu'elle vient d'accoucher ; on devroit être raisonnable dès qu'on est mere ; cependant à dix-huit ans il est impossible de pouvoir se passer de guide, sur-tout lorsqu'on a reçu l'éducation la plus négligée. Adieu, madame ; je ne vous rends point compte de vos commissions, Adele a voulu s'en charger ; elle s'en occupe avec l'activité que vous lui connoissez, & qui redouble encore quand vous en êtes l'objet.



L E T T R E X X X.

La baronne à madame d'Ostalis.

IL est certain qu'on n'eut jamais plus de délicatesse & d'honnêteté qu'il en a. . . C'est maintenant une véritable passion, mais d'autant plus touchante, qu'il la renferme au fond de son cœur avec un soin extrême : à peine ose-t-il regarder Adele ; il semble même éviter les occasions de lui adresser la parole, & jamais encore il n'a pris la liberté de la louer ; tous ses éloges s'adressent à la

petite Hermine, tous ses témoignages de tendresse à Théodore, aussi mon fils l'aime-t-il réellement à la folie. Aujourd'hui le chevalier a dîné chez moi; en sortant de table, Théodore parloit de lui à Porphire, & il disoit : *Je l'aime comme s'il étoit mon frere !* A ce mot de *frere*, Charles s'est précipité vers Théodore, & lui a saisi la main avec une expression & un attendrissement impossibles à dépeindre : au même moment il a craint sans doute d'avoir fait une indiscretion (car lorsque nous sommes pénétrés d'un sentiment profond, nous croyons que tout le décele), il s'est embarrassé, & il a rougi & baissé les yeux. Adele brodoit à côté de moi; je l'ai regardée dans cet instant, mais je n'ai pu voir son visage; elle venoit de perdre son aiguille, & elle la cherchoit avec beaucoup d'attention, en penchant la tête vers le parquet. . . Elle est restée dans cette attitude un tems assez considérable pour rendre cette action *un peu suspecte*. . . Elle s'est relevée excessivement rouge; étoit-ce embarras, ou bien simplement l'effet du sang porté à la tête? Je l'ignore.

A l'égard de ses sentimens, je suis bien sûre qu'elle n'en a point de *décidés*, & je le suis aussi que la raison les réglera toujours. J'ai cru remarquer qu'elle parle de madame de Valmont avec plus d'intérêt encore depuis qu'elle a vu son fils, & qu'elle trouve une sorte de plaisir à prononcer ce nom de *Valmont*. Elle a forti de la boîte qui les renfer-

moit, la jolie petite collection de cailloux que le chevalier lui donna avant notre départ pour l'Italie; ces cailloux, oubliés pendant trois ans & demi, sont maintenant rangés avec beaucoup d'ordre dans la chambre d'Adèle, sur de jolies tablettes de bois d'Acajou, achetées exprès pour ce seul usage. Voilà tous les *indices* que j'ai pu rassembler jusqu'ici; du reste Adèle n'est ni *réveuse* ni *distracte*, elle est toute aussi gaie que de coutume; les jours où le chevalier n'est point admis, c'est-à-dire, cinq jours au moins de la semaine, je n'apperçois pas la plus légère altération dans son humeur; enfin je vous assure que s'il y a un sentiment de préférence, il ne l'occupe que bien *solidement*, & ne trouble en rien sa tranquillité.

faiblement

Le marquis d'Hernay, ce jeune homme que nous avons vu en Italie, est de retour; le chevalier l'a rencontré un soir chez moi; il fait qu'il n'est point marié, qu'il est très-riche, qu'il jouit d'une bonne réputation, & j'ai cru remarquer qu'il ne le voyoit pas sans quelqu'inquiétude aussi bien traité de M. d'Almane.

La comtesse Anatolle a soupé hier chez moi; M. de Saint-Phar, qu'on dit être amoureux d'elle, est resté jusqu'à huit heures trois quarts, dans l'espoir que je le prierois à souper; mais comme je n'ai point adopté cette manière si à la mode d'attirer du monde chez soi, je ne l'ai point retenu; la comtesse Anatolle a été assez triste toute la soirée,

elle s'est plainte de la migraine; après souper, il-y a eu un *chuchotage* d'une demi-heure entr'elle, madame de Valcé & madame de Clairfonds, ensuite elle a été se coucher. On n'a point encore de reproche essentiel à lui faire, mais elle prend de la coquetterie, elle se livre à madame de Valcé. . . Vous verrez que tout cela tournera mal. C'est bien dommage, car elle a certainement un excellent naturel & une ame charmante. Adieu, ma chere fille; mandez-moi des nouvelles de madame de S***; je fais déjà que l'inoculation a bien pris, & qu'elle a un peu de fièvre; j'espère que vous reviendrez au bout des trois semaines; je ne m'accoutume pas à vous savoir à une lieue de moi, & à passer si long-tems sans vous voir, mais j'approuve fort que vous ne reveniez point avant le tems prescrit. Beaucoup de gens ne se font nul scrupule de tromper le public à cet égard, & d'apporter à Paris la petite vérole. Cependant cette supercherie est bien cruelle, elle blesse également l'humanité & la probité.



L E T T R E X X X I.

La baronne à madame de Valmont.

Ce 25 avril.

HL est enfin décidé que nous partirons pour la Hollande dans huit jours, M. d'Almane,
mes

mes enfans , Dainville & moi. Vous imaginez bien , madame , qu'Herminie fera du voyage , car elle est toujours inféparable de sa mere. Nous ferons sûrement de retour dans un mois. Le chevalier de Valmont avoit bien envie de voir la Hollande , & de venir avec nous ; mais au lieu de cela , il part demain pour sa garnison. M. d'Aimeri , comme vous savez sans doute , madame , ne l'y suivra point ; il est tems en effet de le laisser sur *sa bonne foi* , afin de connoître quel usage il est capable de faire d'une entiere liberté. Il va dans une ville où l'on joue beaucoup , il y fera sans mentor , & entouré d'une foule de jeunes gens dont il ne recevra que de mauvais conseils ; il aura certainement du mérite à se bien conduire. Il nous a fait ses adieux aujourd'hui , & s'est véritablement attendri en embrassant Théodore ; ils se sont promis de s'écrire , car ils ne se reverront que l'hiver prochain. Adieu , madame ; adressez moi votre premiere lettre à la Haye. Je connois votre goût pour les fleurs , ainsi vous pouvez compter sur une petite boîte des plus beaux oignons de jacinthes qui soient à Harlem.





L E T T R E X X X I I .

La baronne à madame d'Ostalis.

D'Amsterdam.

JE reviens de Broëk (1) dans l'instant, ma chere fille ; on ne peut dépeindre ce village sans être accusé d'embellir la vérité ; cependant tout ce que je dirai de ce lieu charmant sera encore mille fois au dessous de la réalité. Tous ses habitans , quoique de simples payfans , sont très riches ; les rues sont pavées de briques posées sur champ , mais de différentes couleurs , formant des especes de mozaiques , & de la propreté qu'on peut desirer dans une chambre ; les maisons sont peintes & propres comme le lambris d'un appartement bien soigné ; tout , jusqu'aux toits , est reluisant , brillant , & paroît neuf ; chaque maison a un jardin & une terrasse , l'un & l'autre fermés seulement par de jolies barrières basses & à jour qui laissent voir tout l'intérieur ; la terrasse est communément devant la maison , le jardin est après , & la sépare de la maison voisine ; ce même ordre se trouve toujours , & des deux côtés des rues ; les jardins sont ornés de vases de porcelaines ,

(1) Qui se prononce *Brouk*. Ce village est à deux lieues d'Amsterdam.

de grottes de coquillages, de fleurs, d'arbres, & de plattes bandes formées par des grains de verre de diverses couleurs, d'un éclat éblouissant, & rangés artistement en différens dessins. Il y a d'autres plattes-bandes en petites coquilles placées avec autant d'art & de soin que celles que nous arrangeons dans des tiroirs. Derrière les maisons & les jardins, on apperçoit d'immenses & fertiles prairies remplies de troupeaux : les étables & les écuries sont aussi sur les derrières, de sorte que les voitures & les bestiaux ne passant jamais dans ces rues si propres, rien ne peut les salir. L'intérieur des maisons est aussi étonnant que l'extérieur; le pavé en est de pierres luisantes communément jaunes & noires en carreaux égaux. Les principales pièces sont boisées; cette boiserie n'est ni peinte ni vernie, elle a sa couleur naturelle, & elle est ornée des plus jolies sculptures. Dans la belle pièce, il y a toujours une grande armoire avec des ~~batteries~~ ^{batteries} en glaces, au travers desquelles on voit de charmantes porcelaines & une nombreuse argenterie, si brillante, qu'elle semble sortir des mains de l'ouvrier. Nous sommes entrés dans plusieurs maisons, nous avons trouvé par tout le même ordre & la même élégance. Ils ne peuvent s'envier mutuellement; on croiroit, à l'uniformité de leurs habitations, que leurs fortunes sont parfaitement égales; car qui voit une des maisons de Broëk, les connoît toutes. A chaque maison, il y a deux portes, dont l'une qui

l'attants

s'appelle la porte de *cérémonie*, ne s'ouvre jamais que pour deux événemens, le mariage & la mort ; c'est par cette porte qu'entrent les nouveaux mariés, ils ne la repassent que pour être conduits au tombeau ; dans l'intervalle, cette porte reste condamnée. Les payfans de Broëk ont aussi une chambre qui n'est jamais habitée que le jour du mariage, & qu'ils regardent ensuite comme un temple qu'on profaneroit en y demeurant ; cette chambre est p'us ornée qu'aucune autre, le lit en est excessivement paré & couvert de dentelles ; on y voit sur une table une jolie corbeille qui contient les ajustemens qu'avoit la mariée le jour de sa noce ; & du reste, on n'entre dans ce réduit mystérieux & sacré que pour le nettoyer, l'embellir, le décorer de vases de fleurs, ou pour le montrer aux étrangers.

A l'égard de leur habillement, il répond à tout le reste ; celui des hommes est fort simple, celui des femmes est très-recherché ; elles sont vêtues de belles perles, elles ont le plus beau linge & beaucoup de petits bijoux d'or & de perles fines ; un béguin de toile blanche cache leurs cheveux, & des deux côtés est attaché avec de grandes épingles d'or ornées de perles fines. J'ai vu plusieurs servantes arrangées ainsi ; leurs maîtresses ont de plus de beaux coliers, de bagues, & des justes d'une plus belle toile.

Leurs mœurs sont d'une pureté irréprochable ; ils sont très-unis entr'eux, ils ont

pour leurs enfans la plus vive & la plus tendre affection ; auffi les petits enfans font fi accoutumés à être careffés , qu'ils font eux-mêmes careiffans au dernier point ; je me fuis arrêtée devant tous ceux que j'ai rencontrés , & ils venoient de leur propre mouvement me baifer avec une petite maniere charmante. Les habitans de Broëk font très-fauvages ; quand ils voient arriver des étrangers , ils courent tous fe renfermer dans leurs maifons , & refusent d'ouvrir la porte ; mais ils ont une galanterie naturelle , ou , pour mieux dire , un certain refpect pour les femmes , qui les rend tout différens à leur égard ; auffitôt qu'ils en voient , ils s'empreffent , s'affemblent , les fuivent , les conduifent , les mènent chez eux (fuflent-elles avec des hommes) , & leur font tout voir avec l'air le plus honnête & le plus obligeant. C'eft ainfi qu'ils nous ont traitées pendant trois heures que nous avons paffées avec eux. Leurs femmes ne fortent jamais de Broëk ; une fille trouveroit difficilement à fe marier , fi elle alloit dans un autre village un peu éloigné. Amsterdam leur eft auffi peu connu que Londres ou Conftantinople ; elles fe trouvent heureufes chez elles , Broëk eft pour elles l'univers , & c'eft ainfi qu'elles confervent leurs mœurs & leurs vertus. Ils fe marient toujours entre eux. Plusieurs nobles de ce pays ont voulu époufer des filles de Broëk à caufe de leurs richesses , mais aucun n'a pu y parvenir. Les habitans de Broëk font grand cas de leur fim-

plicité & de leur état de payfans ; ils mènent une vie très-frugale : embellir leur habitation, est le plus grand plaisir qu'ils connoissent ; vivre unis & paisibles, est le seul bonheur qu'ils apprécient. Le sang, si beau dans toute la Hollande, l'est particulièrement à Broëk ; tous les enfans sont charmans, les hommes ont l'air robuste, les femmes sont grandes, bien faites, communément jolies, & elles ont toutes le teint d'une fraîcheur surprenante. Enfin, ce village offre un tableau unique dans son genre, tout y charme le cœur & les yeux ; nul objet malheureux ou désagréable ne le gâte ; non-seulement on n'y rencontre pas un pauvre, mais on n'y voit pas une personne qui paroisse être dans un état peu aisé, pas un estropié, pas un vieillard infirme, pas une maison négligée ; la santé, toutes les recherches de l'aïssance, toute l'élégance de l'industrie & de la propreté, la simplicité, la bonhomie, la vertu, le bonheur, voilà les biens inestimables & les images charmantes qu'on y trouve, & qui jointes à la singularité piquante des habillemens, des maisons & des coutumes, en font un lieu d'autant plus extraordinaire, qu'il n'est qu'à cent lieues de nous.

J'ai été hier à Sardam (1), autre village plus étendu, plus riche encore que Broëk, où l'on retrouve à peu près les mêmes mœurs

(1) Village immortalisé par le séjour que Pierre le Grand y a fait.

& les mêmes coutumes , mais infiniment moins joli , moins propre & moins singulier que Broëk.

Nous achevons ici notre *cours de manufactures* , nous avons déjà vu faire du papier , des cordes , des cables , &c. Nous avons vu à Harlem une fonderie de caractères pour imprimer , nous avons vu aussi tailler des diamans. Nos enfans sont enchantés de la Hollande ; la manière dont on y voyage est en effet bien agréable. Nous sommes dans un beau yacht , c'est-à-dire , dans un charmant fallon ; nous cotoyons des rives délicieuses ; nous pouvons lire , écrire , & même faire de la musique tout aussi commodément que dans une maison.

Les deux pays qui me paroissent contraster le plus entr'eux sont l'Italie & la Hollande : en Italie , la nature est majestueuse & variée , elle présente par-tout de grands effets , d'énormes rochers , de hautes montagnes , des précipices , des cascades ; en Hollande , le pays est toujours plat , uniforme , des canaux , de la verdure , de petites plantations , c'est toujours la même chose. En Italie , on trouve à chaque pas d'antiques monumens qui retracent les faits les plus anciens de l'histoire ; l'architecture moderne y est grande , noble , imposante ; tout y frappe l'imagination , tout y demande du détail , de l'attention & de l'examen ; les tableaux , comme le reste , y sont toujours d'un genre héroïque & sublime ; en Hollande , aucun

vestige de monumens , tout paroît neuf , rien n'a l'air antique ou vieux ; il ne faut considérer que l'ensemble ; dans le détail , chaque chose perd de son prix , & devient mesquine & de mauvais goût ; chaque objet en particulier n'est qu'un colfichet : l'architecture , les arts , y paroissent ignorés. Tout est agréable , mais petit & sans aucune noblesse. Les tableaux qu'on y trouve sont d'un fini précieux , mais ils sont presque toujours petits , & toujours d'un petit genre , ils n'offrent que des objets ignobles ; en Italie , ils représentent des héros , des demi-dieux ; ici , ce sont des matelots ivres , des vendeuses de choux , des marchandes de poisson ; en Italie , les hommes sont vains , artificieux , paresseux ; en Hollande , ils sont bons , simples , industrieux , laborieux , ils méprisent le faste & la magnificence.

Adele a fini d'écrire les réponses des lettres de mon ouvrage ; & d'après ma promesse , nous avons commencé le plan de lecture de tous les chefs-d'œuvres que nous désirons connoître depuis si long-tems. Le jour où nous nous sommes embarqués au Mœrdik , j'ai donné à ma fille les lettres de madame de Sévigné , & Clarisse en anglois. Adele a lu dans le yacht ces deux ouvrages alternativement , & avec un plaisir & un intérêt dont je jouissois véritablement ; elle est assez formée pour sentir les graces du style de madame de Sévigné , & pour être profondément touchée des beautés sublimes de Clarisse ; elle a

été aussi très - frappée du caractère atroce de Lovelace, & réellement épouvantée de son artifice & de son hypocrisie : c'est ce que je desirois ; il est important d'apprendre de bonne heure à une jeune personne à se défier des hommes en général ; nul livre au monde ne peut mieux que Clarisse inspirer cette utile & sage défiance. Adieu, mon enfant ; nous partons demain pour Utrecht, & dans quinze jours au plus tard j'aurai le plaisir de vous embrasser. Depuis que nous sommes en Hollande, Théodore a déjà reçu trois lettres du chevalier de Valmont ; il me les a montrées ; elles sont d'une tendresse !... Sûrement jamais l'amitié ne s'est exprimée d'une manière aussi passionnée.



L E T T R E X X X I I I.

La vicomtesse à la baronne.

J'AI une nouvelle à vous mander, ma chère amie, qui m'eût autrefois causé une peine bien sensible, mais qui ne peut m'affecter aujourd'hui. Madame de Valcé prend une maison ; elle me quitte, & comme on quitte une auberge ; ... sa belle-mère vient de mourir, & laisse une succession très - considérable, puisqu'elle avoit hérité de son frère, il y a deux ans.

Cet événement, qui rend M. de Valcé

immensément riche, le rend aussi digne de toute la tendresse de sa femme; je crois qu'il n'attache pas un grand prix à ces démonstrations; cependant il est facile, foible & borné : il n'est pas séduit, mais il se laisse subjuguier. Il prend un état de maison extravagant; M. de Limours & moi n'avons été consultés sur rien; nous ne nous plaindrons point; car c'est avoir un grand tort que d'apprendre au public ceux de sa fille. Madame de Valcé est dans un enivrement qui m'humilie, & me fait pitié; qu'on est à plaindre, quand l'argent peut causer de semblables émotions, puisqu'on est incapable d'éprouver jamais celles qui viennent du cœur! Adieu, ma chère amie, je vous attends avec une extrême impatience: j'ai mille choses à vous dire qui me pesent cruellement, & qu'il est impossible d'écrire.



L E T T R E X X X I V .

M. de Lagaraye à Porphire.

IL vient de m'arriver une petite aventure qui me paroît faite pour intéresser un jeune philosophe, & qui peut faire naître des idées utiles & neuves.

Vous savez qu'un de mes voisins, M. de Valincourt élève un de ses neveux, enfant infortuné, sourd & muet de naissance; vous

avez pu voir chez moi ce jeune homme qui s'appelle Hippolyte, & dont la physionomie pleine d'expression est très remarquable ; cependant comme il y a deux ans que vous n'êtes venu à Lagaraye, il est vraisemblable que vous n'en aurez conservé qu'une idée confuse ; il n'est pas inutile de vous le faire connoître. Hippolyte n'est point joli, mais il a un visage si gai, un sourire si fin, un regard si pénétrant, qu'il est impossible de n'être pas frappé de sa figure ; ses prunelles ont un mouvement rapide & continu, qui rend sa physionomie aussi animée que spirituelle ; c'est par les yeux qu'il écoute, qu'il entend & qu'il s'exprime ; on y voit une curiosité habituelle & constante, & l'on y découvre avec facilité ses idées, ses sensations & tous les sentimens de son ame. Il y a environ deux ans que son oncle partant pour Paris, & comptant n'y rester que six semaines, ne voulut point le mener avec lui ; je m'en chargeai pour cet espace de tems, & le jeune Hippolyte, alors âgé de quatorze ans, vint avec joie s'établir à Lagaraye. Comme il est naturellement sensible & bon, & que son malheur ajoute à l'intérêt qu'il inspire, il est aimé de tout ce qui le connoît ; il a été élevé par un oncle vertueux ; il a toujours été traité avec indulgence & tendresse ; il n'a jamais reçu que d'excellens exemples, & son cœur est aussi tendre que pur & reconnoissant. Huit jours après le départ de son oncle, tout-à-coup il tomba malade d'une fièvre

maligne ; il fut vingt - neuf jours dans le plus grand danger ; je le soignai avec une véritable affection ; je le veillai plusieurs nuits ; il me prouva que la reconnoissance n'a pas besoin , pour se faire entendre , du secours de la parole ; ses yeux me parloient avec une expression moins trompeuse & plus touchante que les plus éloquens discours. J'eus le bonheur de lui rendre la santé. Il étoit en pleine convalescence , lorsque je reçus une lettre de M. de Valincourt , qui me mandoit que des affaires importantes le retiendroient à Paris au moins sept ou huit mois encore , qu'il me prioit de lui envoyer Hippolyte , & de le confier à son homme d'affaires , prêt à partir pour l'aller rejoindre. Hippolyte ne me quitta point sans répandre beaucoup de pleurs ; je priai son conducteur de me donner de ses nouvelles , aussi-tôt qu'il seroit arrivé à Paris ; M. de Valincourt m'écrivit pour me remercier & m'apprendre que son neveu jouissoit d'une santé parfaite, ensuite j'ai été pendant plus de dix-huit mois sans en entendre parler. Hier on m'apporte une lettre de la poste : je l'ouvre , je vois une écriture assez mal formée , & qui m'est inconnue ; je regarde la signature : quelle est ma surprise , en lisant le nom d'Hippolyte de Valincourt ! . . . Alors je lis , avec autant d'émotion que de curiosité , une lettre conçue en ces termes :

« O quels transports peuvent égaler les miens ! . . . Je suis donc assuré maintenant que

toute ma reconnoissance vous fera connue ! je puis donc vous remercier dans votre langage. . . Mon pere ! ô laisse - moi te donner ce nom , puisque tu m'as sauvé la vie , puisque j'ai pour toi les sentimens du fils le plus tendre ! . . . Mon pere , quel est mon bonheur ! un homme aussi bon , aussi bienfaisant que toi (1) me procure le plaisir inexprimable de te parler , de t'entendre si tu daignes m'écrire , de te faire lire dans mon cœur ! . . . Je n'avois que des idées , je pense à présent , je réfléchis , je sens dans toute son étendue tous les charmes , toute la félicité attachée à l'état d'homme ; . . . que de vérités sublimes mon nouveau bienfaiteur m'a fait connoître ! Avant d'être instruit je ne doutois point de l'existence d'un Être suprême , créateur de l'homme & de l'univers , mais j'ignorois sa loi ; sans mon respectable & cher instituteur , je n'aurois jamais lu l'évangile. . . Ah , faut - il s'étonner que l'homme soit si bon , si vertueux , quand il trouve dans ce livre divin la connoissance de ses devoirs & tout ce qui peut lui faire chérir la vertu ! . . . Mille fois au fond de

(1) M. l'abbé de l'Épée , qu'on ne peut louer dignement qu'en exposant le tableau de sa vie. Il consacre sa fortune au soulagement des pauvres , ses lumieres & ses talens à l'instruction des sourds & muets de naissance ; il arrache ces infortunés à l'erreur , à l'ignorance ; il les rend à la religion , à l'état , à la société ; il leur apprend , par le moyen d'une méthode dont il est l'inventeur , à lire , à écrire , à compter. Il est l'auteur d'un ouvrage aussi estimable qu'ingénieux & utile , qui a pour titre : *Institution des sourds & muets de naissance.*

l'ame, je l'avoucrâi, l'excès de votre bien-faisance étonna, confondit ma foible raison; l'humanité m'étoit chere sans doute, la compassion avoit des droits puissans sur mon cœur, mais je ne pouvois concevoir comment on se devoit ainsi tout entier à des soins si tristes & si pénibles; hélas! je ne connoissois que la loi naturelle, je n'étois pas fait pour comprendre la perfection; aujourd'hui que la religion m'éclaire, j'admire sans étonnement vos vertus sublimes, & celles du sage à qui je dois une nouvelle existence; je conçois facilement que l'homme soit un être si parfait, puisque la religion, les loix, l'honneur & la nature se réunissent pour le porter au bien. Auroit-il même besoin de la crainte des châtimens pour s'interdire le mal?... ne lui suffit-il pas de savoir qu'il est haï s'il est méchant?... des méchans!... seroit-il vrai qu'il en existât?... Ce doute me trouble & m'afflige... mais enfin s'il en est, ces monstres insensés sont sûrement trop rares pour pouvoir redouter d'en rencontrer jamais. Je dois donc me flatter de ne voir que des hommes sensibles & bienfaisans... Depuis mon séjour ici, j'ai eu l'occasion d'en observer de différens états, & je n'en ai connu que de vertueux; à l'école où je m'instruis, avec une foule d'enfans & de jeunes gens de mon âge, j'ai vu souvent des étrangers assister à nos leçons; j'y ai vu entr'autres un grand souverain (1), qui m'a prouvé par les témoi-

(1) L'Empereur.

gnages d'estime & de vénération qu'il donnoit à mon maître, que les rois savent distinguer, honorer & récompenser le mérite & la vertu.

« Enfin, chaque objet nouveau que je vois, chaque connoissance que j'acquiers, ajoute à mon affection pour les hommes; ô mon pere! quand je pourrai retourner en Bretagne, me permettras-tu de t'aider quelquefois dans l'emploi sacré que tu t'imposes? Je ne puis être heureux qu'en partageant ma vie entre mon oncle & toi. »

Eh bien, mon cher Porphire, n'enviez-vous pas le destin d'Hippolyte? il n'a jamais vécu que dans la solitude & avec des gens vertueux, il n'a jamais entendu parler; l'indiscrétion, la médifance, la calomnie, sont des vices dont il n'a point d'idée; il ne juge des hommes que par des démonstrations trompeuses; il les voit se sourire, s'embrasser, se traiter mutuellement avec autant d'amitié que d'égards; il prend la fausseté pour de la tendresse, & la politesse pour de la sensibilité; il croit habiter un Paradis terrestre; il regarde tous les hommes comme ses amis, comme ses freres!... Douces & charmantes illusions que la lecture seule détruira bientôt! Hélas! que deviendra-t-il en parcourant les fastes sanglans de l'histoire? Avec quel douloureux étonnement & quelle profonde indignation ne lira-t-il pas l'éloge des conquérans barbares qui ont défolé l'univers!... O Porphire, pour avoir bonne opinion des

hommes , faut il donc être sourd & muet de naissance ? (1)

(1) L'auteur a pris le fond de l'idée de cette lettre dans un ouvrage anglois intitulé *The World*, le monde. Voici le passage.

« Ath the village of Aronche, in the province of Estremadura, says an old Spanish author, lived Gonzales de Castro, who from the age of twelve to fifty-two was deaf, dumb, and blind. His chearful submission to so deplorable a misfortune, and the misfortune itself, so endeared him to the village, that to worship the holy virgin, and to love and serve Gonzales, were considered as duties of the same importance; and to neglect the latter, was to offend the former.

» It happened one day, as he was sitting at his door, and offering up his mental prayers to St. Jago, that he found himself, on a sudden, restored to all the privileges he had lost. The news ran quickly through the village, and old and young, rich and poor, the busy and the idle, thronged round him with congratulations.

» But as if the blessings of this life were only given us for afflictions, he began in a few weeks to lose the relish of his enjoyments, and to repine at the possession of those faculties, which served only to discover to him the follies and disorders of his neighbours, and to teach him that the intent of speech was too often to deceive.

» Though the inhabitants of Aronche were as honest as other villagers, yet Gonzales, who had formed his ideas of men and things from their natures and uses, grew offended at their manners. He saw the avarice of age, the prodigality of youth, the quarrels of brothers, the treachery of friends, the frauds of lovers, the insolence of the rich, the knavery of the poor, and the depravity of all. These as he saw and heard, he spoke of with complaint, and endeavoured by the gentlest admonitions to excite men to goodness. »

From this place the story is torn out to the last paragraph, which says that « he lived to a comfortable old age, despised and hated by his neighbours, for pretending to be wiser and better than themselves, and that he breathed out his soul in these memorable words: that *he who would enjoy many friends, and Live happy*

in the world, should be deaf, dumb, and blind to the follies and vices of it. »

Voici la traduction littéraire.

« Au village d'Aronche, dans la province d'Estremadoure, dit un ancien auteur Espagnol, vivoit Gonzalès de Castro, qui depuis l'âge de douze ans jusqu'à celui de cinquante-deux, fut sourd, muet & aveugle. Sa soumission à une infortune si déplorable & l'infortune elle-même le rendirent cher à tout le village, de manière que prier la Sainte Vierge, servir & chérir Gonzalès, paroïssent deux devoirs de la même importance, & dans l'opinion générale, négliger Gonzalès, c'étoit offenser la Sainte Vierge. Un jour qu'il étoit assis à sa porte, priant mentalement S. Jaques, tout-à-coup sa langue se délia & il recouvra l'usage des sens qu'il avoit perdu; la nouvelle s'en répandit promptement, & les vieux & les jeunes, les riches & les pauvres, les gens affairés & les paresseux, s'assemblerent autour de lui pour le féliciter. Mais combien trompeuses sont les bénédictions de cette vie! Gonzalès bientôt perdit le goût de ces jouissances, & se plaignit des facultés qui ne servoient qu'à lui découvrir les folies & les desordres de ses voisins, & à lui apprendre que trop souvent on abusoit du don de la parole pour tromper. Quoique les habitans fussent aussi honnêtes que d'autres villageois, cependant Gonzalès qui s'étoit formé des idées sur les hommes & sur les choses d'après leur nature & leur usage, fut indigné des mœurs de ses compatriotes; il vit l'avarice de la vieille, la prodigalité des jeunes gens, les querelles des freres, les tromperies des amans, les trahisons des amis, l'insolence du riche, la fripponnerie du pauvre, la dépravation de tous. Il s'en plaignit, il tâcha par de sages conseils d'exciter les hommes à la bonté. » --- En cet endroit l'histoire est déchirée jusqu'au dernier paragraphe qui dit: « que Gonzalès parvint à la vieillesse haï & méprisé par ses voisins, parce qu'il étoit meilleur & plus sage qu'eux; & qu'en expirant il dit ces mémorables paroles: que pour avoir beaucoup d'amis & pour vivre heureux dans le monde, il faudroit être sourd, muet & aveugle aux folies & aux vices dont il est rempli. *The World*, vol. 1.



L E T T R E X X X V .

La baronne à madame de Valmont.

De Paris.

MONSIEUR d'Almane & Théodore sont partis hier pour Strasbourg, & moi, au lieu de rester dans ma maison, je suis entrée ce matin avec Adele dans un petit appartement que j'ai loué dans l'intérieur du couvent de ***, & nous y passerons l'été & l'automne. Je dis à ma fille que des raisons d'économie m'ont décidée à ce parti; mais au vrai, comme elle commencera à entrer dans la société l'hiver prochain, j'ai désiré que ce premier début dans le monde fût précédé de six mois de retraite absolue; d'ailleurs, je ne suis pas fâchée qu'elle voie des *pensionnaires*; en connoissant l'éducation du couvent, elle appréciera davantage celle qu'elle a reçue. Cet après midi, nous nous sommes promenées dans le jardin, nous avons rencontré beaucoup de jeunes personnes de l'âge d'Adele, qui en nous voyant se sont mises à courir de toute leur force pour nous éviter, & en faisant de grands éclats de rire. Adele m'a demandé la raison de cet étrange procédé. Pourquoi donc ces fuites & ces rires, m'a-t-elle dit? Ce sont nos figures, ai-je répondu, qui excitent cette frayeur & cette gaieté. —

Mais qu'avons-nous donc de formidable & de risible ? — Rien , en effet ; aussi tout simplement on ne fait que se moquer de nous. — S'en moquer ! & pourquoi ? . . . — La malignité saisit un ridicule & s'en moque , la sottise se moque sans aucune raison. — Ainsi donc toutes ces jeunes personnes sont imbécilles ? . . . — Peut-être ont-elles beaucoup d'esprit naturel , mais elles ont toute la sottise que peut donner une mauvaise éducation , c'est-à-dire , de la niaiserie , de la *sauvagerie* , de l'impolitesse , de la grossièreté . . . — Quoi ! personne ne les reprend donc de ces défauts ? — Abandonnées de leurs mères , elles sont livrées à des gouvernantes incapables de les bien élever , & qui d'ailleurs les laissent à elles-mêmes toute la journée , sans se donner la peine de les observer & de les suivre. — Oh , les pauvres petites ! on ne doit que les plaindre , ce n'est pas leur faute si elles sont ridicules . . . Si j'eusse été mise dans un couvent , si je n'avois pas la plus tendre des mères , j'aurois tous ces défauts. — Oui sans doute , ma chère Adele , & cette douce indulgence que vous montrez , n'est au fond que de la justice ; conservez-la précieusement ; si vous la perdiez , vous terniriez l'éclat de toutes vos vertus , & vous deviendriez ingrate envers moi ; car vous ne pouvez vous enorgueillir des qualités & des talens que vous possédez , sans oublier que c'est à moi que vous les devez.

Ne vous attristez point , madame , en vous

représentant la petite mine d'Adele à travers une grille ; nous ne recevons point de visites, excepté madame d'Ostalis & madame de Limours qui entrent dans le couvent ; ainsi nous n'allons point au parloir, à moins que ce ne soit pour prendre une leçon de peinture ou de danse, & alors ce n'est point à travers la grille, nous allons dans le parloir extérieur. Au reste, nous menons une vie charmante, la lecture fait nos délices ; nous lisons présentement Télémaque le matin, & les fables de la Fontaine dans l'après-midi. A chaque page, Adele transportée me remercie de lui avoir refusé ces ouvrages admirables lorsqu'elle étoit trop peu formée pour en connoître le prix, & elle ne peut concevoir qu'on ait la folie de les faire lire à des enfans. La lecture a pour elle tant d'attrait, qu'elle nuirait à ses autres occupations, si je n'y prenois garde ; enfin, cette méthode si simple me paroît si bonne, qu'il me semble impossible qu'elle ne soit pas un jour universellement adoptée.



L E T T R E X X X V I.

La même à la même.

LA pauvre Adele vient d'éprouver plusieurs chagrins dont je vais d'abord, madame, vous expliquer les causes. Parmi douze ou quinze

pensionnaires en chambre qui sont ici, il y en a une qu'on appelle mademoiselle de Céligni ; cette jeune personne, âgée de dix-sept ans, est d'une très-jolie figure, du reste aussi mal élevée que les autres, mais née avec assez d'esprit pour savoir, quand elle le veut, dissimuler ses défauts, sur-tout à des yeux de *quinze ans & demi*. Elle a fait plusieurs avances à ma fille qui, naturellement reconnoissante & sensible, en a été très-touchée. J'ai bien vu que cette liaison ne convenoit nullement à Adele, mais j'ai voulu qu'elle lui servît de leçon, & je la lui ai laissé former. En conséquence, j'ai permis qu'Adele attirât mademoiselle de Céligni ; qu'elle lui donnât à déjeuner quelquefois, & qu'elle l'engageât à venir dîner avec nous. Comme je ne quitte jamais Adele un moment, j'ai toujours été en tiers entr'elle & sa nouvelle amie. J'ai bientôt remarqué que cette dernière trouvoit ma présence infiniment gênante. Un jour, à la promenade, j'ai feint d'être fatiguée, je me suis assise, & j'ai dit à ma fille de se promener avec mademoiselle de Céligni ; au bout d'une demi-heure, elles sont revenues me trouver, & je me suis aperçue qu'Adele avoit l'air mécontent, & qu'elle traitoit mademoiselle de Céligni avec assez de froideur. Je me suis doutée de la vérité, mais je n'ai point questionné Adele, & nous nous sommes couchées sans nous expliquer à cet égard. Le lendemain, pendant qu'Adele écrivoit des extraits, j'ai été faire une visite à *la sœur*

Sainte - Hélène, une religieuse de mes amies, qui fait toujours la première toutes les nouvelles du couvent ; je lui ai confié ma curiosité, & le desir que j'éprouvois de savoir ce que mademoiselle de Céligni avoit dit à ma fille ; alors la sœur Sainte - Hélène (qui déjà en secret m'avoit avertie de me défier du caractère de mademoiselle de Céligni, m'a conté que cette jeune personne prétendoit qu'Adele s'étoit plainte de *l'esclavage* où je la retenois, en la suivant toujours *comme son ombre*. Après ce récit, j'ai été rejoindre Adele, & je lui ai rendu fidèlement le rapport de la sœur Sainte - Hélène ; Adele m'a écoutée avec la tranquillité que devoit lui donner la certitude que je ne croyois pas un mot de cette histoire. Est - il possible, a-t-elle dit, qu'on puisse pousser à cet excès la fausseté, la méchanceté ! . . . A présent, maman, je vais vous dire la vérité. . . . Mademoiselle de Céligni, mécontente de ma froideur, m'impute tout ce qu'elle-même m'a dit hier. . . . — Vous ne m'apprenez rien de nouveau, hier je devinai à votre air ce que vous m'avouez aujourd'hui : j'étois bien sûre aussi que les détails de votre conversation seroient contés d'une manière infidelle, & je n'ai questionné la sœur Sainte - Hélène qu'afin d'être en état de démasquer à vos yeux mademoiselle de Céligni. — Quoi, maman, vous saviez donc qu'elle étoit méchante ! — Je voyois qu'elle n'a point de principes, qu'elle est très - bavarde, & par conséquent je ne

doutois pas qu'elle ne fût très-capable de mentir, & de faire des tracasseries. — Eh, pourquoi ma chere maman n'a-t-elle pas daigné m'éclairer?... — J'ai désiré que l'expérience même vous détrompât. — Maman, vous me soulagez d'un grand fardeau ! il m'en coûtoit de vous avouer qu'elle avoit voulu me donner de pernicious conseils ; cependant j'étois décidée à vous en parler, puisque je l'étois à ne jamais la revoir, même avant que vous m'eussiez appris qu'elle m'a calomniée... — A ne jamais la revoir ! voilà ce que je ne souffrirai point... — Comment donc, maman !... — Il faut éviter de se brouiller ; une rupture fait du bruit & nuit toujours à la réputation des deux personnes qui se désunissent, on peut s'éloigner insensiblement & par degrés, ce qui ne produit point de scenes, point d'histoire dont le public puisse s'amuser ; enfin, souvenez-vous qu'il est plus prudent de *déliar* que de *rompre*. --- Quoi ! maman, nous verrons toujours mademoiselle de Céligni?... --- Vous ne l'attirez plus, mais vous la recevrez avec politesse ; vous ne lui direz plus que vous l'aimez, mais vous lui témoignerez les mêmes égards... --- Il est dur pourtant de vivre avec une personne qu'on méprise !... --- Il faut apprendre à vivre avec des gens dangereux, bavards, indiscrets, parce qu'on en rencontre dans le monde ; on doit les éviter quand on le peut, mais il faut les supporter patiemment quand on en trouve, ou lorsqu'on a eu

l'imprudence de se lier avec eux. --- Ah, cette imprudence, je n'y retomberai plus ! avant de former une liaison, j'étudierai long-tems le caractère de la personne pour laquelle je me sentirai quelque penchant. -- Vous ferez bien aussi de vous informer de sa réputation, & même de celle des gens qui lui sont attachés ; car on peut ordinairement juger de la délicatesse d'une personne par le choix de ses amis, ce qui est une raison de plus pour nous porter à n'en choisir que d'estimables.

D'après cet entretien, Adele s'est décidée à revoir mademoiselle de Céligni, & à la traiter de la manière que j'ai prescrite ; mais cette obéissance lui coûte beaucoup : dans une défiance continuelle de mademoiselle de Céligni, elle ne lui parle exactement que *de la pluie & du beau tems*, craignant toujours de sa part une interprétation maligne ; & pour éviter qu'elle ne fasse sur elle une nouvelle histoire, elle a la précaution de ne lui jamais dire un mot à demi-bas, & de ne jamais se trouver seule avec elle un moment. Cette contrainte continuelle l'accoutume à la circonspection, à la prudence, & en même tems entretient le repentir amer qu'elle éprouve d'avoir formé si légèrement une liaison si peu faite pour elle.

Adieu, madame ; j'ai reçu hier une lettre de ***, dans laquelle on me mande que le chevalier de Valmont n'est ni embarrassé ni ébranlé par toutes les moqueries que tous ses camarades font de sa sagesse ; on ajoute que

que ceux même qui lui ressemblent le moins, lui pardonnent ses principes en faveur de ses graces & de sa simplicité. Je partage bien sincèrement, madame, la joie que doivent vous causer ses succès & sa conduite.



LETTRE XXXVII.

Le comte de Roseville au baron.

Nous sommes enfin de retour à **, mon cher baron ; j'y ai ramené mon élève dans sa dix neuvième année, & heureusement assez fortifié dans ses principes, assez formé, pour être en état de résister aux séductions que l'amour lui préparoit. Nous avons retrouvé Stoline, encore libre, encore sur les bords du lac ***, dans la maison de son pere; sous différens prétextes, & enfin sous celui d'une santé languissante & délabrée, elle a trouvé le secret d'é luder & d'éloigner toutes les propositions de mariage qui lui furent faites en notre absence. Le lendemain de l'arrivée du prince, il reçut un billet qui contenoit ces mots :

« Je me meurs... Hélas ! avant d'expirer,
 » ne puis-je me flatter de voir un instant
 » mon bienfaiteur, mon libérateur !... Ah !
 » s'il refuse à mes vœux cette grace, mes
 » derniers momens seront aussi douloureux,
 » que ma vie fut infortunée. STOLINE. »

Tome III.

H

Le prince, les yeux remplis de larmes, m'apporta ce billet, & fans me donner le tems de parler : Il seroit inutile, me dit-il, de vous opposer au dessein que j'ai d'aller, dans ce moment même, chez Alexis Stezen. . . . Moi, interrompis-je, chercher à vous empêcher de faire un acte d'humanité ! pouvez-vous le croire ? . . . Ah, mon ami ! s'écria le prince en m'embrassant avec l'expression de la plus vive reconnoissance. . . . Je n'exige qu'une chose, repris-je, c'est que nous menions avec nous un médecin, afin que vous sachiez au vrai quel est l'état de Stoline ; désignez vous-même le médecin qui vous inspire le plus de confiance. Le prince, après un moment de réflexion, nomma le docteur Walter ; je l'envoyai chercher sur le champ, & nous partîmes aussi-tôt qu'il fut arrivé ; nous trouvâmes Stoline dans un grand fauteuil, avec tout le costume d'une malade, un air très-languiſſant, un visage un peu pâle, mais plus touchant & plus charmant que jamais ; son émotion & sa joie, à la vue du prince, ne furent que trop visibles. . . . Elle rougit, elle pâlit, & ses yeux se remplirent de larmes ; elle fit un mouvement pour se lever, & retomba dans son fauteuil ; le prince, au moins aussi troublé qu'elle, s'assit en balbutiant quelques mots que je ne pus entendre ; ensuite, s'adressant à la mere de Stoline, il lui dit qu'il avoit amené un médecin, & il ordonna qu'on le fit entrer. Pendant ce discours, je regardois fixement Stoline, &

je remarquai que la visite du médecin lui déplaisoit beaucoup. Le docteur Walter parut, nous le laissâmes seul avec la malade, & nous passâmes, le prince & moi, dans une autre chambre. Au bout d'un demi-quart-d'heure, le docteur vint nous retrouver, & nous assura positivement que non-seulement l'état de Stoline n'avoit rien de dangereux, mais qu'elle se portoit si bien, qu'il n'étoit même pas possible qu'elle se crût malade; & ma conscience m'oblige, continua le docteur, à déclarer qu'il y a certainement quelque artifice là-dessous. Ce témoignage d'un homme aussi honnête qu'habile, & que personne n'avoit pu prévenir, me parut faire une profonde impression sur l'esprit du prince; il se promena à grands pas dans la chambre avec beaucoup d'agitation; ensuite, se tournant vers moi: Partons, me dit-il; rien ne me retient plus. A ces mots, il sortit précipitamment, je le suivis, charmé de sa fermeté & de le voir s'arracher de ce dangereux séjour sans dire adieu à Stoline. A peine fut-il en voiture, qu'il se reprocha cette action comme une cruauté; il se représenta Stoline dans les pleurs, il excusa ses artifices en faveur du sentiment qui les produisoit; & comme s'il eût voulu se venger de la satisfaction que me causoit la victoire qu'il avoit remportée sur lui-même, il me laissa voir sans aucun ménagement & ses regrets & sa foiblesse. Je l'écoutai sans montrer la plus légère émotion, ma tranquillité irrita, il

auroit mille fois mieux aimé des sermons que cet air de sécurité ; outre le plaisir de m'inquiéter, des reproches de ma part eussent établi une discussion en regle, & prolongé un entretien si intéressant pour lui, au lieu que la conversation tomboit nécessairement ; cependant, quand je vis que le prince alloit réellement se mettre en colere, je pris enfin la parole : Vous ne réussirez point, lui dis-je, à m'alarmer ; je fais que l'humeur peut bien quelquefois vous faire dire des extravagances, mais vous m'avez toujours prouvé que dans toutes les occasions essentielles, vous ne consultiez jamais que l'honneur & la raison ; que m'importent vos discours, quand je ne puis avoir d'inquiétude sur votre conduite !... Ces paroles flatterent d'autant plus le prince, qu'elles furent prononcées d'un ton brusque, & comme si la vérité seule me les eût arrachées. Le prince s'adoucit, le desir de justifier l'estime qu'il m'inspiroit le rendit à lui-même, il me tendit la main, & poussant un profond soupir : Oui, dit-il, vous me connoissez mieux que je ne me connois moi-même !... Votre confiance me fortifie, & m'éleve trop à mes propres yeux, pour ne pas me flatter de la mériter toujours.

Quelques jours après, le chevalier de Murville, à ma priere, fut trouver Stoline ; il lui parla de maniere à lui faire sentir les conséquences de sa conduite ; & cette jeune personne, après quelques incertitudes, s'est enfin

décidée à combler tous les vœux du fidele Mirandel ; elle vient de l'épouser & de partir avec lui pour la province de ****. Maintenant qu'elle est à cent lieues de la cour , je suis délivré d'une bien vive inquiétude. Le prince a reçu cette nouvelle avec courage ; il est triste , mais il cherche à se distraire , & se livre à l'étude avec plus d'ardeur que jamais. Il y a quelques jours que j'eus à son sujet une longue conversation avec le prince son pere , qui desire le marier cette année , ce que j'approuve fort ; mais la princesse qu'on vouloit lui donner , est extrêmement laide , & plus âgée que lui de six ans ; s'il faut dans une circonstance semblable consulter sur tout la politique , doit-on encore lui sacrifier les intérêts les plus chers ? D'ailleurs il me semble que les alliances entre les souverains ne sont utiles que par les avantages présens qu'elles procurent ; malheureusement on ne peut guere compter sur l'union qu'elles cimentent ; l'ambition brise bientôt ces liens sacrés ; ce sont , non les alliances , mais la modération du prince , les forces de l'état , la sagesse du gouvernement , qui préviennent les guerres & qui font fleurir la paix. D'après ces réflexions , j'ai proposé une jeune princesse d'une figure aimable , d'une éducation distinguée , & qui par sa douceur , ses talens & son caractère , fera sûrement le bonheur du prince & l'ornement de la cour. Aussi tôt que j'aurai vu former une union si bien assortie , il ne me restera plus qu'un desir , celui

d'assister aux noces de Théodore & de Constance. Il est bien doux , après douze ans d'*expatriation* , de se retrouver dans son pays , au milieu de sa famille & de ses amis ; mais je ne quitterai point ** sans un cruel déchirement de cœur , ou , pour mieux dire , il me seroit impossible de la quitter sans la certitude d'y revenir. J'y laisserai l'objet de toutes les pensées qui m'ont occupé depuis douze ans ! . . . Vous concevrez mieux qu'un autre , mon cher baron , tout ce que cette séparation aura de douloureux pour moi.

Je reçois dans l'instant votre lettre datée du 25 , & je vois que ma dernière ne vous est point encore parvenue. Soyez tranquille sur l'affaire de M. le comte d'Ostalis ; toutes les démarches sont faites , agissez en assurance de votre côté. Quel plaisir pour moi de renouveler connoissance avec M. d'Ostalis à ** ! lui seul peut m'empêcher de regretter l'ambassadeur que nous perdons.



LETTRE XXXVIII.

La baronne à madame de Valmont.

OUI , madame , le premier de novembre fut un grand jour pour Adele & Théodore. Nous étions toujours au couvent , lorsqu'à huit heures du matin on nous annonce que M. d'Almane & Théodore nous attendent au

parloir. Adele prend Hermine par la main , & nous descendons avec l'empressement que donne le desir de voir deux personnes si cheres , après six mois d'absence ; nous passons la grille , nous volons au parloir du dehors ; Adele se précipite dans les bras de son pere ; je reçois mon cher Théodore dans les miens ; Adele en pleurant , l'embrasse à son tour ; ensuite nous sortons du couvent , & nous montons tous en voiture. Arrivés chez moi nous entrons dans mon appartement , où nous trouvons madame d'Ostalis & madame de Limours ; Adele , en mettant le pied dans ma chambre , s'apperçoit aussi-tôt que toutes les porcelaines qui l'ornoient n'y sont plus , ainsi que la garniture de cheminée & la table à thé ; à cette remarque , madame d'Ostalis lui donnant le bras , la conduit dans mon cabinet , & lui fait voir qu'il est presqu'entièrement dépouillé des estampes , des miniatures , des dessins qui couvroient la boiserie l'hiver passé ; Adele étonnée de ce déménagement , en demandoit en vain la raison ; tout le monde souricait , & personne ne lui répondoit ; enfin madame de Limours s'approchant de moi , Adele , me dit-elle , nous donnera à déjeuner ce matin , si vous le permettez ; elle a du thé excellent qui nous attend dans sa chambre , venez. Alors nous suivons madame de Limours , nous entrons dans le cabinet de ma fille , nous n'y voyons rien de nouveau , sinon que le lit d'Adele n'y est plus. Adele surprise m'interrogeoit , quand

tout-à-coup la porte des prétendus galetas , cette porte condamnée , s'ouvre brusquement , & nous découvre un appartement charmant ; la petite Hermine s'y élance , en faisant un cri de joie : Adele attendrie se jette à mon cou , en me disant : O maman ! je reconnois votre bonté ; mais vous m'éloignez de vous , j'en étois plus près dans ce cabinet. . . Comme elle achevoit ces mots , madame de Limours la prit par le bras & la fit entrer dans une très-belle chambre à coucher ; là ma fille regardant ~~dans~~^{de} tous côtés voit & reconnoît une partie des choses qu'elle a trouvées de moins dans mon appartement ; elle devine aisément que le reste est dans les autres pièces du sien. Madame d'Ostalis ouvre une commode & en tire un petit écrain dans lequel Adele trouve le peu de diamans & tous les bijoux que je possédois (1. Bien loin de

(1) Si , à propos de ce trait de madame d'Almane , on disoit par hasard qu'il n'est pas difficile de présenter dans un roman de semblables exemples , je répondrai que dans tout le cours de cet ouvrage je ne propose rien qui n'ait été fait , & que je connois une mere qui , beaucoup plus jeune que madame d'Almane , a fait pour ses deux filles les petits sacrifices dont on vient de parler , si l'on peut appeler *sacrifices* le plaisir de donner à ses enfans toutes ces bagatelles. Un philosophe disciple de Montaigne , Charon , dit : « Les pères doivent recevoir leurs enfans , s'ils en sont capables , à la société & partage des biens , à l'intelligence , conseil & traite des affaires domestiques , & encore à la communication des desseins , opinions & pensées . voire consentir & contribuer à leurs honnêtes ébats & passe-tems , selon que le cas le requiert , réservant toujours son rang & autorité , &c. *De la sagesse* , liv. 3 , chap. 14. » A propos de

montrer de la joie, Adele confidere tristement routes ses richesses : Ah, maman ! me dit-elle, je ne puis voir avec plaisir que vous vous dépouilliez ainsi pour moi ; croyez-vous qu'il me soit possible de jouir des choses dont vous vous privez ? . . . Rassurez-vous, ma fille, repris-je, amusez-vous sans scrupule de ces colifichets faits pour votre âge ; si j'en achetois quelquefois, s'ils m'étoient agréables, c'étoit uniquement parce que je vous les destinois. Payez-moi donc de mon attention, en me témoignant qu'ils vous font plaisir. A ces mots, Adele m'embrassa, & me ferra dans ses bras sans pouvoir me répondre ; madame de Limours vint nous séparer de force pour faire voir à Adele le reste de son appartement ; ensuite nous rentrâmes dans sa chambre pour y prendre du thé, & après le déjeuner, nous conduisîmes Théodore chez lui ; il se doutoit bien que *la porte condamnée* seroit ouverte aussi pour lui, il n'eut pas le plaisir de la surprise, mais il fut enchanté de sa nouvelle habitation. Quand nous nous retrouvâmes seules, Adele & moi, elle m'exprima sa reconnoissance dans les termes les plus touchans. Vous m'avez donné, me dit-elle, à-la fois & dans un instant, de quoi satisfaire toutes les fantaisies d'une jeune per-

Charon, je ne puis m'empêcher d'observer que Rousseau a pris une foule d'idées de cet auteur, particulièrement tout ce qu'il dit contre les femmes qui ne nourrissent pas leurs enfans. Voyez le chap. *sur les devoirs des parens & enfans*.

sonne qui n'auroit pas eu le bonheur d'être élevée par vous ; ainsi vos dons sont bien au-delà de mes desirs , ils ne sont véritablement précieux à mes yeux que parce qu'ils viennent de vous. --- Vous devez donc concevoir , ma chere Adele , le plaisir extrême que j'ai goûté en vous donnant tous ces chiffons ? --- Ah ! sûrement ; mais cependant je vois toujours avec peine vos cheminées , vos tablettes dégarnies , & ce vilain petit cabaret de terre de pipe , qui seul remplace toutes vos porcelaines. --- Ecoutez - moi , mon enfant , & je cesserai de vous faire pitié. N'est - il pas vrai que du café ou du thé est aussi bon dans une tasse de terre de pipe que dans une tasse de porcelaine ? --- Oui , mais pour le plaisir des yeux. . . --- Je vous assure que je ne trouvois aucun plaisir à regarder mes porcelaines ; en supposant que cette vue puisse en procurer , vous conviendrez que cela n'est possible que dans les premiers momens de la nouveauté ; d'ailleurs rien n'est plus incommode que d'avoir sa chambre remplie de vases , de magots , de porcelaines ; cela est si vrai , que si l'on se réservoir une piece où l'on ne voulût jamais laisser entrer personne , on n'y mettroit sûrement aucun de ces ornemens. On n'a donc toutes ces choses que pour le plaisir de les faire voir , c'est-à-dire , par vanité , pour montrer qu'on a du goût & de l'argent. Eh bien , moi , j'ai une autre espece de vanité , celle de prouver que je ne fais cas de toutes ces superfluités que pour les donner à ma

fille. J'aurai beaucoup plus d'orgueil quand on verra chez moi avec étonnement ce vilain petit cabarer de faïance, que lorsqu'on y louoit le bon goût de ma table à thé. Je n'ai pas besoin de vous assurer que cette maniere de penser ne contribue en rien à ce que je fais pour vous; elle peut bien quelquefois, je l'avoue, ajouter à la récompense des sacrifices dont vous êtes l'objet; mais pour me déterminer aux choses qui peuvent vous être agréables, il me suffit de consulter mon cœur. — Maman, vous pénétrez, vous élevez le mien par votre tendresse & par vos exemples; à présent je ne conçois plus comment on peut placer sa vanité dans des choses frivoles; il me semble qu'il ne faudroit que du bon sens & un amour-propre bien entendu pour se conduire toujours d'une maniere estimable. Se peut-il qu'une personne riche & vaine n'imagine rien de mieux pour se distinguer, que d'avoir une belle maison, une superbe argenterie, & beaucoup de diamans? car enfin, à chaque pas, elle trouvera des gens qui l'égalent en magnificence, & qui même la surpasseront, au lieu que si elle vouloit se distinguer par la modération & la bienfaisance, elle rencontreroit peu de rivaux, & les louanges qu'elle obtiendrait seroient véritablement satisfaisantes. — Vous parlez avec beaucoup de raison; mais, quelque sage que soit ce calcul, un mauvais cœur ne le fera jamais. — Maman, je vous promets de détester toujours cette ridicule ostentation. . .

— Avoir une maison bien distribuée, com-
mode, élégante dans sa simplicité, des ha-
bits de bon goût, mais sans recherche ni
magnificence, des loges aux spectacles qu'on
aime le mieux, un excellent souper, voilà
tout ce que les richesses peuvent procurer
d'agrémens ; les diamans, une vaisselle ma-
gnifique, des bijoux, des superbes ameuble-
mens, &c. ne sont absolument que des cho-
ses de pure ostentation (1), toujours con-
damnables dans des particuliers, & vérita-
blement indécentes & ridicules dans tous les

(1) « Nous ne vivons, dit Charon, que par relation à autrui ; nous ne nous soucions pas tant quels nous soyons en nous en effet & en vérité, comme quels nous soyons en la connoissance publique. Tellement que nous nous défraudons souvent & nous privons de nos commodités & biens, & nous gehennons pour former les apparences à l'opinion commune. Ceci est vrai, non-seulement aux choses externes & du corps, & en la des-
pence & emploitte de nos moyens, mais encore aux biens de l'esprit, qui nous semblent être sans fruit, s'ils ne se produisent à la vue & approbation étrangere, & si les autres n'en jouissent. . . Finalement la couronne & la perfection de la vanité de l'homme se montrent en ce qu'il cherche, se plaît & met sa félicité en des biens vains & frivoles sans lesquels il peut bien & commodément vivre : & ne se soucie pas comme il faut des vrais & essentiels. . . Dieu a tous biens en essence, & les maux en intelligence ; l'homme au contraire possède ses biens en fantaisie & les maux en essence ; les bêtes ne se contentent ni ne se paissent d'opinion & de fantaisie, mais de ce qui est présent, palpable, & en vérité ; la vanité a été donnée à l'homme en partage : il court, il bruiet, il meust, il fuit, il chasse, il prend une ombre, il adore le vent, un festu est le gain de son jour. . . -- *De la Sagesse*, par Charon, livre I, chap. 3.

gens qui par leur naissance & leur état sont si naturellement dispensés de toute espèce de représentation. Souvenez - vous donc toujours que le faste dérobe à l'humanité souffrante les secours qui lui sont dus , & qu'on ne peut l'aimer sans avoir une ame commune & la vanité la plus puérile.

Enfin , madame , maintenant Adele jouit à peu près de l'état & des privilèges d'une nouvelle mariée ; elle a une femme - de - chambre à elle. *Mijs Sara* , que j'ai fait venir d'Angleterre , jeune personne de vingt - quatre ans , très - bien élevée , & qui ne fait pas un mot de françois ; Adele a une pension dont une femme mariée pourroit se contenter , & je ne suis plus chargée que de ses maîtres & de ceux d'Hermine. J'ai expressément exigé d'Adele qu'elle ne laissât point faire de mémoires à sa femme - de - chambre ; tous les soirs *Mijs Sara* lui donne la petite note de la dépense du jour ; Adele la paie sur - le - champ , & au même moment elle écrit cet emploi d'argent sur un grand livre consacré à cet usage. Ce livre me sera communiqué tous les quinze jours , afin que je puisse juger si cette règle que j'ai prescrite a été exactement observée , & si la dépense faite est raisonnable. En outre , Adele a un autre livre sur lequel elle fait écrire toutes les quittances des marchands qui la fournissent. Elle est toujours chargée de voir chaque matin le livre de la dépense de ma maison , & d'en arrêter le compte. Tous ces petits soins ne lui prennent pas

plus d'un quart-d'heure par jour, & lui apprennent le prix de tous les comestibles, ainsi que celui de toutes les marchandises qu'on peut acheter : d'ailleurs, accoutumée à l'ordre dès l'enfance, ces soins ne lui paroissent point assujettissans, ils ne lui sont même pas étrangers en grande partie, elle se trouve seulement chargée d'un détail plus considérable ; mais comme elle y a été conduite insensiblement, & par degrés, elle n'en est point du tout embarrassée.

Adele commence à paroître dans le monde ; à seize ans il est tems d'y débiter ; eile soupe avec nous, elle vient dans le salon une demi-heure avant le souper, & elle va se coucher en sortant de table, car il faut toujours se lever de bonne heure, ce qui durera tant qu'elle aura des maîtres, c'est-à-dire, deux ans encore. Je compte aussi la mener, à-peu-près tous les quinze jours, faire des visites avec moi ; mais le plaisir le plus sensible que son âge puisse lui procurer, c'est celui de continuer le nouveau plan de lecture que nous avons commencé en Hollande, & d'aller assez souvent à la comédie françoise voir jouer tous les chef-d'œuvres de nos auteurs dramatiques. Avant-hier elle a vu jouer Phedre qu'elle n'avoit point encore lue ; il est impossible de dépeindre l'impression que cette piece a faite sur elle, plaisir qui se renouvelera souvent & pendant bien long-tems. Imaginez, madame, quel doit être le bonheur d'une personne instruite, sensible & spi-

rituelle, qui voit, dans le cours d'un hiver ; *les premières représentations* de Cinna, des Horaces, de Rodogune, d'Athalie, d'Andromaque, de Zaïre, du Misantrope, du Tartuffe, des Femmes savantes, &c. &c., & qui peut se dire au printems : *Ce plaisir si vif est loin d'être épuisé, je verrai encore bien d'autres premières représentations de pièces tout aussi parfaites.*

Pour vous rendre compte, madame, de toutes mes occupations, nous avons commencé un cours de physique ; nous sommes environ quinze personnes à le suivre ; nous prenons deux leçons par semaine ; ce cours durera deux mois ; nous ferons ensuite, pendant le même tems, celui de chymie, & nous finirons par un cours d'histoire naturelle qui nous conduira au mois de mai ; nous recommencerons l'hiver prochain ces trois mêmes cours, c'est la seule manière dont ils puissent être profitables, car il est impossible d'en retirer le moindre fruit en ne les faisant chacun qu'une fois. Adele & Théodore ne sont point étrangers au cours d'histoire naturelle ; ils ont déjà acquis en s'amusant quelques connoissances sur la minéralogie ; ils connoissent assez bien les plantes & les coquilles ; ils ont lu dans leur enfance, & savent par cœur *le spectacle de la nature* & une *histoire des insectes*, en deux volumes, assez bien faite & très-curieuse ; & dans quatre mois ils liront l'ouvrage immortel qu'il faut (même sans goût pour l'histoire naturelle) relire toute sa vie.

Ne croyez pas, je vous prie, madame, que mon projet soit de rendre Adele *savante*; vous connoissez ma maniere de penser à cet égard, elle n'est point changée; je ne prétends que lui donner une connoissance très-superficielle de toutes ces choses, qui puisse servir quelquefois à son amusement, la mettre en état d'écouter sans ennui son pere, son frere ou son mari, s'ils ont le goût de ces sciences, & la préserver d'une infinité de petits préjugés que donne nécessairement l'ignorance.



L E T T R E X X X I X.

Le baron au vicomte.

PUIS QUE vous ne reviendrez de Gand que le mois prochain, je ne puis me dispenser, mon cher vicomte, de vous demander des nouvelles de nos enfans. Depuis quelque tems je remarquois en Théodore un changement assez visible; il devenoit distrait, rêveur; tantôt ses regards se portoient sur la comtesse Anatolle qui soupe très-souvent ici; tantôt il considéroit avec émotion la figure si charmante de l'aimable Constance; j'ai vu enfin *qu'il étoit tems* de parler. Un jour que nous avions dîné chez madame de Limours, & qu'il avoit entendu pour la première fois chanter Constance: je m'ap-

perçois avec plaisir, lui dis-je, de l'impression que votre cousine fait sur vous. A ces mots Théodore rougit, & la surprise & la joie se peignirent sur son visage. Oui, mon fils, repris-je, Constance est parfaitement élevée, elle est charmante à tous égards, & tous mes desirs seroient remplis si elle devenoit un jour ma belle-fille. Je vous avoue, dit Théodore, que j'ai soupçonné plus d'une fois que vous aviez formé ce dessein; mais comme vous ne m'en aviez jamais parlé, j'ai toujours rejeté cette pensée. — Vous étiez trop jeune pour être instruit d'un projet en l'air, & qui maintenant même n'a rien de certain encore. — Cependant les nœuds de parenté & d'amitié qui vous unissent à M. de Limours... — Sûrement ce mariage seroit fort sortable; mais il faut avant tout, que vous le desiriez vivement... — Ah! vous n'en doutez pas... — Il faut aussi que le cœur de Constance n'y mette point d'obstacle, & que vous ayez mérité par votre conduite que ses parens vous choisissent de préférence à tant d'autres qui rechercheront cette alliance. Constance n'a que quatorze ans; on ne la mariera sûrement point avant qu'elle ait atteint sa dix-septième année, & si jusqu'à ce tems vous ne vous conduisiez pas de manière à justifier les espérances que l'on conçoit de vous, ou si vous paroissiez prendre un autre attachement, soyez bien sûr que M. de Limours ne vous donneroit pas sa fille. Ah! mon pere, reprit Théodore, je serai toujours avec

vous , je ne chercherai jamais à vous cacher mes plus secrètes pensées , je suivrai aveuglément tous vos conseils , puis-je avoir la crainte de m'égarer un instant ? . . . — Non , sans doute , si vous persistez dans cette manière de penser . . . — Si j'y persisterai ! ô ciel , en douteriez-vous ? Ne m'avez-vous pas appris deux importantes vérités : que la vertu seule peut assurer le bonheur de la vie , & qu'à mon âge on ne peut se passer d'un guide ; quand la reconnoissance la mieux fondée & la plus vive affection ne m'attacheroient pas inviolablement à vous , la raison & mon propre intérêt me feroient rechercher vos conseils & préférer votre société à toute autre. Pour vous consulter & vous obéir , il me suffiroit de connoître votre sagesse & vos lumières ; jugez donc de l'empire absolu que vous avez sur moi , vous , en qui je trouve à-la-fois un bienfaiteur , un pere aussi tendre qu'éclairé , & l'ami le plus indulgent & le plus aimable ! . . . Théodore prononça ces paroles avec ce ton animé , cet air sensible & vrai qui donnent tant de prix aux témoignages de son amitié ; charmant enfant , comme il me récompense de tout ce que j'ai fait pour lui ! . . .

Il m'a promis de ne jamais laisser connoître à Constance l'espoir qu'il a de l'épouser , & de n'en parler à personne excepté à madame d'Almane , & je suis bien certain qu'il tiendra fidèlement sa parole. Depuis cet entretien , il regarde Constance avec un intérêt beaucoup plus vif , & il est infiniment moins

frappé des charmes de la comtesse Anatolle. Cette dernière ne voit plus M. de Saint Phar; les uns disent qu'il n'y a jamais eu de *véritable engagement*, les autres prétendent que M. de Saint-Phar a sacrifié la comtesse Anatolle à madame de R***; quoi qu'il en soit, la comtesse Anatolle a perdu sa réputation, on lui fait d'autant moins de grâce, qu'elle est plus jolie & plus aimable; on la déchire cruellement, & elle est sûrement très à plaindre, s'il est vrai qu'elle n'ait en effet, que de la coquetterie à se reprocher.



LET T R E X L.

La baronne à madame de Valmont.

ON a raison de dire, madame, qu'une mère est *bien fière* la première fois qu'on lui demande sa fille en mariage; je viens d'éprouver cette satisfaction. Le marquis d'Hernay, jeune homme que j'ai vu en Italie, desire vivement épouser Adele; il m'a fait *pressentir* à ce sujet il y a environ trois semaines; j'ai répondu très-vaguement, & j'en ai parlé à ma fille le même jour. Au seul mot *d'établissement*, avant que j'eusse nommé le marquis d'Hernay, elle a changé de visage. Eh quoi, maman, s'est-elle écriée, songeriez-vous déjà à me marier?... Non pas dans ce moment, répondis-je, puisque vous avez une fortune

honnête & un fort assuré, rien ne pourra me décider à vous marier que votre éducation ne soit entièrement finie, mais je pourrais dès à présent, si vous y consentiez, prendre des engagements conditionnels ; enfin, celui qui se propose... c'est le marquis d'Hernay. . . — M. le marquis d'Hernay ! . . . — Un très-bon sujet, un homme dont la fortune & la naissance. . . Oh, maman, interrompit Adele en souriant, eût-il encore une naissance plus distinguée, une fortune plus considérable. . . il est impossible que cet homme-là soit destiné à vous appeller *maman*. . . — Mais, Adele, vous êtes bien dénigrante. . . — Je trouve qu'il me fait beaucoup d'honneur. . . mais j'avoue qu'il ne me paroît pas fait pour devoir prétendre à devenir *vous fils*. . . — Et votre mari, convenez-en ? . . . Maman, convenez vous-même que vous pensez comme moi ? . . . — Parlons raison : pourquoi avez-vous tant d'éloignement pour lui ? . . . — Maman, parce que vous le trouvez ridicule. — Je ne vous ai point dit cela. — Mais je l'ai vu, & toujours votre opinion décidera la mienne. — Eh bien, quand il seroit vrai *qu'il fût ridicule*, s'il est estimable ? — Ma chère maman me trouvera un mari estimable & qui ne sera point ridicule. . . — Prenez garde, Adele, de vous former des chimères & de pousser trop loin la délicatesse. . . — Je ne le puis ; je vous assure que depuis que j'existe, je n'ai jamais réfléchi à la tournure que je désirerois dans un mari ; je fais que je n'au-

rois pas assez de lumière & d'expérience pour bien choisir moi même, & que je serois aussi insensée qu'ingrate, si je ne me reposois pas entièrement sur vous du soin de mon bonheur. . . — Ainsi donc, vous accepterez avec joie le mari que je vous proposerois sérieusement? — Oui, maman, n'en doutez pas, quel qu'il soit. — Je mérite cette confiance en effet, mais combien ce choix est important! si vous saviez, ma fille, combien les hommes sont difficiles à connoître! . . . — Des mœurs si différentes des nôtres, & puis sachant se contrefaire quand ils veulent! . . . Comme Richardson a peint cela! cet horrible Lovelace! . . . Quel hypocrite! quel monstre! . . . — Il est vrai qu'ils ne sont occupés qu'à nous tromper, à feindre des sentimens qu'ils n'éprouvent pas, afin de nous séduire & de pouvoir s'en vanter après. . . — Cela fait frémir! mais comment une femme est-elle assez extravagante pour sacrifier à un homme son repos & sa réputation? — Voilà l'abyme où conduit une imagination déréglée; on se persuade qu'on a une *passion invincible*, on ne fait plus d'efforts pour y résister, l'on y cède, & l'on n'est défabusée qu'après avoir perdu l'honneur. Toute personne raisonnable, quelque sensible qu'elle puisse être, n'aura jamais de *passion*. Aussi avez-vous vu que Richardson (qui sûrement connoissoit profondément le cœur humain) s'est bien gardé de faire Clarisse *passionnée*; même durant le tems qu'elle

s'abuse sur Lovelace , elle n'a pour lui qu'un très léger mouvement de préférence , & jamais un moment *de l'amour*. Elle a cependant le cœur le plus tendre , mais elle a des principes solides , une raison supérieure , une imagination sage , & par conséquent il est impossible qu'elle soit susceptible d'un sentiment qui ne peut remplir le cœur qu'après avoir tourné la tête , & dont la raison préservera toujours facilement une personne réfléchie & qui a de l'empire sur elle-même. D'après cette conversation , madame , il est inutile de vous dire que je n'ai point accepté l'offre de M. le marquis d'Hernay ; il a désiré une réponse positive , & depuis ce moment , il a cessé entièrement de venir chez moi.

Vous êtes curieuse de savoir , madame , quelle impression le monde fait sur Adele : comme elle le voit avec toute sa raison , elle est singulièrement frappée des ridicules qu'elle y découvre. Je l'ai menée l'autre jour chez madame de B*** , il y avoit beaucoup de monde , & nous y sommes restées assez long-tems ; elle y a fait plusieurs remarques qu'elle m'a communiquées quand nous nous sommes retrouvées seules. Peut-on être , m'a-t-elle dit , plus aimable que ne l'est madame de B*** ? Non sûrement , ai-je répondu , & vous trouverez bien peu de personnes qu'on puisse lui comparer ; elle possède la vraie politesse , celle qui oblige toujours & ne fatigue jamais ; elle a le mérite infiniment rare de bien parler , de s'exprimer avec élégance &

pureté, sans qu'il soit possible de l'accuser un moment de pédanterie ; on peut dire de sa conversation ce qu'on a dit de la manière d'écrire de madame de Sévigné : *qu'elle n'est jamais recherchée & jamais commune*. Elle a tant de naturel, qu'on est plus charmé que surpris de ce qu'on lui entend dire de plus saillant ; ce n'est que la réflexion qui peut faire sentir toute sa supériorité. ... Avec quel feu vous faites son éloge ! maman, elle n'est cependant pas votre amie ? ... Fût-elle mon ennemie, je la louerois de même ; il est si doux de rendre hommage à la vérité ! ... Maman, comment se nomme cette jeune personne qui étoit assise à côté de madame de B***, qui avoit une *cravate* si bouffante, & tant de fleurs *remuantes* dans la tête ? ... Madame de *** ; comment la trouvez-vous ? ... Point du tout jolie, & puis elle a des manières bien défagréables, une façon de tourner la tête à droite, à gauche & à toute minute. ... en faisant des mines ! ... Quel groupe d'hommes elle avoit autour d'elle ! ... Dès qu'elle est dans une chambre, tous les hommes qui s'y trouvent viennent l'entourer ainsi. ... A cause de toutes les mines qu'elle fait, je parie ; en effet, cela est drôle à voir de près. ... Oui, voilà ce qu'on appelle de la coquetterie ; voilà ce que méprisent les hommes, & ce qui les attire. ... Maman, avez-vous remarqué quand madame de B*** a fait l'éloge de madame de C***, avec quelle froideur madame de *** a répondu ? ... Oui, elle n'a pu dissimuler son chagrin, car l'envie est

un vice que nul art ne fauroit cacher ; vous en voyez la preuve , puisque vous , si jeune , si peu pénétrante encore , vous avcz découvert dans l'instant que madame de *** étoit envieuse. ... Et comment peut on l'être ? Comment du moins peut on être insensible au plaisir si noble de paroître équitable ?

Vous voyez , madame , combien Adele trouve la coquetterie ridicule , & l'envie révoltante ; si depuis l'âge de huit ans elle eût vu du monde chez moi , elle seroit accoutumée à toutes ces choses , elle ne les remarquerait pas , ou du moins elle n'en seroit pas choquée ; & comment m'y prendrois je alors pour l'en préserver elle même ? Au contraire , je n'ai pas besoin de lui dire à quel point le vice est haïssable ; elle ouvre les yeux , le voit & le déteste.

Oui , madame , le chevalier de Valmont se conduit toujours aussi parfaitement que votre tendresse peut le désirer ; ses liaisons ne sont pas étendues , parce qu'il a voulu les bien choisir ; il s'est lié particulièrement cet hiver avec le marquis de *** , ce jeune homme si distingué par ses vertus , ses talens & ses qualités brillantes , & dont la conduite a procuré à tous les peres de famille la satisfaction de pouvoir offrir à leurs fils un modele digne d'être imité. Le chevalier de Valmont témoigne toujours à Théodore la plus vive amitié ; ils ont l'un & l'autre les mêmes principes , les mêmes sentimens , ils sont faits pour s'aimer toute leur vie.

LETTRE



L E T T R E X L I.

La baronne à madame d'Ostalis.

EH bien, mon enfant, votre affaire avance-t-elle ? M. d'Ostalis espère-t-il réellement obtenir cette ambassade ?... Envoyez-moi un courrier pour le *oui*, & même pour le *non* ; ce *non* vous feroit rester !... Je souhaite, de préférence à tout, l'avancement de votre mari, & tout ce qui peut contribuer à sa gloire & augmenter sa fortune... mais je suis dans la situation la plus pénible, celle où les desirs du cœur se trouvent en contradiction avec les vœux formés par la raison... Moi, former le vœu de vous voir partir pour la *** ! Non, ne le croyez pas... Ah, ma fille !... combien je me reproche maintenant mon voyage d'Italie ! ces deux ans écoulés loin de vous, & que j'aurois pu passer avec vous !... Enfin, n'en parlons plus, attendons l'événement avec résignation, & préparons-nous à le supporter avec courage.

J'ai soupé hier chez madame de Valcé pour la première fois de l'hiver ; la vicomtesse l'a si positivement exigé, que je n'ai pu m'en défendre. Il y avoit environ quarante personnes, & de la meilleure compagnie. Nous avons vu madame de Valcé fort mal accueillie dans la société, mais aujourd'hui elle a cent

mille livres de rente , & tout le monde va chez elle avec empressement. Elle en est d'une fierté inconcevable , elle ignore apparemment qu'elle n'en a pas plus de considération réelle ; les gens qui ont une excellente maison sont comme les rois , ils ne savent jamais ce qu'on dit d'eux ; un bon souper fait faire souvent autant de faussetés & de bassesses que l'ambition en peut produire. Au reste , Duclos dit avec beaucoup de raison : *Les hommes (1) ne peuvent juger que sur l'extérieur. Sont-ils donc ridiculement dupes , parce que ceux qui les trompent sont bassement & adroitement perfides ?* Il est vrai aussi qu'à moins d'être aveuglé par un amour - propre démesuré , il suffit d'avoir un peu d'expérience pour savoir qu'on peut toujours , quand on le veut , attirer du monde chez soi , même sans donner à souper ; il n'est pas nécessaire pour cela d'être aimable , il faut seulement le desirer , garder sa chambre & ouvrir sa porte. Voilà ce qu'il n'est pas inutile d'apprendre à une jeune personne pour la préserver de la vanité ridicule d'attacher un grand prix à des liaisons étendues. Cette fureur d'attirer tout Paris chez soi occasionne une perte de tems qui n'est rachetée par aucun plaisir réel. Au milieu d'un semblable tourbillon , il est impossible de cultiver ses talens , d'orner son esprit de nouvelles connoissances , & de conserver le goût de l'étude & de l'occupation.

(1) Considérations sur les mœurs.

Mon intention n'est pas assurément que ma fille vive dans la solitude , je veux bien qu'elle se trouve quelquefois avec soixante personnes, pourvu qu'elle ne les rassemble pas chez elle. Je desire enfin qu'elle ne reçoive que ses amis & les gens qui lui paroîtront vraiment aimables , & alors elle n'aura jamais quarante personnes à souper. Au reste, M. & madame de Valcé se ruinent : c'est acheter bien cher *la gloire* d'être citée pour avoir une des meilleures maisons de Paris. Adieu, ma chere fille ; je ne vous presserai point de m'écrire ; vous devez juger par ma tendresse pour vous , de l'impatience avec laquelle j'attends de vos nouvelles.



L E T T R E X L I I .

La baronne à madame de Valmont.

MONSIEUR d'Ostalis est nommé ambassadeur en ***, il partira dans deux mois , & sa femme le suivra. Loin d'exiger ce sacrifice , il a pressé madame d'Ostalis de rester en France , mais sans doute il étoit bien sûr qu'elle n'écouteroit que son devoir... Oui, tel est le devoir d'une femme : pour suivre son mari , il faut qu'elle abandonne , sans balancer , ses amis , sa famille , sa mere... Adele peut être un jour fera ces mêmes sacrifices... Cette cruelle idée me ravit ma

feule consolation... Madame d'Ostalis m'arrache le cœur quand elle me dit : *Adele vous reste!*... Hélas ! qui me répondra qu'elle me restera toujours ?

Quel triste été je vais passer ! M. d'Almane & Théodore partent dans six semaines , & moi... quinze jours après, j'irai m'établir à St. *** , cette petite terre que nous avons à six lieues de Paris ; j'y resterai jusqu'à la S. Martin.

Adieu, madame ; plaignez - moi... Vous savez mieux qu'une autre tout ce que je dois souffrir en ce moment.



L E T T R E X L I I I .

La même à la même.

AH ! sans doute , madame , l'intérêt de ce qui nous est cher peut nous faire supporter avec courage les privations les plus cruelles. N'ai - je pas fait moi - même toutes les démarches qui pouvoient , dans cette occasion , être utiles à M. d'Ostalis ?... Et si l'on me prouvoit qu'Adele , à deux mille lieues de moi , dût trouver le bonheur , croyez - vous que j'hésitasse un moment à me séparer d'elle ? Je ne lui sacrifierois même pas alors toute ma félicité ; en assurant la sienne , je ne pourrois me croire malheureuse.

Oui , madame , je ne recevrai ici que mes

amis particuliers. J'ai amené avec moi un peintre en miniature, le seul maître dont Adele ait besoin à présent, car je puis suppléer tous les autres. M. Leblanc, un homme-d'affaires de M. d'Almane, passera aussi avec nous six mois, & il donnera à ma fille quelques connoissances générales sur les affaires dont une femme peut se trouver chargée, ainsi que le recommande le plus sage comme le meilleur des instituteurs. « Il seroit bon, dit M. de Fénelon, que les jeunes personnes fussent quelque chose des principales regles de la justice; par exemple, la différence qu'il y a entre un *testament* & une *donation*, ce que c'est qu'un *contrat*, une *substitution*, un *partage*, des *cohéritiers*, les principales regles du droit ou des coutumes du pays où l'on est pour rendre ces actes valides; ce que c'est que *propres*, ce que c'est que *communauté*, ce que c'est que *biens meubles* & *immeubles*. Si elles se marient, toutes leurs principales affaires rouleront là-dessus. . . Les filles qui ont une naissance & un bien considérable, ont besoin d'être instruites des devoirs des seigneurs dans leurs terres. Dites-leur donc ce qu'on peut faire pour empêcher les abus, les violences, les chicanés si ordinaires à la campagne. Joignez-y les moyens d'établir de petites écoles & des assemblées de charité pour le soulagement des pauvres malades. . . En expliquant les devoirs des seigneurs, n'oubliez pas leurs droits, dites ce que c'est que *fiefs*, *seigneur dominant*, *vassal*, *hommage*,

rente, dîmes inféodés, droit de champart, lods & ventes, indemnité, amortissement & reconnoissance, papiers terriers & autres choses semblables. Ces connoissances sont nécessaires, puisque le gouvernement des terres consiste entièrement dans toutes ces choses. » (1)

Nous avons tous les matins une conversation de trois quarts-d'heure ; avec M. Leblanc, sur cette matière. L'après-midi, Adele écrit ce qu'elle a pu retenir : le lendemain, M. Leblanc rectifie son extrait, & ajoute à la marge les omissions importantes. Adele gardera ces cahiers ; pour ne jamais oublier les choses qu'ils contiennent, il suffira qu'elle les relise seulement tous les trois mois. Je ne la fais point écrire à la leçon, parce qu'elle n'écouterait pas avec autant d'attention, si elle n'étoit pas obligée de rendre compte de l'entretien quatre ou cinq heures après, & je ne lui fais pas donner des cahiers par son maître, parce que l'explication la plus claire, & qu'on n'oublie jamais, est toujours celle qu'on fait soi-même.

Adele trouve que la campagne où nous sommes ne vaut pas notre habitation en Lan-

(1) *Education des filles*, par M. de Fénelon. Les avantages infinis que les femmes retireroient de ces connoissances sont beaucoup plus détaillés dans un excellent ouvrage anglois, qui mérite d'être lu par les meres de famille & les jeunes personnes, & qui a pour titre : *The governess and the ladies library*. La gouvernante & la bibliothèque des dames, en quatre volumes.

guedoc ; elle est aussi surprise qu'attendrie en découvrant la misère affreuse des payfans des environs de cette petite terre. Quoi , tant d'infortunés , me dit - elle , si près de Paris , si près de cette multitude de gens riches ! . . .

— Devez - vous vous en étonner , lui dis - je , quand cette misère existe à Paris même ? Ce n'est pas où regnent le faste & l'ostentation que vous trouverez de la bienfaisance dans les riches , & de l'aïfance parmi le peuple. Le luxe , dit - on , soutient les manufactures , fait vivre une multitude d'ouvriers ; oui , quand il est modéré : mais quand il est excessif , il ruine également les particuliers & les ouvriers. Les premiers alors ne paient point , les derniers meurent de faim & les marchands font banqueroute. Enfin , comment voulez - vous , lorsqu'on a cinquante mille livres de rentes , & qu'on en dépense quatre - vingt , qu'on puisse faire de bonnes actions ? . . . — Maman , moi qui ne ferai point de dettes , & qui me trouverai toujours de l'argent de reste , je voudrais que vous eussiez la bonté de me guider dans l'emploi de la somme que je destine aux pauvres . . . — Et quelle est cette somme ? . . . — Cinq cents francs par an *de fixe* , & mon frere donnera autant , ce qui fait mille francs ; mais nous désirerions consacrer cet argent à un objet déterminé , & qui ne changeât pas tous les ans. — Je vous promets d'y penser , ai - je répondu , & même de vous seconder dans ce projet. — Maman , reprit Adele , ne pourrions - nous pas former

E iv

une petite association avec quelques personnes ? . . . — Cela est possible ; mais il ne faut jamais faire des propositions de ce genre qu'à ses amis particuliers. — Vous n'approuvez donc pas ces quêtes que l'on fait quelquefois dans la société ? . . . — Nullement. Donnons autant que nous pouvons , c'est tout ce que la religion & l'humanité nous prescrivent. Elles ne nous ordonnent point de demander l'aumône pour la faire. Pour moi , j'aîmeroîs mille fois mieux vendre un de mes meubles pour soulager l'infortuné qui m'implore , que de me résoudre à demander de l'argent à trente personnes que je ne connoîtrois point , & qui me le donneroient avec autant de regret que de mauvaise grace. Moi-même je ne me suis jamais soumise à cette contribution que par politesse. Suis-je sûre que l'objet de la charité soit réellement digne de ma compassion ? Je ne le connois point. J'ai mes pauvres que j'affectionne ; cet argent qu'on m'oblige à donner leur appartient : *la dame quêteuse* le leur ravit , & m'ôte à moi le mérite & le plaisir si doux de le donner ; elle jouira seule aussi de la petite portion de reconnoissance qui m'est due ; ainsi j'aurois bien le droit de lui dire (si j'étois moins polie) : refusez-vous une ou deux fantaisies , & vous complèterez la somme que vous desirez , d'une manière infiniment plus noble & beaucoup plus méritoire. Il seroit possible que ce discours fit peu d'impression , car je conçois bien qu'il est plus facile en général d'être indiscrette &

importune, que charitable & bienfaisante. — Cependant, maman, je vous ai entendu louer souvent madame de *** sur sa bienfaisance, & c'est une *dame quêteuse*. ... Si la bienfaisance de toutes les *dames quêteuses* étoit aussi vraie & aussi universellement reconnue, je ne condamnerois plus cet usage; il me paroîtroit respectable, quoique, même alors, je fusse encore décidée à ne point l'adopter. Je vous le répète, revenons toujours à nos premiers principes, & ne nous en écartons jamais. Avant tout, il faut être *strictement juste*; & ce n'est pas l'être que d'abuser des égards & de la politesse des gens qu'on rencontre, pour en obtenir de l'argent qu'ils donnent à regret. Ainsi, cette seule raison m'inspireroit de l'aversion pour les *quêtes de société*.

Le jour même de cette conversation, j'ai parlé à madame de Limours & à madame de S*** qui sont ici, du projet d'Adele, & il est décidé qu'en effet, nous nous associerons avec quelques autres personnes encore, pour former un petit établissement à deux lieues de Paris, afin que chaque associé puisse y présider tour-à-tour. Nos calculs ne sont point encore faits; nous sommes seulement déterminés à former une école de six jeunes filles bien pauvres que nous choisirons, d'une bonne santé, d'une figure agréable, & toutes âgées de dix ans, & auxquelles nous ferons apprendre à lire, à écrire, à compter & à travailler en linge. Nous louerons une petite

maison pour elles , & nous les y établirons ; avec une bonne ouvrière , & un homme , qui sera à la fois l'économe de la maison & maître d'école des jeunes filles : nous leur donnerons en outre une cuisinière & une servante. Nous prévoyons que cet établissement coûtera , par impossible , six mille francs par an. Notre projet est de ne garder ces jeunes filles que sept ans ; les deux dernières années elles travailleront à leur profit ; elles auront pour pratiques les associés & les amis des associés ; ainsi elles sortiront à dix-sept ans de l'école , avec une petite somme d'argent , sachant bien travailler , lire , écrire , compter , &c. Un associé fera le maître de donner un talent de plus à celle des jeunes filles qu'il aimera le mieux , comme de lui faire apprendre à broder , à coëffer , faire de la tapisserie , &c. Ces jeunes filles ayant reçu une excellente éducation pour leur état , seront très-faciles à placer , soit à Paris , soit en province , d'autant plus qu'elles auront pour protecteurs tous les associés. Le jour où elles quitteront l'école , elles seront toutes remplacées par six autres jeunes filles de dix ans ; celles-ci passeront à l'école le même tems & seront remplacées de même le jour de leur sortie , succession qui durera tant que vivront les associés , qui se lieront entr'eux par des engagements respectifs , renouvelés tous les sept ans. Adele est chargée de faire les réglemens de l'école , & l'instruction chrétienne & morale à l'usage des jeunes filles ; les associés seront les *con-*

seurs de cet ouvrage, & y feront les corrections qu'ils jugeront nécessaires. Vous, madame, qui trouvez tant de plaisir à faire le bien, vous imaginerez facilement combien ce projet nous occupe; nous ne parlons plus d'autre chose, & Adèle a déjà fait une partie de l'instruction destinée aux jeunes filles.

Je reçois fort exactement des nouvelles du chevalier de Valmont par mon fils, qui sent bien vivement le plaisir de se trouver cette année dans la même garnison; & l'éloge du chevalier occupe toujours une grande page de chaque lettre que je reçois de Théodore.



L E T T R E X L I V.

La même à la même.

De Saint ***.

J'AI fait connoissance, madame, avec une personne que vous avez beaucoup vue autrefois à Narbonne pendant un hiver que vous y avez passé: c'est M. le comte de Retel. Il me procure le plaisir de parler de vous, madame; ce qui me suffiroit pour le trouver aimable: il a d'ailleurs autant d'esprit que d'instruction, un peu de causticité & de singularité, mais une excellente réputation & un air de franchise qui me convient beaucoup. Il a une maison charmante à trois quarts de lieue de la mienne; il nous a donné la pers

mission d'aller nous promener dans son jardin ; & c'est là que s'est formée notre liaison. Il ajoute peu de foi à l'instruction & aux talens des femmes ; il a souri en voyant dans mon cabinet le plan de mon jardin levé par Adele, ainsi que des paysages, des fleurs & des miniatures de son ouvrage. Je me suis doutée qu'il avoit été plus d'une fois attrapé dans ce genre, & que l'expérience l'avoit rendu incrédule. « A Paris, le riche fait tout, dit Rousseau ; il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale est pleine d'amateurs, & surtout d'amatrices, qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventoit ses couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes ; il y en peut avoir davantage, mais je n'en connois aucune parmi les femmes, & je doute qu'il y en ait. » (1)

Pour moi, je dirai au contraire que *je connois à ceci deux exceptions*, madame d'Ortal & Adele ; ainsi je puis croire *qu'il y en peut avoir davantage*, quoique je n'en aie pas la certitude, car je n'ai jamais vu d'autres *amatrices* dessiner des vues d'après nature, & faire des portraits ressemblans & corrects. Mais enfin, M. de Retel a vu dessiner Adele dans son jardin ; *il l'a vue* peindre d'après nature, il a suivi toutes les séances, & il est bien sûr à présent qu'il n'y a pas de *supercherie*. Cette découverte l'a fait passer subitement d'une extrémité à l'autre, car

(1) Emile, tome II.

Adele maintenant n'a point d'*admirateur* plus sincere. L'autre jour nous avons joué par hafard (car *ces jeux d'esprit* sont peu de mon goût) à ce jeu où chacun est obligé d'écrire un vers tour-à-tour. La plus jolie écriture du monde a fait reconnoître tous ceux qui étoient d'Adele. M. de Retel, après avoir loué l'écriture, a examiné les vers avec attention. Comment donc, s'est-il écrié, non-seulement pas une faute d'orthographe, mais pas une faute de versification ! . . . Ainsi donc, mademoiselle, a-t-il ajouté d'un ton un peu moqueur, vous avez appris à faire des vers, & par conséquent nous pouvons nous flatter de l'espérance de voir un jour de vos *productions* ? Il est vrai, répondit Adele, que maman, pour me mettre en état de mieux sentir la mesure des vers, m'en a fait faire quelquefois, mais elle a su m'apprendre en même tems à quel point ce talent, lorsqu'il n'est pas supérieur, peut rendre une femme ridicule. . . Eh bien, mademoiselle, interrompit M. de Retel, pourquoi n'auriez-vous pas l'espérance d'égaliser un jour les femmes qui se sont distinguées dans ce genre ? . . . Parce que l'amour-propre, reprit Adele, ne peut m'empêcher de connoître que tous les vers que j'ai faits ne valent rien. Le papier que je tiens, dit M. de Retel, prouve que la modestie seule vous abuse. Voilà de la galanterie, dis-je à mon tour, mais Adele sait bien qu'avec beaucoup de peine elle ne pourroit parvenir qu'à faire des vers très-médiocres ;

alors il vaut mieux écrire en prose. Le nom de madame de Sévigné est immortel, & très-peu de personnes savent que mademoiselle Barbier ait existé, quoiqu'elle ne soit morte qu'en 1742, & qu'elle ait fait plusieurs opéra & beaucoup de tragédies qui eurent du succès dans le tems. Pourquoi cela? C'est que les tragédies de mademoiselle Barbier sont médiocres, & que les lettres de madame de Sévigné ont le degré de perfection dont ce genre d'écrire est susceptible. C'est qu'enfin il y auroit plus de mérite & de gloire à faire une chanson parfaite, qu'un mauvais poëme épique; quatre vers ont fait passer à la postérité M. de Saint-Aulaire (1), & Chapelain seroit oublié depuis long-tems, si quelques auteurs célèbres n'eussent pris la peine de le critiquer. Ainsi, puisqu'Adele écrit bien une lettre, & qu'elle fait mal des vers, je lui conseille de s'en tenir toujours à la prose. Mais, dit madame de Limours, si, née avec de l'esprit & élevée avec autant de soin, elle veut par la suite se distinguer, devenir *auteur*, par exemple, l'en détourneriez-vous? — Non, parce que si je n'ai pas encore la certitude qu'elle puisse faire un jour un *excellent ouvrage*, je suis sûre du moins qu'elle n'en feroit pas un mauvais, quand son esprit sera entièrement formé. — Mais vous dites qu'un *excellent ouvrage* peut seul passer à la

(1) Son impromptu fait pour madame la duchesse du Maine.

postérité? . . . — Oui, un ouvrage de pur agrément, mais un ouvrage qui auroit un but moral, pourroit se passer de génie & de supériorité, pourvu qu'il fût purement écrit. L'auteur qui ne veut que briller n'a nul droit à l'indulgence; s'il ne plaît pas, il a tort, & n'est plus bon à rien; mais je pardonne de grands défauts & de la médiocrité à celui qui m'instruit & m'éclaire; je ne pourrais sans ingratitude le juger avec sévérité; son livre, fût-il dénué de tout agrément, fût-il même ennuyeux, s'il est utile, mérite de l'estime, & fera toujours lu. C'est ainsi que plusieurs ouvrages de sciences, faits sans génie, & quelques ouvrages de morale médiocrement écrits, sont parvenus à la postérité, uniquement parce qu'ils sont utiles; & voilà pourquoi je détournerai toujours une jeune personne de la manie des vers: on ne peut rien faire de véritablement utile dans ce genre (1),

(1) Je fais bien que Moliere a réformé beaucoup de ridicules, & que les pieces de Corneille sont faites pour élever l'ame; mais dans tous les ouvrages dramatiques (sans excepter même ceux de ce grand homme) la morale n'est jamais qu'un *accessoire*, & non le but principal: le véritable desir de l'auteur est de plaire & d'émouvoir les passions; tout ce qu'on exige de lui, c'est que son dénouement soit *instructif*. Il peut être dangereux pendant plus de quatre actes & demi, pourvu que la dernière scene soit morale. M. de la Mothe, en parlant du danger des pieces de théâtre relativement aux mœurs, ajoute: « Nous instruisons un moment, mais nous avons long-tems séduit; le remede est trop foible & vient trop tard. » *Ouvres de Houdard de la Mothe, cinquieme volume.*

qui par conséquent exige nécessairement des talens supérieurs ; ainsi , il est beaucoup plus sensé de choisir celui dans lequel on est sûr de se distinguer avec seulement de l'instruction & du bon sens , & qui peut , si l'on a du génie , élever au rang glorieux de ces grands écrivains , également dignes de l'admiration des hommes par leurs talens sublimes & par l'usage qu'ils en ont fait.

Cette dissertation a détruit la crainte qu'éprouvoit M. de Retel , qu'Adele ne fût des vers avec prétention. Madame de Limours est persuadée qu'il finira par devenir amoureux d'Adele ; cet établissement seroit fort au-dessus des espérances que je dois naturellement concevoir pour ma fille ; cependant il ne me tente point. M. de Retel a cent mille livres de rentes & un très-beau nom , mais il a trente-sept ans & un personnel qui peut déplaire à une jeune personne : si sa laideur n'est pas absolument révoltante à des yeux indifférens , il seroit très-possible qu'elle l'empêchât d'être aimé de sa femme. Je suis loin de desirer qu'Adele ait *de la passion* pour son mari , mais je veux qu'elle puisse l'aimer , & que par conséquent il n'ait rien de désagréable. Je n'ignore pas que cette considération n'est en général d'aucun poids , & qu'avec de la fortune un homme est rarement refusé pour sa figure , quelque choquante qu'elle puisse être ; moi , j'ai des principes différens , & quand le bonheur de ma fille me seroit moins cher , la religion seule m'empêcheroit

encore de le sacrifier à l'ambition , & de lui donner un mari qui pourroit inspirer du dégoût ; & même si , de son propre mouvement , elle faisoit un choix semblable , je m'y opposerois (à moins qu'elle n'eût vingt - cinq ans) ; je m'y croirois obligée , car je n'attribuerois qu'à *son innocence* cette prétendue preuve de raison.



L E T T R E X L V.

Le baron au vicomte.

De Strasbourg.

IL faut absolument , mon cher vicomte , changer quelque chose à notre plan ; ou pour mieux dire , remédier aux inconvéniens causés par l'indiscrétion de madame de Limours. Théodore me parle avec plaisir de Constance , mais il est trop sûr qu'il aura le bonheur de vous appartenir , pour s'occuper vivement de cette idée ; il y compte , c'en est assez pour n'y plus réfléchir. J'essayerois en vain d'affoiblir ses espérances , les derniers adieux de madame de Limours sont trop présens à sa pensée ! . . . Cependant la comtesse Anatolle vient d'arriver ici , car vous savez que la grand'mere de son mari habite Strasbourg ; chaque jour elle est l'objet d'une fête nouvelle , elle distingue Théodore , & Théodore la retrouvera cet hiver à Paris . . . Tout ceci

m'inquiete ; après beaucoup de réflexions là-dessus , je crois que nous n'avons d'autre parti à prendre que celui *de nous brouiller* vous & moi , non pas ouvertement , car il ne faut pas négliger entièrement les vraisemblances ; *l'affaire de Desormeaux* peut nous servir de prétexte ; nous nous sommes trouvés en concurrence de sollicitations , je viens de l'emporter ; vous prenez de l'humeur , vous m'écrivez une lettre *très-seche* , je la montre à Théodore ; d'un autre côté , vous vous plaindrez de moi à la vicomtesse ; de retour à Paris , nous retrouverons cette dernière inquiete , alarmée ; voilà tout ce que je desire , je me charge du reste. Adieu , mon cher vicomte ; en attendant que nous *soyons brouillés* , croyez qu'il n'y a rien au monde qui pût affoiblir mon amitié pour vous.



L E T T R E X L V I.

La baronne à madame d'Ostalis.

De Saint**.

OUI, ma chere fille , depuis que vous êtes à ** , j'ai reçu deux lettres du comte de Rosville , car il est vrai que je desirois avoir de vos nouvelles *de plus d'une maniere*. Il répond avec détail à toutes mes questions sur vous & vos enfans ; il me mande que non-seulement vous êtes *belle comme le jour* ,

mais que vous n'avez l'air ni *triste* ni *abattu*, & qu'en arrivant, vous n'étiez pas fatiguée le moins du monde de votre long voyage ; enfin, sa relation est entièrement conforme à la vôtre, & cette confirmation m'étoit bien nécessaire. Je ne doute point de votre raison, je compte sur vos promesses, mais vous savez qu'il n'est point d'inconséquences & de craintes chimériques qu'une tendresse véritable ne doive faire excuser.

Enfin, ma chere fille, le comte de Retek a justifié la prédiction de madame de Limours. Voici la copie de la lettre que j'ai reçue de lui hier au soir :

« Vous savez, madame, que pour être en état de parler d'une affaire importante, il faut avoir toute sa raison, *la tête froide* & *le cœur libre* ; je suis encore dans cette situation, mais je n'ai pas un moment à perdre si je veux en profiter. Depuis près de six mois que j'ai l'avantage de vous connoître, je suis devenu beaucoup moins incrédule ; par exemple, je ne croyois pas que l'éducation d'une jeune personne pût contribuer à son établissement ; il est vrai que je n'avois guere vu jusqu'ici d'éducatious qui méritassent d'être comptées pour quelque chose. Mais à présent je conçois qu'on puisse avoir la tête tournée par une personne qui réuniroit à des talens enchanteurs, à l'esprit le plus orné, une figure charmante & le caractère le plus aimable ; une personne semblable pourroit séduire également les gens frivoles & les

sages ; en se montrant , elle attireroit tous les cœurs ; elle les fixeroit en se faisant connoître. Pourquoi , lorsqu'on veut se marier , ne demande - t - on que de *l'argent* ? C'est qu'on demanderoit presque toujours en vain une éducation distinguée ; nous ne désirons point les choses qui nous paroissent chimériques , & souvent l'on ne cherche qu'une femme riche , parce qu'on désespere d'en trouver une à la fois jolie , aimable , instruite & spirituelle. Enfin , madame , j'ai trente sept ans , & mademoiselle d'Almane (car il faut bien trancher le mot) n'en a que dix - sept. Elle est charmante à tous égards , & je ne pourrois faire valoir en ma faveur que le desir que j'aurois de la rendre heureuse , & mon attachement pour vous , madame ! . . . Je n'ignore pas que vous ne croirez son éducation finie que lorsqu'elle aura dix - huit ans & demi ; j'admire trop votre ~~courage~~ ^{ouvrage} , madame , pour ne pas desirer vivement que rien ne puisse manquer à sa perfection. Si vous aviez d'autres vues , je n'ai pas le droit de vous demander votre secret , mais j'ai celui d'attendre d'un caractère tel que le vôtre , une franchise qui puisse me préserver du malheur de nourrir des espérances chimériques. Je vous le répète , madame , *je ne suis point encore amoureux* ; mais si votre réponse ne m'est pas favorable , dépêchez - vous de me l'envoyer , & de m'ôter tout espoir »

Après avoir lu cette lettre , je fis appeller

Adele, & je la lui montrai. Que pensez vous de cette nouvelle proposition, lui dis-je ? — Mais, répondit Adele, j'épouserois M. de Retel sans chagrin. . . — Sans chagrin ! ce n'est point assez. — Je ne pense pas que je puisse jamais me marier avec joie ; mon état est si heureux ! . . . — M. de Retel est un honnête homme, il a de l'esprit ; en demandant votre main, il prouve qu'il vous aime, puisqu'il a cent mille livres de rentes, un beau nom, & qu'il est titré. — L'ambition & la vanité ne décideront jamais un choix fait par votre fille, votre élève ! . . . Cependant je sentirois peut être mieux qu'une autre personne de mon âge le prix d'une fortune considérable : vous m'avez appris combien les richesses peuvent ajouter au bonheur, quand on en fait faire un digne emploi ; mais j'avoue que j'éprouverois une sorte de répugnance à m'unir à un homme pour lequel je ne ferois qu'un mauvais parti, sur-tout si, comme M. de Retel, il étoit absolument dépourvu de tout agrément extérieur ; car je craindrois qu'il pût me soupçonner d'avoir moins consulté la raison & l'estime, que l'intérêt & l'ambition. J'entends, dis-je en souriant, vous aimeriez mieux que M. de Retel eût une figure agréable, & quelques années de moins : on peut concevoir cette délicatesse. Plaifanterie à part, reprit Adele, si M. de Retel, tel qu'il est, n'avoit qu'une fortune assortie à la mienne, & que vous m'assurassiez, maman, qu'il possède en effet toutes les bonnes qualités

qu'il paroît avoir, je me déciderois à l'épouser sans aucune peine ; & je suis très-sûre que je serois heureuse avec lui, car alors le motif qui me le feroit choisir ne pourroit être douteux : en le préférant à un jeune homme, je prouverois une raison supérieure à mon âge, je mériterois son affection & l'estime du public. — J'approuve, ma chere Adele, cette maniere de penser, elle est entièrement conforme à la mienne, & je vais remercier M. de Retel. — J'en suis bien aise, maman, je vous l'avoue; cependant, je vous le répète, ne croyez pas que ce soit l'âge de M. de Retel qui me donne de l'éloignement pour lui; je fais très-bien qu'un homme n'est point *vieux* à trente-sept ans; il me semble même que je serois flattée d'avoir un mari qui eût de l'expérience & de la considération; je n'ai fait encore qu'entrevoir le monde, mais j'ai déjà vu combien tous les jeunes gens rendent leurs femmes malheureuses; le comte Anatolle, par exemple, & tant d'autres!... Je vous proteste, maman, que j'aimerois beaucoup mieux épouser un homme de trente-sept ans qui seroit aimable, qu'un jeune homme de vingt-trois ans. A peine Adele eut-elle prononcé ces mots de *vingt-trois ans*, qu'elle rougit à l'excès, comme si elle eût nommé le chevalier de Valmont; c'étoit en effet la même chose, car c'étoit bien là sa pensée. Je fus charmée qu'elle me fournit elle-même un prétexte naturel de lui parler du chevalier de Val-

mont ; je me gardai bien d'augmenter son embarras en paroissant attacher de l'importance à la naïveté qui venoit de lui échapper. En vérité , dis - je en riant , il y a bien là de quoi rougir : parce que vous pensez au seul jeune homme à marier que vous connoissiez , pouvez - vous craindre de ma part une ridicule interprétation ? -- Ah , maman ! reprit Adele en m'embrassant avec un reste d'émotion , je ne craindrai jamais que vous lisiez au fond de mon ame. -- J'en suis bien certaine , & croyez que tous vos sentimens me sont parfaitement connus. -- Eh bien , maman , je me flatte que je n'en ai point que vous puissiez désapprouver. L'air d'inquiétude d'Adele en disant ces paroles , & l'ingénuité de la question même , me firent sourire. Quoi donc , repris - je , n'en êtes - vous pas sûre ? ... -- Mais je vous crois mieux que moi - même. -- Soyez donc tranquille , car vous êtes parfaitement raisonnable. -- Je le pensois en effet. . . -- Le chevalier de Valmont est le fils d'une personne que vous aimez depuis votre enfance ; il est l'ami de votre frere , il a beaucoup d'agrémens , il annonce des vertus , il doit vous inspirer plus d'intérêt qu'aucun autre jeune homme de son âge ; mais vous m'avez entendu dire souvent que madame d'O'cy , sa tante , avoit depuis long - tems des vues pour son établissement ; & d'ailleurs , vous savez bien vous - même que vous pouvez prétendre à un mariage infiniment plus avantageux ; vous savez mieux

encore qu'il ne vous est pas permis de disposer de votre cœur, & que nous sommes toujours maîtres d'en régler tous les mouvemens. -- Aussi, maman, soyez bien sûre que je n'ai jamais pensé deux minutes de suite à la personne dont vous parlez ; il est vrai qu'il m'intéresse plus qu'*aucun autre jeune homme* ; mais quoique je l'aie vu souvent, il est trop jeune pour que j'aie jamais pu m'entretenir avec lui ; je ne puis juger ni de son esprit ni de son caractère, je connois beaucoup mieux M. de Retel que lui : ainsi, à moins que je n'eusse la tête absolument tournée par de mauvais romans où l'on voit tant d'exemples de ces prétendues *passions invincibles* qui naissent subitement à la *première vue*, comment pourrois-je seulement me persuader que ce que j'éprouve pour lui soit un véritable mouvement de préférence ? Mon frere l'aime beaucoup, mais il fait combien il seroit peu convenable qu'il m'entretînt d'un jeune homme de cet âge ; & de sa vie il ne m'a prononcé son nom. Je n'entends jamais parler de lui, j'ignore absolument quelle est au fond sa conduite ; j'en ai vaguement bonne opinion, puisque mon pere souffre sa liaison avec mon frere, mais je ne puis savoir s'il n'a pas quelque attachement particulier, ou quelque défaut essentiel dans le caractère ; en un mot, je lui trouve une figure agréable ; il me paroît simple, poli, réservé ; c'en est assez pour inspirer de la bienveillance, & non pour faire naître l'amitié. Voilà comme on pensera toujours,

jours, repris - je, quand on n'aura pas une imagination exaltée, enfin, quand on possédera la raison, l'esprit & la pureté de cœur de *Clarisse*, de *miss Biron* ou d'*Adele*. Je vois avec plaisir que vous avez la tête trop bonne & trop froide pour vous exagérer à vous-même vos propres sentimens, illusion qui a perdu tant de jeunes personnes; cependant il suffit que vous ayez démêlé au fond de votre ame cette *préférence* dont vous venez de parler, pour éviter avec soin l'objet qui l'a fait naître, & pour écarter de votre imagination tout ce qui pourroit vous en rappeler le souvenir. C'est un devoir que la modestie & la prudence vous imposent également. Il est bon de vous accoutumer déjà à le remplir avec scrupule, ce devoir, indispensable dès à présent, & qui par la suite deviendra sacré quand vous serez mariée. Par exemple, votre mari sera sûrement un honnête homme, puisque je vous le choisirai; mais je m'attacherai trop aux qualités essentielles, pour vous pouvoir répondre qu'il ait beaucoup d'agrémens; ainsi, il sera possible que vous rencontriez quelques personnes plus aimables; alors le plus léger *mouvement de préférence* ne vous seroit pas permis, & aussitôt que vous l'éprouveriez, il faudroit le combattre & l'anéantir, effort qui ne sera jamais pénible pour vous. Au reste, il est bien rare qu'une personne parfaitement honnête ne soit pas à l'abri de ces petites surprises, quelque légères & quelques passagères qu'elles puissent

être. Le devoir, l'habitude, l'estime & la reconnoissance forment les vrais attachemens; ainsi, l'époux que je vous donnerai vous deviendra sûrement trop cher, pour que vous puissiez seulement apprécier dans les autres les agrémens qu'il n'auroit pas. Vous savez bien que le chevalier de Valmont n'est pas, à la rigueur, un parti sortable pour vous; cependant il est libre, vous n'êtes point mariée; ainsi, cette *sorte de préférence* qu'il vous inspire ne m'étonne pas; mais si demain je vous déclarois que mon choix est fait, si je vous présentois l'homme qui sera votre mari, je suis certaine que, dès cet instant, le chevalier de Valmont seroit absolument banni de votre souvenir. Oh oui, maman, s'écria Adele, n'en doutez pas; *tout naturellement* je n'y penserois plus. Au reste, je n'y pense guere dès à présent, mais je sens combien tout ce que vous venez de dire est juste & raisonnable, & je vous promets *d'anéantir entièrement ce petit mouvement de bienveillance*. Quand il seroit plus vif, je le pourrois encore sans peine, j'ai des occupations qui me plaisent tant!... des objets qui me sont si chers!... Seulement ma petite Hermine suffiroit pour me distraire d'un sentiment mille fois plus sérieux. — Ah! je n'en doute pas. — Nous allons retourner à Paris, il va revenir de Strasbourg, quelle doit être ma conduite? — Je le prierai à souper plus rarement, & toujours avec beaucoup de monde, ces jours-là j'aurai soin d'avoir madame de

Limours qui ne se met point à table; vous resterez avec elle dans le salon, & quand nous y rentrerons, vous irez vous coucher. Du reste, n'y pensez jamais, & ne m'en parlez plus, car cette espece de conversation est désormais inutile, puisque celle-ci ne peut me laisser la plus légère inquiétude. A ces mots, j'embrassai Adele, & je changeai d'entretien. Vous pouvez juger par ce détail, ma chere fille, si je dois être contente *de la tête & de la raison d'Adele*. Elle est cependant dans la situation la plus dangereuse où puisse se trouver une jeune personne; elle connoît depuis son enfance un jeune homme charmant, l'ami de son frere, & le fils d'une femme avec laquelle je suis intimément liée; elle sait d'ailleurs que si elle ne faisoit pas un mariage brillant en épousant le chevalier de Valmont, du moins elle n'en feroit pas un qu'on pût blâmer; enfin, elle est naturellement d'une extrême sensibilité, & cependant elle n'a point *de passion* ! C'est précisément parce qu'elle est véritablement sensible, parce que son cœur est rempli des plus doux sentimens. *Le besoin d'aimer* ne la tourmente pas, puisqu'il est satisfait; elle ne passe point les nuits à lire *Zuïde*, la princesse de Cleves, le siège de Calais, *Cleveland*, &c. elle a lu ces romans à treize ans, & avec moi; elle pourroit les relire à présent sans danger, la premiere impression est faite; elle ne verra jamais dans des écrits semblables que le délire d'une imagination exaltée; elle lit *Clarisse*,

Pamela, *Grandisson*, elle y voit combien l'amour a peu de pouvoir sur le cœur d'une femme raisonnable ; elle doit se dire : Ces trois ouvrages sont universellement regardés comme ce qu'il y a de plus beau dans ce genre, ils n'ont rien perdu de leur réputation, ils offrent donc une fidelle peinture du cœur humain, car quel mérite peut exister sans la vérité ? Si les héroïnes de Richardson ne sont pas des êtres imaginaires, si cette angélique & sublime Clarisse, cette vertueuse Pamela, n'ont pas des caracteres forcés, si elles sont également touchantes & intéressantes, ces romans sont des chefs-d'œuvres ; alors il faut mépriser tous les autres ; il faut croire nécessairement que c'est au dérèglement de l'imagination, & non à la sensibilité de l'ame, que l'amour doit sa plus grande force, & qu'une femme modeste, raisonnable & vertueuse, sera toujours à l'abri des emportemens de cette passion, même quand elle pourroit s'y livrer légitimement.

Bon soir, ma chere fille ; le courier ne part que lundi, Adele m'apportera demain *sa dépêche* pour vous, & je vous écrirai encore dans sa lettre.





L E T T R E X L V I I .

Madame d'Ostalis à la baronne.

JE puis à présent, ma chere tante, vous donner tous les détails que vous desirez sur ce pays-ci ; tout ce qu'on vous a dit du jeune prince, élève du comte de Roseville, est encore au dessous des éloges qu'il mérite : il est impossible d'être plus poli, plus aimable, & d'avoir plus de dignité ; il m'a rappelé cette définition de Labruyere :

« La fausse grandeur est farouche & inaccessible ; comme elle sent son foible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, & ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer & ne paroître point ce qu'elle est, je veux dire, une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familiere, populaire. . . Elle ne perd rien à être vue de près ; plus on la connoît, plus on l'admire. . . On l'approche tout ensemble avec liberté & avec retenue, &c. »

Le prince a autant d'instruction que de graces, & il est également simple, bon, naturel & spirituel. Il a sans effort cette variété de ton qui montre à la-fois une excellente éducation, de l'esprit & de la délicatesse ; il ne parle point à un vieillard du ton

& avec l'air dont il parleroit à un jeune homme ; s'il adresse la parole à une femme, c'est toujours avec cette espece de son de voix *bas & radouci* qui donne aux complimens les plus communs l'expression de la déférence & du respect. Il s'exprime d'une maniere simple, mais correcte ; tout ce qu'il dit paroît obligeant, parce qu'il écoute les réponses qu'on lui fait, & qu'il n'interroge jamais avec distraction. Il a le sourire le plus aimable, il ne le prodigue pas, mais il a toujours l'air ouvert & serein, & je ne connois point de regard qui exprime mieux que le sien la bienveillance & la bonté. Il protège, il encourage les sciences, les lettres & les arts, mais avec discernement. Il vient de fonder deux prix, l'un pour les gens de lettres & les savans, l'autre pour les peintres & les sculpteurs. L'académie de * * est chargée par lui de donner tous les ans une médaille d'or à l'homme de lettres ou au savant qui aura fait le meilleur ouvrage dans le cours de l'année, sous la condition expresse que le sujet nommé jouira d'une bonne réputation, & n'aura précédemment rien écrit contre la religion, le gouvernement & les mœurs. Le choix de l'académie est jugé en dernier ressort par le prince, de maniere qu'il est doublement glorieux d'obtenir la médaille, puisqu'elle est à la fois le prix des vertus ainsi que des talens, & le gage assuré de l'estime & de la protection particulière du prince. L'académie de peinture donne, aux mêmes condi-

tions , une médaille d'or alternativement au sculpteur & au peintre le plus distingué, pourvu , comme vous le croyez bien , qu'on ne puisse lui reprocher d'avoir avili son talent par une seule production indécente. Le prince, depuis son mariage , a formé plusieurs établissemens de bienfaisance ; il ne s'est pas contenté de donner de l'argent , il a fait lui-même le choix des administrateurs , & il a donné le plan général de l'administration qu'il juge la meilleure. Enfin , il est chéri de tout ce qui l'approche , il est adoré du peuple & de la nation , il fait les délices du pere le plus tendre , & la gloire & le bonheur du gouverneur heureux qui a su former un tel prince.

J'ai vu la semaine passée , pour la première fois , cet intéressant & malheureux chevalier de Murville ; j'ai été chez lui , car il est dans un état de langueur qui ne lui permet plus de venir à ** ; il savoit , par le comte de Rosville , que j'ai connu Cécile , il m'en a parlé. Le tems & la raison , m'a-t-il dit , m'avoient rendu quelque tranquillité , mais je vous avoue que la rencontre inopinée de M. d'AIMERI , la vue de ce jeune Charles . . . la nouvelle de la mort de Cécile , les détails de cette mort . . . tous ces événemens m'ont porté un coup mortel. La vie m'est devenue , sinon insupportable , du moins à charge ; j'en vois approcher le terme avec joie ! En parlant ainsi , ses yeux se remplissoient de larmes. Je le plains , il est sensible , il est souffrant , mais je suis bien loin de l'admirer ; s'il n'eût pas pris

plaisir à nourrir lui même sa douleur, il n'y succomberoit pas aujourd'hui ; avec autant de sensibilité, mais avec une tête moins romantique & plus de force d'ame, il auroit triomphé de la passion dont il est la victime. Il a regardé sa foiblesse comme une vertu, & sa douleur comme un devoir ; il ignoroit que le premier devoir de l'homme est de conserver sa raison, qui lui fut donnée pour guérir les blessures les plus profondes de son cœur, & pour lui faire supporter avec un noble courage tous les revers de la fortune.

Adieu, ma chere tante ; il m'est permis de parler de *courage* quand vous êtes à Paris, & moi à **, & quand personne ne remarque la plus légère altération dans mon caractère & dans mon humeur.



LET TRE XLVIII.

La baronne à madame d'Ostalis.

De Paris

C E matin, à peine étions-nous arrivées, qu'Adele a couru précipitamment dans sa chambre, & au bout d'un quart-d'heure, elle est revenue en tenant une grande boîte que j'ai reconnue dans l'instant. Tenez, maman, m'a-t-elle dit en rougissant, je veux écarter tout ce qui pourroit me rappeler le *moindre souvenir*... Ainsi, je vous donne cette petite

collection de cailloux. — Et la jolie tablette de bois d'Acajou?... — Elle est garnie de tous les joujoux d'Hermine. A ces mots, j'ai pris la boîte ; en la recevant, j'ai cru entendre un léger soupir... J'ai ferré la collection avec soin, car je ne la regarde que comme un dépôt, & je compte bien la rendre un jour.

Madame de **** est morte hier, elle n'a pu survivre à sa fille. S'il est une perte dont il soit permis d'être inconsolable, s'il est une douleur que la raison ne puisse faire supporter, c'est sans doute celle qui vient de coûter la vie à madame de ****. Si elle a succombé à son sort, elle n'a été la victime que du sentiment le plus pur & le plus naturel, & de la plus vertueuse de toutes les passions. Eh bien, cette femme que le chagrin a conduite au tombeau, cette femme qui donnoit la moitié de sa pension aux pauvres, cette femme enfin si sensible, paroïssoit froide à bien des gens ; elle ne vantoit ni sa tendresse pour sa fille, ni les charmes attachés à la bienfaisance ; elle ne s'amusoit pas à disserter, *elle agissoit* ; elle ne s'enorgueilloit point d'être bonne mere, d'être charitable ; elle étoit l'une & l'autre sans effort, & ne pensoit pas mériter des éloges en remplissant des devoirs qu'elle chérissoit. Quand madame de **** perdit sa fille, on n'a cité d'elle ni *mots touchans* ni *scenes d'éclat* ; elle ne peignoit pas son désespoir avec *éloquence* : la douleur qui consume n'éclate pas... Dans le même tems, madame de Blinville devint veuve ; on ne

parla pendant six semaines que de l'excès de son affliction ; on en contoit les traits les plus intéressans , les plus pathétiques ; elle devoit renoncer à *la dissipation* , à *la société* , & consacrer le reste de ses jours à *l'amitié* , à *la solitude*. . . Aujourd'hui , c'est-à-dire , huit mois après , madame de **** n'existe plus , & madame de Blinville vient de reparaître dans le monde , plus aimable , plus brillante & plus intrigante que jamais. Il ne faut pas se consoler si vite quand on a pris l'engagement de s'affliger toujours. Lorsque dans un semblable malheur , c'est la raison qui nous soutient , on est résigné , & non consolé , on supporte ses maux avec force , mais on les sent ; le tems les affoiblit , & ne fau- roit les guérir entièrement ; la seule insensibilité les peut faire oublier. Une vraie douleur laisse une trace ineffaçable ; même après l'avoir su vaincre , on ne se retrouve plus ce qu'on étoit avant de l'avoir éprouvée. Quand on a perdu l'objet qu'on aimoit le mieux , si au bout d'un an , au bout de dix ans , on a la même humeur , le même maintien , la même physionomie , les mêmes goûts qu'on avoit avant cette perte , on n'a jamais véritablement aimé.

Madame de Limours est au désespoir : elle croit de très-bonne-foi que le vicomte & M. d'Almane sont presque brouillés au sujet de l'affaire de Déformeaux. Le marquis d'Hernay , qui veut absolument se marier , désireroit soit épouser Constance ; il va beaucoup chez

M. de Limours, qui le traite à merveille : la vicomtesse voit tout en noir, & comme à son ordinaire, regarde comme assuré tout ce qu'elle craint ; il est affreux pour moi d'être la confidente de son chagrin, & de ne pouvoir la tirer d'erreur ; mais si je lui disois la vérité, Constance en seroit instruite un quart-d'heure après, toute la maison le sauroit le jour même, & M. d'Almane ne me le pardonneroit pas. La pauvre vicomtesse s'afflige d'un malheur imaginaire, son amie intime n'ose la défabuser, voilà pourtant à quoi l'indiscrétion expose ! Au reste, quand elle me parle de ses craintes, je lui répète toujours qu'elle s'alarme sans raison, que pour moi au fond je suis parfaitement tranquille, mais elle ne m'écoute point, & rien ne peut la rassurer. D'un autre côté, la petite Constance se désole. Depuis l'enfance, ayant l'idée qu'elle doit être un jour la femme de Théodore, elle a pris pour lui un sentiment qui fait son malheur à présent, & qui est devenu trop vif pour qu'il puisse jamais la rendre heureuse ; & si réellement M. d'Almane & le vicomte se brouilloient, si l'on donnoit à Constance un autre mari, que deviendroir-elle ? ... Elle n'a que quinze ans, & déjà son cœur n'est pas à elle ! aussi elle est triste, indolente, nul plaisir ne la distrait, nulle occupation n'a d'attrait pour elle, l'amitié même ne la touche que foiblement ; elle aime Adele, non comme elle en est aimée, mais parce qu'Adele est la sœur de Théodore ;

enfin, son imagination n'est fixée que sur un objet, son cœur est rempli d'une passion qui absorbe tous les autres sentimens. Ce n'est point là, je vous l'avoue, la belle fille que j'aurois désirée; cependant elle a d'excellentes qualités, elle est d'une extrême douceur, elle se doute à peine qu'elle est belle, elle a quelques talens agréables, & ne manque pas d'instruction; elle a trop de timidité & de paresse pour paroître jamais bien aimable; elle éprouvera un sentiment trop exclusif pour pouvoir s'attacher des amis tendres, mais elle intéressera généralement, & ne se fera point d'ennemis. Adieu, ma chere fille; j'ai répondu à toutes vos questions, & votre dernière lettre ne répond pas à toutes les miennes. Par exemple, vous ne me parlez point des gens avec lesquels vous vivez intimément: je ne les connois pas, qu'importe? Sont-ils des étrangers pour moi, s'ils vous plaisent, s'ils deviennent vos amis? Je veux savoir leurs noms, je veux des détails sur leurs caractères, & même sur leur figure. Je veux enfin pouvoir me représenter les personnes qui vous entourent. Adieu, ma chere enfant; je soupe ce soir chez madame de Limours avec madame de S**, la comtesse Anatolle & le chevalier d'Herbain; vous croyez bien que nous parlerons un peu de la **; cependant la vicomtesse est fâchée contre vous, parce que *vous n'admirez pas son héros, le chevalier de Murville; elle ne vous trouve pas digne d'être témoin du grand exemple qu'il donne.* Adieu,

ma chere & charmante amie ; parlez - moi davantage de vous & de tout ce qui vous environne , ou je vous parlerai moins de moi & de Paris.



L E T T R E X L I X.

La même à la même.

De Paris.

ENFIN, Théodore est réellement amoureux de Constance ; l'inquiétude a développé sa passion , & il aime d'autant plus vivement dans ce moment , qu'il s'apperçoit qu'il est aimé. J'ai fait une découverte que je ne puis confier qu'à vous seule , c'est que la comtesse Anatolle *se laisse persuader* qu'elle a du penchant pour Théodore. Madame de Valcé n'a jamais eu de goût plus vif que celui qu'elle affiche pour M. de Remicourt ; ce dernier est fort peu aimable , mais avec l'air le plus capable & le plus discret , il a déjà perdu trois ou quatre femmes , par conséquent il est à la mode ; voilà de bonnes raisons pour attacher & même pour fixer madame de Valcé ; jugez donc de ses craintes en voyant M. de Remicourt infiniment occupé de la comtesse Anatolle !... Dans cette extrémité , elle n' imagine rien de mieux que de persuader à la comtesse qu'elle a *un sentiment secret* pour Théodore , entreprise assez facile avec une jeune

personne qui n'a que dix-neuf ans, & dont l'imagination est aussi vive. Si la comtesse Anatolle croit aimer Théodore, elle ôtera toute espérance à M. de Remicourt ; d'ailleurs, madame de Valcé deteste sa sœur, elle n'a que trop pénétré ses sentimens ; si Théodore pouvoit s'attacher sérieusement à la comtesse Anatolle, Constance perdrait un amant aimé, un époux qui lui est destiné depuis l'enfance, tout cela seroit bien agréable. Voilà, ma chere fille, ce que j'ai pénétré & vu clairement, après avoir passé deux ou trois soirées avec madame de Valcé, la comtesse Anatolle & M. de Remicourt. Quand on a découvert de semblables desseins, je crois qu'il n'est pas fort difficile de les empêcher de réussir.

Oui, ma chere fille, je suis parfaitement contente de l'impression que le monde fait sur Adele ; plus elle apprend à le connoître, & plus elle s'affermir dans les principes que je lui ai donnés. Le monde acheve de gâter une mauvaise tête, mais il perfectionne encore un esprit sain & juste, suivant (comme le dit M. Dumarfais) cet axiome : *Que tout ce qui est reçu, est reçu suivant la disposition & l'état de ce qui reçoit ; c'est ainsi que les rayons du soleil durcissent la terre glaise, & amollissent la cire* (1). Le monde, répète-t-on toujours, est bien dangereux pour une jeune personne ! C'est votre faute, élevez bien

(1) Logique de M. Dumarfais.

vosre fille , & le monde ne fera pour elle qu'une école très - utile.

Madame de Narton est revenue d'Angleterre , Adele l'a vue l'autre jour chez moi pour la premiere fois , & le lendemain elle a dîné avec elle ; le jour même , Adele m'a fait quelques questions sur madame de Narton ; elle m'a demandé s'il étoit vrai qu'elle eût été belle ? Oui , ai - je répondu , il y a quinze ans qu'elle avoit encore une figure charmante. — Elle réunissoit donc alors tous les agrémens. — Oh , point du tout , car dans ce tems elle n'étoit point du tout aimable. . . Elle a reçu l'éducation la plus négligée ; dans sa jeunesse elle étoit d'une ignorance honteuse , son caractere étoit aussi peu formé que son esprit , elle avoit mille défauts insupportables , de l'humeur , des caprices ; de la contrariété , on ne pouvoit vivre avec elle. Ayant réellement de l'esprit , elle a fini par connoître ses propres travers ; insensiblement elle s'est corrigée de ses défauts , elle est devenue douce , égale , obligeante ; ensuite , rougissant de son ignorance , elle a prodigieusement lu ; en un mot , elle *s'est élevée elle-même*. — Quel dommage que ses parens n'aient pas pris cette peine ! car , sans compter tout ce qu'elle a dû souffrir en se réformant ainsi , elle n'a pas eu le plaisir de paroître dans le monde avec tous ses avantages à - la - fois , & les plus précieux sont précisément ceux qu'elle a possédés le plus tard ; au lieu qu'avec une bonne éducation , elle eût été en même tems aimable ,

spirituelle, instruite, jeune & jolie. Après cette réflexion, Adele en a fait beaucoup d'autres sur le bonheur d'avoir une mere tendre & éclairée; elle me récompense de mes soins, non-seulement par ses succès, mais par une tendresse & une reconnoissance qui semblent s'accroître chaque jour.

Vous savez, ma chere fille, que M. de Réfan a épousé mademoiselle de Sévanne, & comme il est parent & ami de M. de Limours, la vicomtesse a fait connoissance avec mesdames de Sévanne. La belle-sœur de la nouvelle mariée est une des plus ennuyeuses personnes que j'aie rencontrées; elle est jeune encore & assez jolie, mais elle joint au malheur de n'avoir pas le sens commun, le ridicule de se croire tout l'esprit du monde, la folie de parler toujours, & le tort encore plus grand de toujours parler d'elle. Personne n'a plus qu'elle l'insipide habitude de répondre à tout ce qu'on dit : *& moi aussi... moi, je suis comme cela... moi, cela m'est arrivé; ce moi, sans cesse répété, forme presque toute sa conversation.* Hier on parloit des lettres Persannes, le chevalier d'Herbain cita cette charmante réflexion : *Heureux celui qui a assez de vanité pour ne dire jamais de bien de lui, qui craint ceux qui l'écoutent, & ne compromet point son mérite avec l'orgueil des autres (1) !* Là-dessus madame de Sévanne se récria sur la beauté de la pensée, elle ajouta

(1) Lettres Persannes, page 142.

que les gens qui parloient toujours d'eux , étoient insupportables , & la force de l'habitude lui fit dire au moment même : *Moi , je ne parle jamais de moi . . .* Un rire général s'éleva dans la chambre , & madame de Sévanne demanda très-sérieusement de quoi l'on rioit. Elle a beaucoup d'autres travers ; la moindre chose qui lui arrive est à ses yeux surprenante , merveilleuse & digne d'être contée avec détail ; elle a des *antipathies singulieres qui sont invincibles & nées avec elle ; on l'a vue tomber évanouie pour avoir mangé de la gelée de groseille dans laquelle on avoit mis une seule framboise !* Elle n'a que des maladies extraordinaires , elle a été pendant deux ans *dans un état* auquel les plus habiles médecins n'ont jamais pu rien comprendre , & il faut écouter le détail *de cet état* jour par jour ! . . . Enfin , dans aucun moment elle ne jouit d'une santé parfaite , & jamais on ne la voit sans l'entendre se plaindre à chaque instant ou de *la migraine* ou de *ses nerfs* , ou du tems qu'il fait , du froid , de l'humidité , de la chaleur de la chambre ; toutes ces choses , dit-elle , *l'affectant physiquement , & la faisant souffrir plus que personne au monde.* Adele l'écoute & la considère avec le plus grand étonnement , & elle voit , par sa propre observation , à quel point le bavardage & l'habitude de parler de soi , peuvent rendre ennuyeuse , fatigante & ridicule.

Notre petite école d'éducation est établie , nous avons trouvé six jeunes filles de dix ans

que nous avons tirées de la plus affreuse misère ; elles sont toutes d'une jolie figure , ce que nous désirions , parce qu'il y a plus de danger pour celles là que pour les laides : *notre économe* étoit jadis maître écrivain ; il écrit & compte bien , il est parfaitement honnête , & il étoit dans le comble du malheur , ainsi que la femme lingere que nous avons choisie pour apprendre à travailler aux jeunes filles. J'ai déposé chez M. Browne , notre notaire , la somme que vous m'avez envoyée pour cet usage ; nous sommes en tout quinze associés : M. & madame de Limours , Constance , mesdames de S*** , la comtesse Anatolle , le chevalier d'Herbain , Porphyre , M. d'AIMERI , le chevalier de Valmont , le comte de Retel , M. d'Almane , mes enfans & moi. Chacun s'est taxé soi-même suivant ses facultés ; quelques-uns ne se sont engagés que pour deux cents livres par an , personne ne donne au-dessus de cinq cents francs , excepté M. de Retel , qui , comme le plus riche puisqu'il n'est pas marié , donne vingt-cinq louis , & s'est chargé en outre des premiers fraix de l'établissement , du linge , des meubles , du trousseau des petites filles , &c. , ce qui se monte à peu près à cent pistoles. L'établissement coûtera en tout chaque année six mille francs par impossible , & cette somme assure le fort de dix personnes (en comptant la servante & la cuisinière) : comme les jeunes filles se renouvelleront tous les sept ans , sans donner plus d'argent , le bien produit par cet

établissement ne se bornera point à faire le bonheur de dix personnes seulement.

Adieu , ma chere fille , je n'ai point de nouvelles à vous mander , sinon que madame de Germeuil est séparée de son mari , & absolument bannie de la société : car , le monde si *tolérant* , depuis quelques années sur-tout , ne pardonne pas encore les séparations ; il faut avoir des droits bien fondés à l'estime du public , & en même tems les plus fortes raisons de se séparer de son mari , pour qu'un tel éclat ne ravisse pas toute espece de considération , même celle qui n'est qu'apparente.



L E T T R E L.

Madame de Valcé à la comtesse Anatolle.

QUOI donc , au milieu de l'hiver , quitter tout à coup Paris pour aller passer six semaines avec la tante d'un mari qu'on n'aime plus ! . . . Que signifie ce caprice , ma chere petite ? . . . Vous voulez me cacher votre secret , & moi , malgré votre peu de confiance , je ne puis m'empêcher de vous éclairer & de vous donner les conseils dont vous avez besoin. Vous fuyez *pour vous guérir* . . . Le remede est plus douloureux que le mal , il est donc absurde ; d'ailleurs , l'habitude forme & fortifie l'amitié , & détruit l'amour : n'espérez donc rien de l'absence ; elle fait oublier une

amie, elle rend plus cher un amant, parce qu'alors l'imagination le représente toujours plus aimable qu'il n'est en effet. Voyez souvent celui que vous aimez, vous finirez par l'aimer moins. Mais vous ne me croirez pas, vous avez des idées si romanesques !... Vous prétendez triompher d'une passion !... Vous vous flattez d'une chimere ; comptez davantage sur votre vertu & moins sur votre raison ; ne craignez point que le sentiment que vous éprouvez vous fasse renoncer à vos principes, & n'espérez pas que vous puissiez l'arracher de votre cœur. Eh quoi ! ne sauroit on aimer passionnément sans s'égarer, sans s'avilir ?... Je n'ignore pas qu'en général on ne croit guere à cette espece de sentiment (1) ; mais il existe, n'en doutez pas, il est fait pour vous ; cessez donc de faire votre tourment en vous reprochant une sensibilité moins dangereuse pour vous que pour toute autre. Je fais ce qui se passe au fond de votre ame... *Vous croyez qu'on a pris des engagements sacrés*... c'est une erreur, il n'y a jamais eu de PAROLE DONNÉE, & dans ce moment on vient de renoncer formellement aux *projets vagues* formés jadis. Vous peasez bien que je dois être instruite, & vous pouvez compter sur la vérité de ce détail. Je me trouverois heureuse si je pouvois parvenir à vous remettre la tête,

(1) Et l'on a raison ; mais quand on veut corrompre une jeune personne, il faut bien commencer par lui parler ainsi.

& à vous rendre un peu de calme ; car je suis sûre que vous êtes dans une cruelle agitation, & je ne puis vous exprimer à quel point je vous plains ; si vous n'aviez qu'un sentiment ordinaire, je vous exhorterois à le combattre, mais vous avez trop d'énergie dans l'ame pour aimer foiblement : rappelez - vous tous vos principes, promettez vous de ne vous en écarter jamais ; cachez votre penchant à l'objet qui l'inspire ; qu'un aveu positif n'échappe jamais de votre bouche ; soyez assez généreuse pour n'exiger que de l'amitié en aimant passionnément ; voilà maintenant les seuls conseils qu'on puisse vous donner , & tout ce qu'on doit attendre d'un cœur aussi sensible, aussi noble , aussi pur que le vôtre. Adieu , ma chere amie , écrivez - moi exactement , & soyez plus sincere avec une personne que votre bonheur & votre gloire intéressent également.



L E T T R E L I.

Le baron au vicomte.

De Versailles.

NOTRE affaire est sûre . mon cher vicomte , nous partirons pour L*** le premier avril ; je ne vous recommande pas la discrétion , vous connoiss'z toutes les raisons qui doivent me faire desirer que ce secret soit fidèlement

gardé. Je l'ai confié à mon fils , & voici à quelle occasion. Lundi nous soupâmes chez madame de G*** , nous y trouvâmes la comtesse Anatolle que nous n'avions pas encore vue depuis son retour ; elle vouloit jouer au trictrac , & ne trouvant pour arranger sa partie qu'une femme qui fait à peine ce jeu , elle pria Théodore de faire la chouette , & l'emmena dans un cabinet à côté du salon où le trictrac est établi , de maniere que je perdis de vue Théodore toute la soirée. A souper je remarquai qu'il étoit rêveur , & que ses yeux & ceux de la comtesse Anatolle se rencoentroient souvent. En sortant de table nous allâmes tous à la petite maison de M. de G*** , dans l'avenue de Versailles ; il y avoit un spectacle charmant , & Théodore s'y trouva placé à côté de la comtesse Anatolle : pour moi je l'étois de maniere à pouvoir les observer tous les deux sans en être vu. Mon fils parloit peu , mais il ne voyoit & n'écouteoit que la comtesse Anatolie. Cette dernière paroissoit ne dire à Théodore que des mots à la dérobee ; si près de lui elle n'osoit le regarder : elle se tenoit droite à sa place , sans jamais se retourner de son côté ; & cependant à chaque instant elle jetoit un regard sur lui , en levant doucement & languissamment les yeux , & les baissant aussitôt avec précipitation , regard très connu , & qui dit bien des choses. . . La comtesse , après un moment de rêverie , adressoit la parole à sa voisine , & pendant quelques mi-

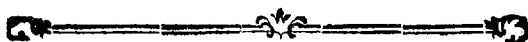
nutes sembloit oublier Théodore, qui, durant ce tems, contemploit les deux plus longues nattes & les plus beaux cheveux du monde, & n'attendoit pas sans impatience que la conversation de la comtesse Anatolle fût finie.

Après le spectacle Théodore donna la main à la comtesse, & la conduisit jusqu'à son carrosse. Quand nous tûmes en voiture mon fils & moi, nous ne parlâmes que du spectacle & de choses indifférentes, & nous nous séparâmes pour nous coucher, sans que le nom de la comtesse Anatolle eut été prononcé. Le lendemain, aussi-tôt que je fus éveillé, Théodore entra dans ma chambre; il renvoya mes gens, & s'asséyant le dos tourné contre la fenêtre (afin que le jour éclairât moins son visage) il prit une de mes mains & la serra fortement dans les siennes; il étoit également ému & embarrassé, & fut un moment sans pouvoir parler; je l'embrassai, & le regardant en souriant: savez-vous bien, dis-je, que vous m'inquiéteriez si je vous connoissois moins! Je vois bien que le cœur de mon Théodore a besoin de s'ouvrir, & qu'il va confier quelque secret à son ami... mais je ne puis croire que cette confiance soit embarrassante pour vous & affligeante pour moi. ... — Grace au ciel, je n'ai rien encore d'*essentiel* à me reprocher... mais je me trouve dans la situation la plus singulière! ... — Singulière!... point du tout. Vous aimez une personne digne en effet de vous attacher

folidement, & cependant la coquetterie d'une femme aussi légère qu'imprudente, vous flatte & vous attire... Cette situation n'est pas neuve... — Comment avez-vous pu pénétrer?... — Le manège de la comtesse Anatolle n'est pas une chose nouvelle pour moi... — Mon pere, je vous avoue que je ne la croyois pas coquette. — Il est plus flatteur de croire qu'elle est sensible, je le conçois; si notre amour-propre ne produisoit pas souvent de semblables illusions, les coquettes ne nous séduiroient jamais: au reste, votre défaut d'expérience rend votre erreur très-excusable; d'ailleurs la comtesse Anatolle est du nombre des coquettes qui s'abusent elles-mêmes; elle a véritablement une tête vive, elle croit vous aimer... — Et comment voyez-vous qu'elle s'abuse? — Parce qu'elle a déjà cru aimer M. de Saint-Phar, & parce que vous êtes trop jeune pour pouvoir inspirer une passion à une femme qui est dans le monde depuis quatre ans. — Enfin, me voilà soulagé, vous avez lu dans mon ame. Mais que dois-je faire?... — Eviter la comtesse Anatolle, ne jamais vous placer à côté d'elle, ne plus la regarder... Vous avez de l'empire sur vous-même, cet effort vous coûtera peu, sur tout s'il est vrai que vous aimiez Constance. — Si je l'aime! vous le savez, mon pere, il n'est point de sacrifices que je ne fisse avec transport pour elle; son idée seule m'occupe, je ne pense qu'à elle; cependant je me défie de moi-même, & je crains, je
vous

vous l'avoue , la comtesse Anatolle : son souvenir ne me trouble jamais : quand elle est à côté de Constance je ne la vois pas , mais . . . — Quand vous jouez au trictrac avec elle dans un petit cabinet , vous la trouvez bien jolie & bien séduisante , sur-tout si elle vous fait entendre qu'elle n'a fait ce voyage de quinze jours (qui devoit être de six semaines) que pour s'arracher au danger de vous voir . . . A ces mots Théodore rougit excessivement , & la plus grande surprise se peint sur son visage. Vous me croyez forcier , repris - je en riant ; en effet , je n'ai pas entendu un seul mot de votre *entretien* avec la comtesse Anatolle , mais je fais par cœur , depuis environ vingt - cinq ans , tout ce qu'elle vous a dit hier. — Les coquettes sont peu dangereuses , puisqu'il est possible de les deviner ainsi. — Je vous promets , mon pere , d'éviter avec le plus grand soin la comtesse Anatolle ; cependant la politesse m'empêchera souvent de la fuir autant que je le voudrois. — Eh bien , il faut vous éloigner assez de tems pour lui laisser celui de vous oublier , un an , par exemple . . . — Un an ! & Constance ? — Vous quitterez Constance sans peine si je vous offre un moyen de vous rendre plus digne d'elle. La guerre est allumée en *** . . . — Ah , partons . . . Vous n'ignorez pas , mon pere , que le chevalier de Valmont & moi , nous avons eu déjà cette idée l'été dernier . . . — Je me suis vivement occupé depuis de ce projet , j'ai maintenant l'espérance d'être

employé, & si cela est, je vous emmènerai avec votre ami. A ces paroles, Théodore transporté me fauta au col; dans ce moment il ne vit que la gloire, tous les sacrifices furent oubliés!... Hier je lui ai annoncé qu'on m'avoit accordé ma demande, & que nous partirions vers la fin de mars. Il m'a donné sa parole de cacher avec soin ce secret à sa mere. Je connois la raison & le courage de madame d'Almane, je suis bien sûr qu'elle ne peut manquer d'approuver un parti qu'elle seroit capable de conseiller; mais en même tems, je n'imagine que trop tout ce que son cœur souffrira. Je ne puis me résoudre à l'affliger sans nécessité; ainsi je ne lui déclarerai cette nouvelle que quinze jours avant notre départ. Adieu, mon ami, je serai sûrement à Paris mardi au soir, & j'irai sur-le-champ vous trouver dans votre loge à l'opéra.



L E T T R E L I I.

La baronne à madame d'Ostalis.

De Paris.

JE viens d'éprouver un plaisir bien vif, ma chere fille; on a joué aujourd'hui, pour la premiere fois, une tragédie de Porphire; cette piece a eu le succès le plus brillant, & ce qui vaut mieux encore, elle le méritoit: elle ne doit rien à l'illusion du théâtre & au

jeu des acteurs ; on pourra la lire & conserver
 l'opinion que cette première représentation
 en a donnée. Porphire , dans cette occasion
 a senti plus vivement que jamais combien
 une excellente réputation peut être utile à un
 auteur. Il étoit sûr d'avance de toute la bien-
 veillance du public , & qu'il n'auroit contre
 lui nulle espèce de cabale ; il n'a fait que des
 ouvrages estimables ; il n'a jamais répondu à
 toutes les critiques dictées par l'envie , la
 mauvaise foi & la méchanceté , & il ne s'est
 point enorgueilli de cette modération si rare.
 On suppose assez généralement un grand mé-
 rite aux personnes qui ont un grand nombre
 d'ennemis , c'est pourquoi nous voyons tant
 de gens se vanter d'être détestés , & répéter
 si souvent avec emphase : *mes ennemis* , ce
 qui au fond signifie *mes envieux*. Porphire
 s'affligeoit trop en secret d'exciter la haine ,
 pour se glorifier d'avoir des ennemis ; il ne
 s'est jamais plaint d'eux , il les a ramenés
 tous ; incapable d'envie & de ressentiment , il
 fait pardonner une injustice & trouve un
 noble plaisir à louer ses rivaux. On l'a tou-
 jours vu intimément lié avec les gens de let-
 tres les plus distingués ; il a dans tous les
 tems désiré leur amitié , profité de leurs con-
 seils & saisi avec empressement toutes les
 occasions de les obliger. Il pense comme la
 Bruyere , il dit , ainsi que lui : *Entrez , toutes*
les portes vous sont ouvertes . . . passez jus-
qu'à moi sans me faire avertir : vous m'ap-
portez quelque chose de plus précieux que l'ar-

gent & l'or , si c'est une occasion de vous obliger : parlez , que voulez-vous que je fasse pour vous ? Faut-il quitter mes livres , mes études , mon ouvrage , cette ligne qui est commencée ? Quelle interruption heureuse pour moi que celle de vous être utile ! &c. (1)

Avec ce caractère obligeant , connoissez-vous personne qui soit plus que lui susceptible de reconnoissance ? Sollicitez une grace pour lui ; si vous réussissez , il en sera plus satisfait ; si vous échouez , il n'en sera pas moins reconnoissant. Aussi il est impossible de réunir plus de suffrages , & d'avoir dans la société une existence plus agréable ; on reconnoît avec plaisir sa supériorité , parce qu'il ne la fait jamais sentir : au fond , sa douceur , sa modestie & sa simplicité m'étonnent moins en lui qu'en tout autre. Les gens du monde ne peuvent faire connoître leur esprit que dans la conversation ; il ne faut donc pas s'étonner s'ils y portent quelquefois de la prétention & le desir d'y briller : mais un homme de lettres , dont tout le monde connoît le mérite , ne devrait pas être susceptible de cette ambition frivole ; *il a fait ses preuves* , que peut-il lui en coûter d'être simple & modeste ? S'il n'est pas au-dessus d'une petite vanité , il ne sent pas tout ce que vaut la gloire. D'ailleurs , en ne s'occupant dans la société que du soin de faire valoir les autres , il y paroîtra toujours le plus aimable ; on s'y rend infup-

(1) Caractères de la Bruyère.

portable quand on y veut dominer ; on n'y obtient les succès les plus flatteurs que par les égards, la douceur, la modestie & le desir de plaire & d'être aimé.

J'ai vu à l'occasion de cette première représentation de la tragédie de Porphire, combien en général les gens du monde osent peu juger d'après eux-mêmes. J'ai soupé le soir avec cinquante personnes ; Porphire est universellement aimé, sa pièce venoit d'avoir le plus grand succès, cependant on ne la louoit qu'avec précaution ; avant de prononcer on tâchoit de recueillir les voix, on cherchoit à pénétrer l'opinion des gens qui passent pour avoir le plus d'esprit, & l'on se gardoit bien de montrer de l'admiration ; on se contentoit de dire : *Cette pièce m'a fait grand plaisir ; il y a de beaux vers... il y a de belles scènes...* Car, avant que le public ait jugé en dernier ressort, on n'a pas le courage de dire : *c'est une excellente pièce, un ouvrage de génie.* A tout événement, on aime mieux passer pour être trop difficile que pour n'être point assez délicat. Ces mêmes personnes, si réservées dans leurs jugemens & leurs éloges à l'égard des gens de lettres, se dédommagent de cette prudente contrainte, en jugeant hardiment les ouvrages de société, elles osent alors décider, trancher avec assurance ; elles ne craignent pas d'être démenties par le public.

Adieu, ma chère fille ; je vois approcher le printems avec peine depuis que Théodore est entré au service ; ce moment est toujours

triste pour moi, puisque c'est celui d'une séparation de plusieurs mois. Mon fils me montra hier à ce sujet une sensibilité qui me toucha jusqu'au fond de l'ame. J'étois seule avec lui & sa sœur; Théodore, lui dis je en l'embrassant, vous me devenez tous les jours plus cher; aussi je sens que je vous verrai partir cette année avec plus de peine encore que je n'en éprouvai jamais!... A ces mots Théodore me regarda d'une manière qui me pénétra, ensuite il se leva & fut à la cheminée; il me tournoit le dos, mais Adele qui voyoit son visage dans la glace, s'élança vers lui & se jeta à son cou en s'écriant : *Cher Théodore !... O maman, regardez-le !...* Je me levai, Théodore baigné de larmes se précipita dans mes bras... Il ne pouvoit ni parler ni retenir ses pleurs, & ce mouvement de sensibilité fut si vif & si extraordinaire qu'il ressembloit à de la douleur, & qu'il me causa autant de saisissement que d'attendrissement. Adieu, ma chère fille; il y aura un an le vingt de ce mois, que je suis séparée de vous; dans un mois M. d'Almane & Théodore partiront... Je suis bien triste... Ah! quand vous reverrai-je? quand serons-nous donc tous réunis?



L E T T R E L I I I.

Le comte de Roseville au baron.

OUI, mon cher baron, dans un an ^{au} plus tard j'aurai le plaisir de vous revoir & de me retrouver dans ma patrie. Je n'attends pour partir qu'un événement qui peut mettre le comble à la félicité de mon élève. La grossesse de la jeune princesse est déclarée; & dans l'espoir qu'elle accouchera d'un garçon, le prince s'occupe déjà du choix d'un gouverneur. Je lui ai fait lire à cette occasion un ouvrage peu connu (1), mais qui mériteroit bien de l'être, & dans lequel on trouve, relativement au choix d'un gouverneur, des détails très-intéressans, entr'autres ceux-ci :

« Le roi lui choisit (2) pour gouverneur, un seigneur de distinction, nommé Polyprate; & ce ne fut ni son rang ni la considération de ses services militaires & politiques, qui le décidèrent dans ce choix. Car, disoit-il, le général le plus expérimenté, le politique le plus éclairé & le plus laborieux, le jurisconsulte le plus habile, peuvent bien ne pas avoir les qualités nécessaires pour réussir

(1) Qui a pour titre : *Education des princes destinés au trône*, par M. Bassedow, traduit de l'allemand, par M. de B***.

(2) Au jeune prince son fils.

à l'éducation d'un prince. Aussi celle du jeune Agathocrator ne fut-elle confiée à Polyprate que parce qu'il s'étoit sérieusement occupé de celle de ses enfans. . . Ses fils avoient acquis des lumieres & une prudence qu'on ne remarquoit point dans les autres jeunes gens. . . Trois ans avant de les remettre entre les mains du gouverneur qu'il avoit choisi, il voulut qu'il se préparât à ses fonctions, en faisant une étude des bons ouvrages sur l'éducation, en consultant les personnes qui avoient élevé des enfans avec succès, en faisant sur des enfans du peuple quelques essais qui lui donnassent en même tems l'occasion d'exercer envers eux des actes de bienfaisance. Polyprate avoit, outre cela, choisi de bonne heure des domestiques dont la compagnie ne pût pas être pernicieuse à ses enfans. Le futur gouverneur fut chargé de les préparer à leurs fonctions, en les attachant à d'autres enfans pour faire auprès d'eux l'apprentissage des principes d'après lesquels ils devoient se conduire avec les siens, &c. . . Sans un pareil gouverneur, disoit le roi, & en général sans un choix aussi scrupuleux de toutes les personnes qui entourent le prince, il est impossible de l'élever parfaitement. Il ne faut donc épargner ni peines ni dépenses pour chercher, fût-ce même dans les pays étrangers, des sujets dignes de concourir à son éducation ; & pour les y préparer par un apprentissage bien dirigé. »

Tout cela ne suffit pas, dis - je au prince ;

votre fils fera d'abord entre les mains des femmes ; le choix de la gouvernante est beaucoup plus essentiel que vous ne l'imaginez. C'est elle qui donnera les premières impressions ; & d'ailleurs , le prince lui devra par la suite de la reconnoissance & de la tendresse : il faut donc qu'elle soit estimable autant qu'éclairée. Et songez encore , monseigneur , qu'en vous conduisant d'après tous ces principes , vous ne rempliriez vos devoirs que bien imparfaitement , si vous ne veilliez pas vous-même à l'éducation du prince votre fils. Quelle plus importante affaire pourra jamais vous occuper, même quand vous régnerez ? Tout ce que vous pourrez faire de plus utile , de plus glorieux , n'aura qu'un effet passager , si votre successeur n'est qu'un prince médiocre. C'est lui qui doit perfectionner ou détruire votre ouvrage. Sans lui vous pouvez être grand , mais vous ne pouvez sans lui faire passer vos bienfaits à la génération qui va naître. Veillez donc sur lui , sur son gouverneur , sur tout ce qui l'entoure ; étudiez son caractère , connoissez ses inclinations , ses défauts , ses vertus ; & souvenez-vous qu'Auguste , maître du monde , trouvoit encore assez de tems pour présider lui-même à l'éducation de ses petits-fils.

A la suite de cet entretien , j'ai donné au prince la petite liste des personnes que je jugeois les plus dignes de prétendre à la place de gouverneur. Vous trouverez , lui dis-je , quatre noms dans ce papier , & c'est beau-

coup fans doute. Heureux le prince qui peut compter dans fa cour quatre hommes d'un mérite véritablement diftingué ! voilà , fuyant mes lumières , les perfonnes entre lesquelles vous devez choisir un gouverneur ; mais je vous confeille de les étudier , de les obferver avec foin , & de ne vous décider entr'eux que deux ou trois ans après la naiffance du prince ; car un choix fi important demande toute la prudence & toute la réflexion dont vous êtes capable. A ces mots , le prince ouvrit le papier , il lut les trois premiers noms fans furprife , il favoit que la voix publique les avoit déjà désignés ; mais il fe récria au dernier : quoi , dit il , M. *** ! avez-vous fongé qu'il n'eft pas fait par fa naiffance pour prétendre à cette place ? . . . — Sa naiffance , il eft vrai , n'eft point illuftre , fa maifon peut - être n'eft pas ancienne ; mais enfin il eft à la cour ; qu'importe , du refte , que fon nom foit moins beau que celui d'un autre , s'il a réellement un mérite fupérieur ? Dans toutes les autres places qui demandent véritablement de grands talens , on n'a jamais eu d'égard à la naiffance : on ne cherche , avec raifon , que du mérite dans les gens qu'on veut élever au miniftère ; le mérite eft - il moins néceffaire dans un gouverneur , & ce choix eft - il moins important ? . . . Vous vous étonnez , monfeigneur , de voir fur ma lifte le nom de M. de *** ; vous euffiez donc été bien furpris , fi vous y euffiez lu celui de M. d'Elford ? . . . — Comment ! un homme qui

ne peut venir à la cour?... — Oui; mais un homme rempli de vertus & de génie. Ce n'est point l'obscurité de sa naissance qui m'a empêché de vous le proposer, car outre les raisons que je viens de vous dire, je trouvois dans ce choix un avantage de plus: quelle leçon pour un jeune prince, de voir dans son propre gouverneur un exemple frappant de l'utilité dont peut être la vertu? Combien il l'eût respecté davantage, ce gouverneur, en apprenant qu'il ne devoit sa place qu'à ses qualités personnelles & à la supériorité de ses lumières!... — Mais je pourrai, sans choquer tous les préjugés reçus, profiter des talens de M. d'Elford, en l'attachant à l'éducation sous un autre titre... — S'il n'est pas le maître, s'il n'a pas le titre de gouverneur, il ne fera rien que de médiocre. Les places secondaires dont vous parlez, monseigneur, quoique très-honorables pour les personnes de l'état de M. d'Elford, seront rarement acceptées par des gens de génie; ils ne peuvent faire le bien qu'à demi, ou si le gouverneur adoptoit toutes leurs idées, ils ne pourroient recueillir le plus doux fruit de leurs travaux, la gloire & la reconnoissance de la patrie... — Eh bien, croyez-vous que la réflexion & l'intérêt le plus cher ne puissent me mettre au dessus d'un préjugé?... — Non, sans doute. — Pourquoi donc ne m'avez-vous pas proposé M. d'Elford?... — Parce qu'il n'a jamais vécu à la cour ni dans le grand monde, & qu'il me paroît absolu-

ment nécessaire que le gouverneur d'un prince connoisse l'un & l'autre. — Vous n'approuveriez donc pas qu'on élevât un jeune prince loin de la cour, & qu'afin de le rendre plus digne de régner, on lui cachât sa naissance? . . . — On ne soustrait point ainsi l'héritier d'un grand état, ce plan d'éducation est absolument chimérique; par conséquent, j'ai dû peu réfléchir aux avantages qu'on pourroit retirer en le suivant. — Mais sans cacher au prince sa naissance, il seroit possible du moins de l'élever loin de la cour. . . — Il n'est point d'avantage qui puisse dédommager un jeune prince du malheur d'être élevé loin des yeux de son pere & de sa mere; son devoir est de les chérir, son bonheur d'en être aimé; il faut donc qu'il les connoisse, & qu'il vive toujours avec eux. Cependant, j'approuverois fort qu'on fit bâtir une *maison d'éducation* à sept ou huit lieues de la cour, & que le jeune prince y fût passer trois ou quatre mois tous les ans; à cette distance il pourroit jouir du bonheur de voir souvent son pere & sa mere pendant ces trois mois, & cette retraite, en fortifiant sa santé, avanceroit ses progrès dans l'étude. — Cette idée me plaît beaucoup. Certainement je ferai bâtir une maison d'éducation; & je conçois que ce n'est pas un architecte seul qui doit faire le plan de cette maison. Il faut qu'on puisse s'y instruire, non-seulement en regardant les tapisseries, les tapis & les meubles des appartemens, mais aussi en se promenant dans les cours & dans

les jardins : les dorures , les glaces , la magnificence en seront bannies ; mais je veux que tout y présente , à chaque pas , des objets d'instruction , ou qui puissent inspirer à l'enfant des sentimens vertueux. (1)

Vous croyez bien , mon cher baron , que j'engagerai le prince à réfléchir mûrement sur le plan de cette maison avant de la faire bâtir , & à consulter des personnes en état de lui donner de bons conseils à cet égard. Adieu , mon cher baron ; j'écris par ce courrier à madame d'Almane , ainsi je ne vous parle ni de M. ni de madame d'Ostalis ; madame d'Almane vous communiquera sûrement ma lettre , & les détails qu'elle contient vous intéresseront d'autant plus que vous savez bien que je ne me permettrois pas la plus légère exagération , même pour vous procurer un grand plaisir.

(1) Comme , par exemple , les tableaux qui représentent de belles actions ; & dans les jardins & les cours , les statues & les bustes de plusieurs grands hommes , dont l'histoire seroit écrite sur le piédestal. Sans faire de nouvelles dépenses , un souverain pourroit choisir dans les richesses de ce genre qu'il possède , les tableaux , dessins , gravures , statues , qui retracent le souvenir des grands hommes & des actions vertueuses , & placer cette précieuse collection sous les yeux du prince son fils.





L E T T R E L I V.

La baronne à madame de Valmont.

De Paris.

AH, madame ! vous seule pouvez concevoir l'état où je suis, & la douleur qui m'accable. . . . Cette douleur, dont je renferme la plus grande partie au fond de mon ame, je puis vous la laisser voir, vous la partagez, vous l'éprouvez vous-même ! . . . Hélas, ils partent demain à la pointe du jour ! . . . ils ont voulu nous tromper & nous persuader qu'ils ne partiroient que lundi ou mardi. J'ai feint de le croire, mais je fais la vérité depuis ce matin. . . . Quel souper que celui de ce soir ! . . . Le chevalier de Valmont & M. d'Aimeri avoient dîné ici, ils ne m'ont quittée qu'à cinq heures ; & à sept, M. d'Almane & Théodore sont revenus avec eux ; cet empressement auroit pu seul me donner des soupçons ; nous avons soupé ensemble ; la manière dont M. d'Almane nous a fait placer à table a eu quelque chose d'assez remarquable. . . . J'étois entre M. d'Almane & Théodore ; le premier avoit Adele à sa droite, & dit au chevalier de Valmont de se placer à l'autre côté d'Adele. Le chevalier s'est fait répéter deux fois cette invitation, il craignoit d'avoir mal entendu. . . . La conversation a été bien

triste & bien languissante ; vous savez com-
 bien il est difficile de s'empêcher de pleurer
 en parlant ; Adele & moi nous gardions le
 silence... En sortant de table, j'ai senti que
 j'étois si peu maîtresse de moi-même, que
 j'ai pris le parti de passer un instant dans mon
 cabinet... A onze heures, M. d'Aimeri a re-
 gardé à sa montre, & j'ai vu qu'il faisoit un
 signe à M. d'Almane. Au bout de quelques
 minutes, ils se sont tous levés ; M. d'Almane
 & mon fils se sont approchés de moi, en me
 disant *bon soir* d'une voix mal assurée ; en les
 embrassant, je n'ai pu retenir mes larmes,
 j'ai senti couler celles de mon fils, mon visage
 en étoit baigné... Adele éperdue, ne com-
 prenant que trop cet embrassement étoit un
 adieu, est venue se jeter entre son pere & son
 frere... Enfin, M. d'Almane s'arrachant de
 nos bras, a fait quelques pas pour sortir.
 Adele, pâle & tremblante, en le voyant s'é-
 loigner, a voulu le suivre ; mais ne pouvant
 se soutenir sur ses jambes, elle seroit tombée
 si le chevalier de Valmont n'eût volé vers
 elle, & après avoir prévenu sa chute, ne l'eût
 portée dans un fauteuil... M. d'Almane est
 revenu pour assurer à sa fille qu'il ne partiroit
 point cette nuit ; ensuite, remarquant que
 Théodore & le chevalier de Valmont ne
 pouvoient plus cacher l'excès de leur atten-
 drissement, il les a pris l'un & l'autre par la
 main, & il est sorti brusquement. Alors Adele
 s'est précipitée dans mes bras, & nous avons
 donné un libre cours à nos larmes... Nous

avons passé plus de deux heures ensemble sans nous parler, ne pouvant que pleurer. . . D'ailleurs, l'inquiétude & la douleur inspirent quelquefois des idées si noires, qu'il seroit impossible d'en faire part. . . on n'auroit pas le courage de les exprimer; quand on craint pour les objets qu'on aime, on éprouve une espcce de superstition qui nous empêche toujours de détailler nos pensées les plus déchirantes; dans ce cas, il y a *des mots si terribles*, qu'on ne peut se résoudre à les prononcer. Je me souviens qu'à l'âge de quatre ans Adele se donna un coup à la tête; dans ce même tems elle fut malade, elle eut de la fièvre; je consultai, je parlai du coup qu'elle avoit reçu, je demandai *si son état n'en étoit pas une suite*, il m'eût été impossible de dire : *Croyez-vous qu'elle ait un dépôt dans la tête ?* J'y pensois à chaque instant du jour & de la nuit, mais ce mot affreux *de dépôt* ma bouche ne pouvoit le proférer. . . Telle est aujourd'hui ma situation. . . Il seroit au-dessus de mes forces de communiquer toutes mes idées à la personne qui m'inspire le plus de confiance. . . Ah, madame ! quand je pense (& dans quel instant n'y pensé-je pas ?) à quel point je suis heureuse, je suis effrayée de mon bonheur. Est-il possible qu'une félicité si parfaite puisse durer toujours ? . . . Il est quatre heures du matin, ils partiront dans deux heures ! Je ne fais si je pourrai résister au desir de les revoir encore un moment, de les embrasser. . . Mon

pauvre Théodore, comme il étoit profondément attendri ! comme il est bon , sensible ! à quel excès je l'aime !... Et le chevalier de Valmont !... Croyez , madame , qu'il m'est bien cher aussi... Enfin , dans huit ou dix mois nous les reverrons , & ils auront fait une campagne glorieuse... Ils se distingueront , j'en suis bien sûre... O quel joie , quels transports , en lisant la lettre qui nous annoncera leur retour... quand nous les saurons débarqués !... Hélas ! combien de peines & de craintes mortelles il faudra supporter avant de goûter un semblable bonheur ! Mais aussi peut-on l'acheter trop cher ? Adieu , madame ; M. d'AIMERI veut bien venir passer trois semaines à St. **, ensuite il ira vous rejoindre , & vous aurez sûrement la satisfaction de le voir vers les derniers jours d'avril.



L E T T R E L V.

La baronne à madame d'Ostalis.

De Saint **.

JE suis ici depuis deux jours , ma chere fille... les deux jours les plus cruels & les plus pénibles de ma vie !... Naturellement je pleure difficilement , mais depuis quarante-huit heures , j'ai eu continuellement les larmes aux yeux , & j'ai toujours été au moment d'éclater. Le lundi au soir j'ai voulu essayer

de faire de la musique , j'ai joué sur la harpe des piéces que je ne fais point , afin d'être forcée de m'appliquer , dans l'espérance de me distraire mieux ; & machinalement , tout en jouant , je pleurois au point que mes yeux obscurcis de larmes ne pouvoient lire ma musique. . . On peut bien écarter les réflexions , mais on ne peut se soustraire au sentiment de ses maux , un poids affreux reste toujours au fond du cœur. . . Je n'ai trouvé jusqu'ici de véritable consolation que dans la religion , qu'en m'adressant à Dieu , en le priant , en plaçant en lui seul toutes mes espérances ; c'est avec une confiance entière que j'ose l'implorer , & il a déjà daigné me ranimer & me fortifier. Puissé-je me rendre digne d'être , dans tous les événemens de ma vie , ou guidée , ou soutenue , ou consolée par lui ! La vicomtesse & Constance sont ici ; la dernière est dans un état d'abattement qui prouve toute la vivacité de ses sentimens pour Théodore. Adele a lu facilement dans son cœur , elle la plaint , mais ne la conçoit pas. Comme je ne veux pas que ma fille reçoive des confidences de ce genre , j'ai le plus grand soin d'empêcher qu'elle ne se trouve seule avec Constance , & je lui ai défendu de ne lui jamais parler de Théodore. Afin de calmer les agitations de la vicomtesse , aussi tourmentée que Constance , le vicomte , quinze jours avant le départ de M. d'Almane , a refusé positivement le marquis d'Hernay , & en même tems il a dit à madame de Limours qu'au fond du

cœur il préféreroit toujours Théodore à tout autre parti. La vicomtesse l'a conjuré de prendre des engagemens formels avec M. d'Almane, mais elle n'a pu obtenir cette demande, ce qui lui laisse toujours beaucoup de craintes & d'inquiétudes.

Adele est bien affligée, mais son courage égale sa sensibilité, elle s'occupe sans relâche, & n'a rien perdu de son activité.

Porphire, qui est venu ici avec moi, me quitte demain; il a reçu une lettre qui lui apprend que M. de Lagaraye est dangereusement malade, & il part aussi-tôt pour aller retrouver & soigner son bienfaiteur. Adieu, ma chere fille... Ah, pourquoi faut-il que dans la circonstance la plus cruelle de ma vie, je sois encore privée de la consolation de vous confier mes peines!... Je vous écris, mais quand lirez-vous cette lettre?... Quand recevrai-je votre réponse?... Adieu, mon enfant; je vous écrirai encore jeudi, & avec plus de détail.



L E T T R E L V I.

La vicomtesse à la baronne.

De Paris.

J'AI beaucoup de nouvelles à vous mander, ma chere amie; madame de Blemur vient de se venger d'une maniere bien éclatante de

madame de Serville : cette dernière sollicitoit, comme vous savez, une place que mille circonstances réunies lui faisoient souhaiter passionnément ; elle se croyoit sûre de l'obtenir, quand madame de Blemur est revenue des eaux ; alors tout a changé de face, madame de Blemur a formé une intrigue si profondément combinée, qu'elle est parvenue à faire manquer l'affaire ; ensuite elle a écrit à madame de Serville pour se vanter de cet exploit. Ce billet, dont tout le monde a des copies, contenoit ces mots :

« Vous avez éprouvé jadis, madame, que
 » je favois servir mes amis, il est juste que
 » vous appreniez aujourd'hui que je fais me
 » venger de l'ingratitude & de la noirceur...
 » J'ai fait échouer vos desseins, ce n'est pas
 » vous rendre tout le mal que vous m'avez
 » fait, mais cependant je suis satisfaite de
 » pouvoir vous prouver du moins qu'on ne
 » peut impunément me tromper & me tra-
 » hir. »

Cette manière extraordinaire de faire parade de sa haine, & de se glorifier de sa vengeance, a réussi auprès de plusieurs personnes ; on a trouvé dans ce procédé une sorte de *franchise imposante* ; on répète à ce sujet tous les lieux communs, dangereux & faux que vous connoissez ; on dit que *les gens les plus sensibles sont ceux qui savent le mieux haïr, & que les cœurs les plus reconnoissans sont aussi les plus vindicatifs*. De semblables maximes sont passées en proverbes, non parce qu'elles

font vraies , mais parce qu'elles excusent bien des noirceurs. Un cœur sensible & reconnoissant est toujours noble & généreux , il doit avoir horreur de la haine , & dédaigner la vengeance ; qui se venge cede honteusement à une passion furieuse , & sacrifie l'honneur & l'humanité au plus affreux de tous les mouvemens. Quoi ! s'occuper sans cesse du noir projet de nuire & de rendre l'objet de sa haine à jamais infortuné , trouver du charme dans les détails de cet horrible tableau , ... consommer ce dessein détestable ? N'est ce pas là le fond de l'ame d'une furie à qui tout sentiment doux & tendre doit être à jamais inconnu ? ... Les partisans de madame de Blemur disent , pour l'excuser , qu'elle ne s'est pas donné le tems de réfléchir à cette action , qu'elle ne l'a point préméditée , &c. mais on ne fait pas manquer une affaire de ce genre en vingt quatre heures , & il est très - prouvé que cette horreur est le fruit d'une intrigue qui a duré plus de deux mois. D'ailleurs , jamais l'effet impétueux du premier mouvement & la plus ardente colere ne feront faire une atrocité à une ame noble & sensible ; quand nous nous livrons à nos passions , la raison nous abandonne , nous nous égarons , mais alors même l'instinct d'un heureux naturel nous reste & nous guide encore. Une autre nouvelle , c'est que M. de Somires vient de gagner son procès ; on s'attendoit de sa part aux plus généreux procédés en faveur d'un parent chargé

d'une famille nombreuse , & presque réduit à l'aumône par cet événement ; depuis trois ans que le procès dure , vous n'ignorez pas tout ce que M. de Somires & ses amis ont dit à ce sujet : eh bien , après tout cet étalage de sentimens héroïques , M. de Somires *garde tout ! . . .* Il le peut , il est dans son droit , mais je ne puis souffrir que la conduite ne s'accorde pas avec les discours. Pourquoi dire , *je suis plus noble qu'un autre* , pour prouver ensuite qu'on n'est qu'un imposteur ? Au reste , ce calcul n'est pas trop mauvais ; on se rend méprisable , il est vrai , aux yeux des gens raisonnables , mais on obtient l'estime & l'admiration des fots qui sont toujours plus persuadés *par des phrases* que par des actions. Si madame d'Iselin ne parloit pas sans cesse de *noblesse* & d'*élévation* , si elle ne prononçoit pas ces deux mots avec tant d'emphase , si elle ne paroïssoit pas aussi révoltée de tout ce qui peut ressembler à *la bassesse* , diroit-on qu'elle a de la noblesse & de l'*élévation* ? Elle aime beaucoup l'argent , elle est très avare , elle n'a nulle bienfaisance , elle recherche , cultive & flatte tous les gens qui peuvent lui être utiles , elle a passé sa vie à demander & solliciter des graces ; mais elle assure qu'elle a les sentimens les plus nobles , & on la croit. On dit toujours que le monde est méchant ; pour moi , plus j'y vis , & plus je vois qu'il est également simple & crédule : & en vérité , pour lui en imposer , il ne faut même pas beaucoup de finesse ou d'esprit , il

faut seulement de l'intrigue & de l'audace.

Ma dernière nouvelle est que madame de Gerville *s'est jetée dans la dévotion*, elle a pris pour prétexte la mort d'un frère qu'elle n'a jamais aimé, la cause a rendu sa conversion très-intéressante ; ainsi, la voilà *réhabilitée* ; ce qui ne lui coûtera que le sacrifice de sa loge à la comédie italienne, car aujourd'hui l'affiche de la dévotion n'est pas aussi rigoureuse qu'autrefois ; on ne quitte plus le rouge & les pompons ; il suffit de renoncer aux spectacles, & de confier à ses amis qu'on est dévote : ainsi, depuis mon retour ici, je n'entends louer que la sensibilité de madame de Gerville ! . . . Tout principe à part, je ne puis haïr : la personne qui m'a fait le plus de mal, (madame de Gerville, par exemple) ne m'inspire aucun mouvement violent ; je serois susceptible de pitié pour elle, si je la voyois souffrir, comme je le suis à l'égard de tout objet qui m'est indifférent ; quand tout lui prospère, je ne lui desirerois pas de mal, mais, je vous l'avoue, la vue de son bonheur ne m'est pas agréable ; je ne trouve pas juste qu'elle soit heureuse, parce que je ne l'estime pas, car je ne conçois pas l'aversion sans le mépris. Je ne haïrai jamais ce que j'estimerai ; une personne se trouvera en rivalité avec moi, elle obtiendra par des moyens honnêtes ce que je desirerois ; s'il n'y a dans sa conduite ni fausseté ni artifice, si je lui connois un caractère noble & droit, m'eût-elle ravi le bonheur de ma vie, je ne

la haïrai point. Je puis aussi très-facilement me passer de divulguer le mal que je fais des gens qui ne m'aiment point, & même, si on les accusoit injustement devant moi, je prendrois sans effort leur défense; mais ce qui me fait beaucoup souffrir, j'en conviens, c'est de les entendre louer des vertus qu'ils n'ont pas; voilà ce qui me coûte le plus. Je ne nierai point que, dans ce cas, j'ai quelque peine à me contenir; cependant, le premier mouvement passé, la réflexion me rend bientôt & ma tranquillité & mon indifférence. Adieu, ma chère amie; j'irai jeudi passer trois jours avec vous, je cherche à m'étourdir & à distraire ma petite Constance, mais nous sommes toujours bien tristes; & quand nous nous retrouvons seules, nous ne pouvons parler que de vous, de M. d'Alinane & de Théodore.

Depuis deux mois que Porphire est parti, ja n'ai reçu de lui qu'une seule lettre: il me paroît que M. de Lagaraye est absolument sans espérance; quelle perte pour l'humanité! . . . Avec quel regret cet homme si bienfaisant doit quitter la vie, en songeant à tous les malheureux qu'il va laisser sans appui! Ses derniers momens doivent être affreux! Quel spectacle pour notre ami! . . . Si vous avez reçu de ses nouvelles depuis le quinze, mandez-le-moi, je vous prie.



LETTRE

L E T T R E L V I I.

Porphire à la baronne.

De Lagaraye.

OUI, madame, j'ai perdu mon bienfaiteur, mon pere, mon guide!... Sa mort fut digne de sa vie!... Ce triste récit, en déchirant mon cœur, peut seul cependant le soulager & lui procurer l'unique consolation dont il soit susceptible dans cet affreux moment!... Eh, puis-je mieux honorer sa mémoire qu'en détaillant avec fidélité & ses actions & ses discours, & qu'en augmentant encore votre admiration pour lui!

Je vous mandois, madame, dans ma dernière lettre, que je conservois encore quelque espérance, mais deux jours après je la perdis entièrement. Lundi dernier, M. de Lagaraye ne voulut pas souffrir que je passasse la nuit auprès de lui, & je me couchai dans un cabinet à côté de sa chambre; vers les quatre heures du matin, on vint me réveiller en m'apprenant qu'il étoit beaucoup plus mal. En effet, je le trouvai sans connoissance dans les bras de madame de Lagaraye; cet évanouissement fut très-long, mais enfin M. de Lagaraye reprit l'usage de ses sens, son pouls redevint assez bon, & l'on crut même que cette crise pourroit être salutaire. A six heures,

il nous renvoya, & ne retint auprès de lui que le curé ; nous étions tous dans son antichambre, lorsqu'au bout d'une heure les deux battans de sa porte s'ouvrirent ; & jugez, madame, de notre surprise en le voyant dans un fauteuil porté par ses gens ; il s'arrêta un moment avec nous, & nous dit qu'il alloit voir ses malades !... A ces mots, la même idée nous frappa tous, nous ne sentîmes que trop qu'il regardoit lui-même cette visite comme un dernier adieu. . . Cette pensée arracha des larmes à tout ce qui étoit dans la chambre !... M. de Lagaraye me chargea d'aller annoncer sa visite à l'infirmerie, afin que sa présence ne pût causer de faiblesse à ses malades ; précaution nécessaire en effet, car cette seule nouvelle inspira des transports inexprimables ! Ils crurent que M. de Lagaraye étoit hors de tout danger. Plusieurs s'écrièrent : *maintenant nous pouvons désirer de guérir !* . . . D'autres levoient les mains au ciel, & par les prières les plus touchantes, exprimoient à-la-fois l'excès de leur reconnoissance & de leur joie. . . Tous renouvelloient à Dieu la promesse d'accomplir les différens vœux qu'ils avoient formés pour le rétablissement de leur bienfaiteur. . . Au moment où M. de Lagaraye parut dans la salle, tous les malades se soutenant d'une main à leurs rideaux, se pencherent en-avant hors de leurs lits, afin de voir entrer M. de Lagaraye ; on entendit un murmure confus de pleurs & de sanglots. . . Les maux sont oubliés, les souffrances

font suspendues, la seule reconnoissance occupe & remplit tous les cœurs !... M. de Lagaraye, porté dans son fauteuil, fit le tour de la salle, il laissa croire à ses malades que son état n'avoit plus rien de dangereux ; en même tems il les exhorta à la résignation, *dans le cas où Dieu disposeroit de lui* ; il leur apprit que, même dans cette supposition, ils seroient tous soignés & gardés jusqu'à leur entière guérison ; il leur fit part de l'article de son testament qui les concernoit : ensuite il les prévint *qu'étant encore très-foible, il passeroit au moins dix ou douze jours, sans venir les voir*. Après cette explication, comblé de remerciemens & de bénédictions, il sortit de la salle. Je le suivois, & je remarquai que lorsqu'il fut hors de l'infirmerie, il retourna la tête du côté de la porte, & fit un profond soupir en levant les yeux au ciel... Quand il fut dans son lit, il se trouva tant d'abattement, qu'il demanda quelques gouttes d'éther ; après les avoir prises, il éloigna madame de Lagaraye, sous je ne fais quel prétexte ; il me retint auprès de lui, il renvoya ses gens, & pria Lemire, son chirurgien, & Saint-André, de se retirer ; alors me tendant la main : les momens nous sont chers, *me dit-il,* n'en perdons point ; Lemire vous a-t-il parlé vrai ? ... Comment ! interrompis-je avec un trouble inexprimable, que voulez-vous dire ? ... Oui, reprit-il, sur mon état ! ... Ces mots me causerent un tel battement de cœur, qu'il me fut impossible de répondre. Jusques-

là je m'étois flatté... mais, dans ce moment, toute espérance m'abandonna ; je vis que M. de Lagaraye étoit condamné, & qu'il le savoit !... Je penchai ma tête sur sa main, & il sentit que je la baignois de larmes... Il fut un moment sans parler : ensuite, reprenant la parole : regrette - moi , dit - il , tu le dois !... Mais ne me plains point ; songe à ma vie , songe au prix qui m'attend , & ne sois pas assez personnel pour être inconsolable de ma mort !... Non , m'ecriai - je , vous ne mourrez point ; non , il n'est pas possible !... Cessez , interrompit - il , cessez , mon cher Porphyre , de vous abuser , je n'ai pas vingt-quatre heures à vivre... — Vous ! grand Dieu !... — C'est pourquoi j'ai voulu voir aujourd'hui ces malheureux qui vont me perdre , je leur devois cette dernière consolation... — Vous , mon père !... A soixante-trois ans , votre carrière seroit finie !... — Eh bien , de quoi murmurez - vous ? Si j'eusse vécu quinze ans de plus , j'aurois été récompensé plus tard... — Mais cependant cette foule d'infortunés auxquels votre existence est si nécessaire !... — Je les remets avec confiance entre les mains de celui qui m'inspira la résolution de leur consacrer ma vie... Vous pensez peut-être que je regrette amèrement tout le bien que j'aurois pu faire en vivant encore dix ans ? Si je n'eusse , il est vrai , travaillé que pour la gloire , je mourrois désespéré. Depuis deux ans , j'avois conçu de nouveaux plans , j'étois au moment d'exé-

cuter de grandes choses ; quelques années de plus , & je laissois des établissemens qui eussent pu me survivre ; la mort vient & détruit toutes ces espérances ! Mais que m'importe ! Dieu , qui lit au fond de mon cœur , me tiendra compte de mes projets , ainsi que de mes actions ; tous mes desseins sont renversés ; mais je les ai formés , c'est assez pour en obtenir la récompense. Va , je meurs pleinement satisfait , & vingt ans de plus n'auroient pu rendre mes derniers momens plus doux & plus tranquilles ! . . . O triomphe admirable de la religion , m'écriai - je , ô mon pere , que vous me faites chérir cette piété sublime ! Elle seule , en inspirant des actions héroïques , peut élever une grande ame au - dessus de la gloire même ! Eh , qu'importent en effet les jugemens des hommes & la vaine renommée d'un moment , quand on est sous les yeux du Juge suprême qui pénètre les motifs , qui connoît les desirs , auprès duquel les intentions vertueuses ne sont jamais perdues , & de qui l'on peut attendre des récompenses immortelles pour le bien qu'on a fait & pour le bien qu'on a voulu faire ! A ces mots , M. de Lagaraye me regardant avec des yeux qui exprimoient la plus douce satisfaction : promets - moi donc , me dit - il , de conserver à jamais ces sentimens religieux , dans un siècle où tant de gens regardent l'impété comme une preuve de la force & de la supériorité de l'esprit. Souviens - toi , mon cher Porphire , que Corneille , Racine , Fé-

nelon, Boileau, Bossuet & Pascal, furent aussi distingués par leur éminente piété que par la supériorité de leurs talens. . . — Votre exemple seul me suffit, je comparerai la vie des détracteurs de la religion à la vôtre, & je conserverai jusqu'à mon dernier soupir les principes que vous m'avez donnés. En prononçant ces paroles, je tombai à genoux devant le lit de mon bienfaiteur, il me serra dans ses bras, & fut quelque tems sans pouvoir parler; ensuite, me relevant & me faisant asseoir, il me chargea d'une pénible commission, celle d'éclairer sur son état madame de Lagaraye, & en même tems il m'ordonna de prendre toutes les mesures nécessaires pour cacher sa mort à ses malades jusqu'à l'instant de leur rétablissement s'il étoit possible; ce qui sera d'autant plus facile, ajouta-t-il, que j'ai eu la précaution de leur annoncer qu'ils ne me verroient que dans douze jours; il finit par me recommander un jeune homme de son école qu'il aime particulièrement, & qui, vous le croyez bien, madame, deviendra mon plus cher ami. Après ce cruel & touchant entretien, je fus chercher madame de Lagaraye, mon seul abord ne la prépara que trop à la funeste nouvelle que j'étois chargé de lui annoncer; elle me questionna en tremblant, & pénétra bientôt toute l'étendue de son malheur; elle joignit les mains, & levant vers le ciel les yeux remplis de larmes, elle resta dans cette attitude quelques minutes, sans proférer une seule parole. . . mais l'ex-

pression sublime & touchante de son visage faisoit assez connoître & ses pensées & ses sentimens ! . . . Elle offroit à Dieu le sacrifice du bonheur de sa vie ! . . . Cependant sa douleur n'avoit rien d'impétueux & de violent , elle paroissoit plus profonde que vive , une parfaite résignation en modéroit l'éclat , en adoucissoit l'amertume , & loin de me causer une pitié déchirante , je trouvois une sorte de douceur à la contempler ; elle m'inspiroit autant d'admiration que d'attendrissement . . . Enfin , madame de Lagaraye essuya ses pleurs , se leva , & s'appuyant sur mon bras : allons chez lui , me dit - elle , ne craignez point que sa vue ajoute à ma foiblesse ; au contraire , elle me fortifiera ; seroit - il possible de manquer de résignation & de courage en sa présence ? . . . Je conduisis madame de Lagaraye jusqu'à la porte de la chambre de M. de Lagaraye , & je restai dans la piece à côté , où je trouvai Saint-André & Blanche sa femme , le premier étoit debout , appuyé contre une cheminée ; il ne pleuroit pas , mais la douleur & la consternation étoient peintes sur son visage pâle & défiguré. Il vous a conté son histoire , madame , vous avez dû connoître à quel point ses passions sont naturellement violentes , & combien son enthousiasme pour M. de Lagaraye est ardent & sincere . . . Je m'approchai de lui , il me serra la main , & voyant couler mes pleurs : vous êtes jeune , me dit - il , ce malheur étoit inévitable pour vous . . . Mais moi , plus âgé *que lui* , devois-

je m'attendre à lui survivre ! . . . Moi , inutile fardeau sur la terre ! . . . Comme Saint-André achevoit ces paroles , nous entendîmes un cri douloureux , c'étoit la voix de madame de Lagaraye ! . . . Tremblans , éperdus , nous nous précipitons vers la porte , nous entrons dans la chambre , quel spectacle frappe nos regards ! . . . Nous voyons M. de Lagaraye prêt à rendre le dernier soupir , la pâleur effrayante de la mort couvroit déjà son front , sa malheureuse femme , assise sur son lit , le soutenoit dans ses bras , & le curé , placé dans sa ruelle , tenoit une de ses mains ! . . . En nous appercevant , il nous fit signe d'approcher ; alors , tournant la tête de notre côté , & jetant sur nous un regard plein de douceur & de sérénité : Porphire , ô mon fils , dit-il , souviens - toi de tes promesses ! . . . & vous , mon cher Saint-André , continue-t-il , ne quittez jamais ma femme , suivez - la avec votre famille dans la retraite qu'elle choisira . . . & que l'amitié . . . que la religion sur - tout vous consolent ! . . . En disant ces mots , il laissa tomber sa tête sur sa poitrine , ses yeux appesantis & presque éteints se fermerent ; le chirurgien s'avança pour lui tâter le pouls , & fit signe qu'il respiroit encore . . . Un instant après , le chirurgien dit tout haut : *son pouls se ranime ! . . .* (Hélas , comme le cœur humain s'ouvre aisément à l'espérance ! . . .) Ces seuls mots causèrent un transport universel , chacun les répétoit , chacun attendoit un miracle ! . . . Je m'ap-

proche, je regarde fixement M. de Lagaraye, je vois en effet sa pâleur se dissiper; son visage se colore, ses yeux se rouvrent, une expression surnaturelle rend encore plus auguste & plus touchante sa figure vénérable!... Tout-à-coup il élève ses bras vers le ciel avec le mouvement le plus passionné... O mon Dieu, s'écrie-t-il, tu m'appelles... je vole à toi!... Ce furent ses dernières paroles... Frappés d'étonnement, saisis d'une émotion qu'un tel spectacle ne produisit peut-être jamais, nous tombons tous à genoux... nous regardons sans effroi ce lit funebre, nous considérons sans terreur le touchant objet de nos regrets, nous sommes sûres qu'il est heureux!... Nous n'avons point vu la mort l'approcher & le frapper, nous ne vîmes que l'Éternel descendant des cieux pour l'appeler & le recevoir! Cependant, après avoir entraîné madame de Lagaraye à son appartement, je me rappelai les dernières ordres de M. de Lagaraye concernant ses malades, je volai à l'infirmierie... Mais j'arrivois trop tard, les cris des domestiques, les pleurs, les gémissemens des gardes-malades, n'avoient que trop divulgué la funeste nouvelle que j'étois chargé de cacher... Je ne restai qu'un instant dans la salle, & j'en sortis pénétré d'attendrissement & d'horreur... je devois être témoin d'une scène encore plus pathétique & plus terrible!

Avant hier, jour désigné pour la cérémonie du convoi, je me rendis à l'heure indi-

quée dans la salle d'école où l'on avoit déposé le cercueil, je traversai la cour, elle étoit remplie d'une partie des habitans du village & de tous les ouvriers des manufactures, & toute cette multitude fondeoit en larmes. . . En entrant dans la salle d'école, je vis environ soixante jeunes enfans rangés autour du cercueil tous à genoux ; Saint-André, vêtu d'un long habit de deuil, étoit au haut de la chambre, immobile & plongé dans la plus sombre méditation ; les yeux fixement attachés sur le cercueil, il considéroit ce lugubre objet avec un air également morne & sinistre ; ses trois fils étoient placés derrière lui. . . Nous attendions les prêtres, quand tout-à coup nous vîmes paroître six hommes de l'aspect le plus effrayant ; ils étoient pâles, livides, décharnés, ils avoient pour tout vêtement un grand drap qui les enveloppoit depuis la tête jusqu'aux pieds ; ils pouvoient à peine se soutenir sur leurs jambes, & ressembloient à des fantômes, à des spectres sortant de la tombe ! . . . Ils se traînèrent vers le cercueil, & se prosternant, ils firent retentir la chambre des plus lugubres gémissemens. . . Ces infortunés, échappés de l'infirmerie, venoient rendre un dernier hommage à la mémoire de leur bienfaiteur. . . Abandonnés de leurs gardes pendant quelques minutes, ils avoient profité, pour s'évader de cet instant de trouble & de confusion. . . Deux de ces malheureux s'évanouirent en tombant près du cercueil. . . Je les fit emporter, & je les reconduisis moi-

même à l'infirmerie , où je leur laissai tous les secours dont ils pouvoient avoir besoin , & je revins dans la salle d'école au moment où les prêtres arrivoient ; nous nous mêmes aussi tôt en marche. A mesure que nous approchons de la cour , nous entendons plus distinctement les gémissemens lamentables de la foule qui nous attend pour suivre la pompe funebre ; mais dans l'instant où l'on voit paroître le cercueil , un saisissement universel , un saint respect , font cesser les plaintes & suspendent les pleurs ! . . . Aux cris , aux transports violens du désespoir , succede le silence profond de la consternation immobile & muette . . . Au bout d'une demi - heure de marche , notre nombreux cortège arrive à l'église . . . Hélas ! dans mon enfance , j'ai vu M. de Lagaraye lui - même poser la première pierre de cet édifice sacré ! . . . Cependant nous approchons de la tombe auguste qui va renfermer les précieuses dépouilles du plus vertueux & du meilleur des hommes ! . . . La fosse est entr'ouverte . . . on y place le cercueil ! . . . Mon cœur se déchire . . . Je détourne les yeux en frémissant . . . Dans cet instant , j'entends un cri plaintif . . . Je me leve , & je vois le malheureux Saint André chanceler sur le bord de la fosse , ses fils veulent en vain l'entraîner . . . Eperdu , égaré , il se débat dans leurs bras , il s'écrie : ô mon maître ! ô mon ami ! . . . A ces mots , il tombe dans la fosse , & , noble & touchante victime de la reconnoissance & de l'amitié , il expire sur le cercueil de son bienfaiteur !

Je ne puis vous rendre compte, madame, des suites de cette scène terrible, je perdis l'usage de mes sens, on m'emporta sur-le-champ; en reprenant ma connoissance, je me trouvai dans ma chambre, on me saigna au moment même; & comme j'avois beaucoup de fièvre, on me força à garder mon lit tout le jour. Hier, me sentant un peu mieux, je me levai afin d'aller chez madame de Lagaraye. Elle m'a fait part de tous ses arrangemens; elle partira quand tous les malades seront rétablis, elle ira se fixer en Anjou, province où elle est née; elle y établira un hospice de charité & une petite école de jeunes filles, & elle consacrera à cet usage les trente mille livres de rente qui lui restent. Elle emmène avec elle la malheureuse famille de Saint-André; ce dernier a été enterré ce matin, & l'on a justement immortalisé sa mort & sa mémoire, en plaçant son corps dans le propre tombeau de M. de Lagaraye.

Les héritiers de M. de Lagaraye sont tous ici, ils traitent madame de Lagaraye avec les égards & le respect qu'on ne peut refuser à ses vertus, mais on fait déjà qu'on ne laissera subsister aucun des établissemens de M. de Lagaraye; pour moi, madame, j'ignore quand je pourrai jouir du bonheur de vous voir, je resterai avec madame de Lagaraye tant que j'aurai l'espoir de lui être utile; ainsi, je ne retournerai vraisemblablement à Paris que vers le commencement de l'hiver.



L E T T R E L V I I I.

La baronne à madame d'Ostalis.

De Saint ***.

IL est décidé, ma chere fille, que je passerai tout l'hiver ici; que ferois-je à Paris? Dans la situation où je suis, pourrois-je aller aux spectacles & dans le grand monde? Quand toute dissipation ne me seroit pas insupportable dans ce moment, la seule bienséance m'obligeroit à renoncer aux plaisirs qu'elle peut offrir. Comment une femme ose-t-elle se montrer à l'opéra, au bal, lorsque son mari ou son fils sont exposés à tous les dangers de la guerre? Madame de Limours vient me voir très-souvent, mais vous savez qu'il lui faut *un peu de Paris*, comme elle l'avoue elle-même; aussi ne passe-t-elle jamais plus de huit ou dix jours de suite avec nous.

Le comte Anatolle est mort hier d'une fluxion de poitrine, ou, pour mieux dire, des excès en tout genre auxquels il s'est livré, sur-tout depuis deux ans; il laisse une riche & charmante veuve, & qui, je crois, ne sera pas *inconsolable*. Une chose assez plaisante, c'est que la petite Constance est jalouse de la comtesse Anatolle, car elle a fort bien pénétré ses sentimens pour Théodore; aussi ne prononce-t-elle jamais le nom de la com-

tesse , & quand par hafard elle l'entend louer fur les agrémens , elle rougit & paroît souffrir. Si jeune , éprouver déjà des passions fi violentes ! . . .

M. de Valcé vient de vendre la plus belle de fes terres ; on dit qu'il est prefque entièrement ruiné. Vous ne reconnoîtriez pas fa femme , elle est maintenant auffi couperolée , auffi laide & auffi vieille , qu'elle étoit jeune & jolie il y a cinq ans ; elle paroît encore plus fenfible à ce malheur qu'à la ruine de fon mari.

Adele devient tous les jours plus charmante , elle est bien véritablement à préfent *mon amie* , fon esprit est auffi formé que fon caractère , nulle conversation ne peut m'être plus agréable que la fienne , nous avons une telle conformité d'opinions & de sentimens ! . . . Nous fommes fouvent tête - à - tête , & ces jours - là paffent pour nous plus vite encore que les autres ; nous favons nous occuper ; nous avons une égale activité , les mêmes goûts , la même maniere de sentir ; pouvons-nous jamais nous laffer d'être enfemble ? Quand je n'aimerois pas autant ma fille , fa franchise & fon extrême candeur me feroient toujours préférer fa fociété à toute autre ; non - feulement elle est incapable d'employer jamais un détour , mais l'exagération lui est auffi étrangere que le menfonge : elle est , dans tous les momens de fa vie , auffi fincere & auffi vraie que la prudence & la politesse peuvent le permettre. Cette charmante qua-

lité donne un prix ineffimable à tout ce qu'elle fait, à tout ce qu'elle dit ; on est sûr que l'intérêt ou la flatterie ne lui dictent jamais un éloge ; ses attentions sont obligantes , les témoignages de son amitié touchent véritablement le cœur ; on l'écoute avec intérêt , avec attention , parce que la vérité même s'exprime par sa bouche ; son regard , sa gaieté , son sourire , tout en elle est franc , naturel & sans art. Fût-elle laide , n'eût-elle ni talens ni grace , elle plairoit , elle attacherait , elle auroit encore ce charme inexplicable que donneront toujours la candeur & la sincérité. On n'a point cette précieuse vertu sans en posséder mille autres ; on ne peut être parfaitement vrai sans être en même tems noble , équitable & généreux ; on rend justice à ses ennemis , on convient franchement de leurs bonnes qualités , on rejette un éloge dont on n'est pas digne , on avoue qu'il n'est pas fondé ; enfin , l'on ne sera jamais intrigant ni flatteur , puisqu'on ne sauroit être l'un ou l'autre sans avoir beaucoup d'artifice & de fausseté.

Adele n'a pas encore dix-huit ans , & elle est déjà corrigée de tous les défauts naturels à son sexe ; depuis *la veillée des quarante* , elle n'a pas eu un moment la tentation de se moquer de personne , sur-tout pour des choses absolument indifférentes & frivoles , comme l'habillement , la coëffure , &c. en même tems elle ne se fâche jamais d'une plaisanterie , fût-elle amère & mordante (si elle n'atta-

quoit point son caractère), elle la prendroit gaiement , ou du moins avec douceur , car elle méprise tellement ce petit genre de méchanceté , qu'elle ne peut être ni embarrassée ni piquée d'une moquerie. Elle me fait part de toutes ses observations & me confie ses jugemens particuliers sur les gens que nous voyons ; mais jamais , devant le tiers le moins suspect , elle ne se permettroit une légère critique , même indirecte. Comme elle a l'esprit solide , elle est absolument exempte de cette curiosité frivole qu'on reproche si justement en général aux femmes , & qui n'est produite que par le désœuvrement & la malignité. Adele n'attache aucune importance aux petites choses , elle ne conçoit pas qu'on puisse s'agiter , se tourmenter pour une bagatelle , ou désirer d'apprendre un secret qui n'intéresse point. Quand elle vivra dans le monde , elle sera toujours instruite la dernière de l'histoire scandaleuse du moment , & des ruptures , des raccommodemens , &c. elle sera témoin de beaucoup de tracasseries , sans jamais y prendre part , & très-souvent sans les remarquer. On se moquera de sa stupidité à cet égard , on lui dira mille fois : *mais vous ne savez rien , d'où venez-vous donc ?* . . . Il est vrai qu'elle ignorera toutes ces choses , mais elle saura parfaitement démêler le fond du caractère des gens avec lesquels elle vivra ; la méchanceté , l'oïveté & le comérage font découvrir toutes les petites intrigues de la société , mais la raison & l'esprit peuvent seuls

donner la pénétration. Adele bien rarement fera *dupe en amitié*; (car qui ne l'est pas quelquefois avec un bon cœur?) on pourra lui inspirer un intérêt peu fondé, l'on n'obtiendra jamais sa confiance sans la mériter; voilà l'essentiel: ne pouvant éviter de rencontrer de l'ingratitude, du moins que la prudence nous préserve des trahisons. Adele n'a point oublié notre petite retraite au couvent de ^{***}, & mademoiselle de Céligni; elle ne juge plus d'après l'extérieur, les phrases & les démonstrations, elle est guérie de l'*engouement*. Personne n'a poussé ce défaut aussi loin que madame de Limours dans sa jeunesse; pour être à ses yeux *douce, intéressante & sensible*, il suffisoit d'avoir un visage long, des cheveux blonds & un nez aquilain, tandis qu'au contraire, toutes les brunes d'une jolie figure étoient *vives, piquantes & spirituelles*, & toutes les laides, *acariatres & méchantes*. Cependant, comme il est très-possible d'avoir des yeux noirs & de la douceur, ou bien une figure fade & un caractère aigre, la vicomtesse se trompoit souvent dans ses jugemens, mais l'expérience pouvoit seule la défabuser; madame de Berniere, une *blonde intéressante*, devint son amie intime en huit jours, & se brouilla avec elle au bout de trois mois, après lui avoir fait dix scènes plus folles & plus violentes les unes que les autres. A cette liaison succéda madame de Sémire, une brune *remplie d'esprit & de gaieté*. Pour cette fois, la vicomtesse rompit tout-à-coup, excédée

de l'insupportable ineptie de cette même personne qu'elle avoit jugée *si drôle & si piquante*. Elle a eu vingt histoires dans ce genre ; on la voyoit , pendant six mois , inséparable d'une femme qu'elle appelloit *mon cœur , mon amour , mon enfant* , & qui l'hiver d'ensuite n'étoit plus pour elle qu'une étrangere. Ce travers nuisit beaucoup à sa réputation ; toutes ses amies brouillées déchiroient sans ménagement son caractère , & divulguoient tous les petits secrets confiés durant l'intimité ; la grande jeunesse de la vicomtesse , & l'éducation négligée qu'elle avoit reçue , pouvoient seules faire excuser un semblable défaut , & elle avoit trop d'esprit pour ne pas s'en corriger.

Non , ma chere fille , la tendresse d'Adele pour Hermine ne s'affoiblit point , au contraire , elle devient chaque jour plus vive. Hermine a dix ans maintenant , & elle est réellement aussi intéressante par son caractère que par sa figure ; elle a déjà toute la candeur de sa petite *maman* , vertu qu'elle lui doit en effet , car elle avoit naturellement beaucoup de disposition à mentir. La pauvre petite a éprouvé aujourd'hui un grand chagrin , elle avoit un petit chat blanc qui faisoit ses délices. Ce matin , le malheureux *Azolin* est tombé d'une fenêtre dans une cour pavée , & deux heures après il est mort sur les genoux de sa maîtresse : à cet affreux spectacle , Hermine est devenue pâle comme la mort , ensuite elle s'est mise à fondre en larmes , en se

jetant dans les bras d'Adele, qui ne la reçut pas sans émotion ! . . . Ce tableau m'a rappelé celui de Greuze, qui représente une petite fille pleurant la mort de son serein . . . Les pleurs d'Hermine, dans cette occasion, m'inspiroient je ne sais quel sentiment doux qui m'étoit agréable . . . Ces douleurs enfantines font plaisir à contempler, parce qu'elles prouvent l'innocence & le bonheur de cet âge ; ces larmes pures qui coulent pour la perte d'un chat, démontrent que jamais le cœur n'a senti l'atteinte d'une douleur véritable ; heureux âge ! . . . Adele a donné ce soir un joli petit écureuil à Hermine ; s'il arrive dans trois ou quatre ans quelque accident à l'écureuil, puisse-t-il être pleuré aussi sincèrement qu'Azolin !

Adele & moi, nous avons veillé ce soir jusqu'à minuit, uniquement pour parler d'Hermine ; Adele, ainsi qu'une véritable mere, se plaît à former pour son enfant *mille châteaux en Espagne*, elle se transporte dans l'avenir, elle se représente Hermine à vingt ans, elle voudroit être à cette époque ; mais songez-vous, lui ai-je dit, que vous aurez alors vingt-huit ans, & que vous commencerez à n'être plus de la première jeunesse ? . . . — Mais Hermine fera dans tout l'éclat de la sienne ! . . . — Voilà le sentiment qui non-seulement console une bonne mere de la perte de ses agrémens, mais qui lui fait desirer passionnément que sa jeunesse soit écoulée, afin de jouir des beaux jours destinés à ses

enfans ; elle ne peut s'affliger du changement de sa figure , en voyant sa fille & croître & s'embellir. Comment pourroit-elle regretter les graces & les charmes que les années lui enlèvent ? Le tems les lui ravit , mais il les donne à sa fille.

Adieu , ma chere enfant ; j'enverrai jeudi chez votre banquier un petit tableau peint par Adele , & qui la représente faisant une lecture avec Hermine ; j'espere que vous ferez aussi contente de l'exécution que des ressemblances.



L E T T R E L X.

La baronne à madame de Valmont.

De Saint ***.

QUE nous sommes heureuses , madame !... Quelle sera votre joie , l'excès de votre bonheur ? Ah ! qui peut le savoir , le sentir mieux que moi ?... Nos enfans se sont également distingués , ils se portent bien !... Nous les reverrons dans trois mois. . . Je vous envoie tous les détails , & non-seulement la lettre que vous écrit M. d'Almane , mais celle que j'en ai reçu moi-même , car j'imagine qu'elle vous fera plus de plaisir encore , & maintenant !... Je n'ai plus rien de caché pour vous !... Quand ce précieux paquet m'est arrivé , & c'est le chevalier d'Herbain qui me

l'apportoit, j'étois avec madame de Limours, Constance & ma fille... J'étois si tremblante, si troublée, que je ne pouvois ni décacheter le paquet, ni parler... Enfin, je trouve la lettre de M. d'Almane... je l'ouvre... Que devins-je en lisant ces premiers mots qui la commencent : *Gloire & bonheur, ma chere amie!*... Mes sanglots me coupent la parole... Je me jette à genoux... Ma chere Adele vient se précipiter à mon col... Tous mes amis m'entourent, leur attendrissement, leur joie ajoutent à mon bonheur... Que n'étiez-vous là, madame, qu'il m'eût été doux de vous embrasser, sur-tout dans cet instant!... Que ne donnerois-je pas pour jouir de la satisfaction inexprimable de vous voir, & de vous donner moi-même les lettres que je vous envoie!... La pauvre petite Constance a été bien touchante dans ce premier moment; malgré elle, le nom de Théodore est échappé de sa bouche!... & elle versoit un ruisseau de larmes!... Cependant, quand j'ai lu tout haut le détail de l'action, j'ai remarqué qu'Adele éprouvoit une émotion & des transports que sa cousine ne partageoit pas. Les ames fortes sont les seules qui puissent être véritablement sensibles à la gloire!... Après avoir appris que Théodore n'avoit point été blessé, Constance ne desiroit plus rien, tout autre détail ne pouvoit l'intéresser que foiblement.

A lieu, madame; parlez de moi, je vous supplie, à M. d'Aimeri & à M. de Valmont : ah, que n'êtes-vous tous ici!... Adele vous

écrit, madame, une fort jolie lettre qu'elle vient de me montrer ; cependant je vous assure qu'elle ne vous exprime pas *toute la part* qu'elle prend à votre joie. . .



L E T T R E L X I.

La vicomtesse à la baronne.

De Paris.

J'AI mené hier, pour la première fois, Constance à un bal paré de nuit, nous y sommes restées jusqu'à la fin, & devinez à quelle heure nous étions dans nos lits? . . . À trois heures & demie du matin! . . . Cependant le bal étoit superbe ; un monde énorme, les plus jolies personnes de Paris, toutes mises à peindre. . . Mais tout cela ne venant au bal que pour montrer des habits charmans ; arrivant à deux heures, & s'en allant à trois! . . . Aussi-tôt qu'on a été vue de toute la salle, que le rouge se raye . . . que la coëffure se déränge, on bâille, on se plaint du chaud, & l'on va se coucher. Oh, de notre tems l'on avoit plus de gaieté que cela! . . . Je ne trouve rien d'aussi triste & d'aussi mauvais goût que la coquetterie d'aujourd'hui, elle consiste uniquement en mines & en recherches de parure. J'ai soupé l'autre jour avec une coquette de ce genre, madame de Blomar ; elle est laide, mais elle se croit & *piquante & charmante* ;

elle a des manieres libres , un ricanement perpétuel qu'elle donne pour de la gaieté , un ton décidé & une conversation auffi inlipide que commune , & quand elle a de *grands def-jeins* on s'en apperçoit dans l'instant , parce qu'alors elle s'agite dans la chambre , elle change de place , elle marche d'un *pas leste & dégagé* , elle faute même , elle s'admire devant une glace , elle trouve mille manieres qui lui procurent l'occasion de montrer un très joli pied , elle rit aux éclats ! . . . Voilà tous les artifices que lui inspire la coquetterie ; ils me paroissent innocens , car ils ne doivent troubler le repos de personne. Ce soir-là , Constance étoit avec moi , & tout le monde se récria sur sa figure. En effet , je ne l'ai jamais vue si belle. Madame de Blomar n'eut pas assez d'esprit pour sentir qu'il faut au moins dissimuler un peu l'envie , elle ne put se résoudre à convenir que Constance fût jolie ; d'abord elle voulut l'effacer par ses agrémens & toutes les graces que je viens de vous dépeindre ; ensuite , voyant qu'on s'obstinoit à regarder Constance , elle tomba dans le découragement , & ne prit plus la peine de cacher son mécontentement & son humeur. A quel point une ridicule & sotte vanité peut avilir , humilier ! . . . Je me souviens qu'étant jeune , je craignois tellement d'être soupçonnée d'un mouvement si bas , que non-seulement je rendois justice à toutes les jolies figures , mais que je trouvois un grand plaisir à les louer , afin de bien persuader ceux qui

m'écoutoient, que j'étois absolument exempte du vice le plus méprisable qu'on puisse avoir.

Pour revenir à madame de Blomar, ce qui a achevé de me la faire prendre en aversion, c'est que ce même soir on parla de madame de ***, & qu'elle s'en moqua de la manière la plus indécente à mon avis; elle voulut tourner en ridicule la tendresse de madame de *** pour son mari, elle en conta plusieurs traits qui ne produisirent pas l'impression qu'elle desiroit; tout le monde loua le caractère, l'esprit & la conduite de madame de ***. Madame de Blomar convint que madame de *** étoit une personne *parfaite* (en appuyant sur ce dernier mot avec dénigrement), mais elle ajouta que madame de *** étoit *ennuyeuse à la mort, & romanesque à l'excès*. J'avois bien envie de répondre: *On n'est point ennuyeuse à la mort avec de l'esprit, de la douceur & de l'instruction, & j'aimerois mieux être romanesque que malhonnête*; car enfin, si madame de *** affichoit pour un amant la tendresse qu'elle montre pour son mari, madame de Blomar la trouveroit très-*intéressante*, elle s'attendriroit sur sa *sensibilité*. Quand on n'a point de principes, on a beaucoup d'aversion pour une *personne parfaite*, & l'on cherche à jeter du ridicule sur la vertu, effort impuissant qui ne peut servir qu'à faire connoître & le défaut d'esprit & la dépravation du cœur. . .

J'ai fait hier cent visites avec Constance, nous avons été chez madame de ***, Constance est revenue enchantée de mademoiselle
de

de ***. En effet, il est impossible d'être mieux élevée & plus aimable; elle n'est ni timide ni embarrassée, & elle a cependant toute la réserve qui convient à son âge, & ce certain air de déférence & même de respect pour les femmes mariées, qui sied si bien à une jeune personne; ses manières sont douces, obligantes, naturelles; sa figure est aussi agréable que spirituelle, & je fais qu'elle a autant d'instruction que d'esprit & de graces; mais avec une mere comme la sienne, pouvoit-elle n'être pas charmante à tous égards? Adieu, ma chere amie, j'irai vous voir jeudi ou vendredi.

Il n'est question ni de vous ni de moi dans les infames couplets dont on vous a parlé, c'est tout ce que j'en fais, car je n'ai pas voulu les voir. De tout tems on a rencontré des personnes (quelquefois estimables d'ailleurs) curieuses de connoître ces abominables productions, les apprenant par cœur, & souvent les répandant dans la société; mais lire & répéter de semblables horreurs, n'est-ce pas participer à la méchanceté atroce de l'auteur de ces calomnies? Je ne conçois pas comment, avec quelques principes, on peut se permettre de lire un libelle, & je conçois encore moins qu'on puisse assez mépriser les bienfaisances pour en parler & en citer des traits.





L E T T R E L X I I .

La baronne à madame d'Ostalis.

De Saint**.

J'AI été bien inquiète pendant deux jours , ma chere fille ; ma pauvre mis^s Bridget a été très - sérieusement malade d'une équinancie ; avant - hier matin elle fut saignée pour la troisième fois , & le soir Adele , les larmes aux yeux , entra dans ma chambre , en me disant que mis^s Bridget étoit plus mal. Je vous conjure , maman , ajouta Adele , de me permettre de la veiller cette nuit , car il est important qu'elle prenne d'heure en heure une potion que le médecin vient d'ordonner , & il est impossible de se reposer sur les soins d'une garde ou d'une femme - de - chambre. . . . Eh bien , interrompis - je , passez - y cette nuit , j'y consens , demain je la veillerai à mon tour. Adele sortit , & je restai seule avec madame de Limours. Quoi , me dit cette dernière , vous souffrez qu'Adele passe une nuit entière ! . . . — A son âge , toutes les jeunes personnes vont au bal de nuit ; ainsi . . . — Mais mis^s Bridget a de la fièvre . . . — Mis^s Bridget n'a point une maladie contagieuse ; d'ailleurs , pour sauver à ma fille un peu de fatigue & même un accès de fièvre , je ne l'empêcherois pas de remplir un devoir.

... — Cependant, que feroit-elle de plus pour vous? — Je l'ignore, & je me flatte qu'elle ne le fait pas elle-même; mais plus je lui verrai de reconnoissance & d'attachement pour sa gouvernante, & plus je compteraï sur sa tendresse pour moi. D'après cette maniere de penser, j'ai dû être satisfaite; car miss Bridget a reçu d'Adele les preuves de la plus touchante affection. Elle ne voulut pas souffrir que ma fille passât la nuit entiere auprès d'elle; Adele, pour la satisfaire, feignit de la quitter à trois heures du matin, mais elle se cacha derriere son lit, afin de veiller sur l'exaetitude de sa garde; elle ne s'assoupit pas un instant, d'heure en heure elle arrangeoit elle même la potion ordonnée, & elle la donnoit à la garde qu'elle fut obligée de réveiller plusieurs fois. Quand le medecin arriva à neuf heures du matin, Adele étoit encore dans la chambre de miss Bridget, elle rendit le compte le plus détaillé de la nuit. Le medecin, l'assurant alors que miss Bridget étoit absolument hors de tout danger, elle fondit en larmes, & la joie lui fit tellement oublier sa fatigue, qu'elle ne voulut jamais consentir à s'aller coucher; elle passa toute la journée dans la chambre de miss Bridget; le soir elle étoit changée, mais point abattue (un bon cœur donne des forces inépuisables); elle a dormi douze heures cette nuit, elle se porte à merveille aujourd'hui, & miss Bridget est en pleine convalescence.

Il y a eu ce soir une petite scene entre

Adele & Constance , dont le détail vous fera sûrement plaisir. Ce matin, la vicomtesse avoit un peu d'humeur , & après le dîner, elle gronda Constance assez injustement. Je suis rentrée dans ma chambre comme à mon ordinaire , à cinq heures ; Adele fait ses études dans un cabinet voisin , & elle laisse sa porte ouverte , de maniere que je l'entends chanter , parler , jouer des instrumens , comme si j'étois à côté d'elle. Vous savez que le bruit ne m'empêche pas d'écrire , & que j'ai composé tous mes ouvrages au son de la harpe & du claveffin , & en m'interrompant à chaque minute pour dire , *cela est faux , vous pressez le mouvement* , &c. Je m'établis donc à mon bureau , & ma fille à sa harpe. Au bout d'une demi-heure , on vient m'avertir que madame de P*** , que j'attendois en effet , arrive dans l'instant , & que sa voiture entre dans l'avenue ; je dis à ma fille que je suis forcée de descendre , & de rester dans le salon jusqu'au souper. En sortant de ma chambre , je rencontre Constance , & je dis ^{la} même chose ; mais un moment après , j'apprends qu'on s'est trompé , & que madame de P*** n'est point arrivée ; alors je remonte chez moi : comme il y a un tapis dans ma chambre , j'entre sans faire le moindre bruit ; j'avois laissé une lumière sur mon bureau , je me remets dans mon fauteuil , je reprends ma plume , j'entends causer Adele & Constance , il me paroît assez plaisant d'écrire leur conversation , j'écoute & j'écris à mesure le dialogue suivant :

C O N S T A N C E.

..... Un quart-d'heure seulement ?

A D E L E.

Eh, mon Dieu, je causerois de tout mon cœur avec vous, si maman le faisoit ; mais elle croit que j'étudie dans cet instant ; cette idée me fait de la peine... Il me semble que je la trompe...

C O N S T A N C E.

A l'âge que vous avez, ma tante n'exige pas que vous étudiez sans relâche...

A D E L E.

Elle fait combien j'aime l'occupation ; j'aurois bien mal profité de son exemple & de ses soins, si le désœuvrement pouvoit être un délassement pour moi. Mais, je vous le répète, ce qui fait que j'aimerois mieux m'entretenir avec vous dans un autre moment, c'est que j'ai dit à ma mère, quand elle est descendue, que j'allois *bien travailler*.

C O N S T A N C E.

Eh bien, je m'en vas... Cela est cruel pourtant...

A D E L E.

Constance...

C O N S T A N C E.

Quoi ? ...

A D E L E.

Si cela vous fâche, restez...

C O N S T A N C E.

Réellement, vous ne m'aimez pas... ?

A D E L E.

Vous croyez ? ...

C O N S T A N C E .

Mais . . .

A D E L E .

Eh bien , causons donc . . .

C O N S T A N C E .

Si vous saviez combien je suis malheureuse
aujourd'hui ! . . .

A D E L E .

Comment ? . . .

C O N S T A N C E .

Vous avez vu de quelle maniere maman
m'a traitée cet après dîner . . . On peut parler
devant Hermine , elle ne répétera pas ce que
nous dirons ? . . .

H E R M I N E .

Oh , je lis avec tant d'attention , que je
n'entendrai même pas . . .

C O N S T A N C E .

Eh bien , quand maman est rentrée dans
sa chambre , je l'ai suivie ; j'ai voulu lui par-
ler , elle m'a reçue avec une dureté . . . Ce-
pendant je n'avois aucun tort , vous en avez
été témoin . . .

A D E L E .

Aucun tort , ma chere Constance ! . . . Son-
gez vous à ce que vous dites ? . . . Vous accu-
sez votre mere d'injustice ! . . .

C O N S T A N C E .

Je ne m'en plaindrois pas à toute autre . . .
Mais quoi ! ne le puis je avec vous ?

A D E L E .

Non , car il ne vous est même pas permis
de penser que votre mere est injuste ; si cette

idée s'offre à votre imagination, vous devez la rejeter, vous devez croire que vous vous abusez. Diriez-vous à ma tante que vous n'avez eu aucun tort ? Non sûrement ; au contraire, vous avez eu l'air avec elle de sentir qu'elle avoit raison ; ce murmure qui vous échappe ensuite, vous ôte tout le mérite de la douceur que vous avez montrée, & devient une espèce de trahison. . . D'ailleurs, quand il seroit vrai que ma tante eût eu un moment d'humeur, qui l'excusera, qui cherchera à cacher ce petit tort, si ce n'est vous ? C'est la seule preuve de reconnoissance que vous puissiez lui donner. Avez-vous le droit d'exiger qu'elle soit parfaite ? . . . Pardonnez ma franchise, ma chere cousine ; il m'en coûte de vous affliger, mais je vous aime trop pour vous déguiser la vérité. . .

C O N S T A N C E, *pleurant.*

Cependant je me flatte que vous ne doutez pas de ma tendresse pour maman. . .

A D E L E.

C'est parce que je connois l'extrême bonté de votre cœur, que je vous parle avec autant de sincérité. . .

C O N S T A N C E, *pleurant toujours.*

Vous avez raison, je le sens. . .

A D E L E.

Aimable candeur ! . . . Embrassez-moi, ma charmante amie. . .

C O N S T A N C E.

Ma chere cousine ! . . . Ah, que je voudrois vous ressembler ! . . .

A D E L E.

Ah, vous n'avez rien à désirer, nulle vertu ne vous manque!... Je suis plus âgée que vous, il ne seroit pas étonnant que je fusse susceptible d'un peu plus de réflexion...

C O N S T A N C E.

Je suis au désespoir... Vous venez de me faire comprendre combien ma faute est inexcusable...

A D E L E.

Eh bien, ma chère Constance, réparez-la, vous le pouvez...

C O N S T A N C E.

Comment?...

Dans cet endroit de la conversation, je me levai doucement & je sortis. Je fus chez la vicomtesse, je ne lui rendis pas un compte exact de ce que je venois d'entendre, je me contentai de lui dire que Constance étoit au désespoir de lui avoir déplu, & je la priai de cacher que j'eusse entendu la conversation. Comme nous causions, la vicomtesse & moi, sa porte s'ouvrit, & nous vîmes paroître Constance avec des yeux bien enflés & bien rouges!... En m'apercevant, elle eut l'air un peu embarrassée; je lui appris que madame de P*** n'étoit point arrivée, & je lui laissai croire que j'avois passé tout ce tems avec la vicomtesse... Après un moment de réflexion, Constance s'approcha de sa mere en pleurant; la vicomtesse l'embrassa, & Constance, se jetant à genoux, lui avoua franchement qu'elle s'est plaint d'elle, & qu'Adele lui a fait sentir

toute l'étendue de cette faute. A ces mots, la vicomtesse attendrie la relève & la loue de sa sincérité. Hélas, maman, reprit Constance, c'est Adele encore qui m'a conseillé de venir faire cet aveu, je n'ai pas eu le mérite de m'y décider de moi-même !... A ce dernier trait de sincérité, la vicomtesse & moi, nous embrassâmes Constance en même tems, & il nous fut impossible de retenir nos pleurs... O qui pourroit n'être pas touché des charmes séduisans de la candeur & de l'ingénuité ? Je louai cette action avec enthousiasme, car elle est charmante en effet, mais la vicomtesse prétendit que je ne l'aurois peut-être pas sentie si vivement, si elle n'eût pas autant fait valoir Adele. A propos de cette petite aventure, la vicomtesse voulut absolument me faire avouer le *défaut secret* d'Adele. Je conviens, ajouta-t-elle, que je ne lui en connois point, mais sûrement elle en a un au moins, quelque léger qu'il puisse être... — Ce seroit ma faute, puisque nous sommes convenues qu'il n'est point de défauts ni même de vices que l'éducation ne puisse détruire... — De bonne-foi, vous ne lui connoissez pas un seul petit défaut ? — D'abord, il faut nous entendre : définissez-moi ce que c'est *qu'avoir un défaut* ? — C'est un penchant plus ou moins dangereux qui nous domine constamment... — *Qui nous domine constamment ?* ... Quelle terrible définition !... — Je la crois juste. — Et moi aussi, c'est pourquoi j'ai toujours pensé qu'il est impossible d'être

parfaitement heureux si l'on a un seul défaut. — Et vous pensez que l'éducation peut les déraciner tous ? — Si elle en corrige un , pourquoi n'en corrigeroit-elle pas deux , trois , quatre ? — Oh , parce que nous ne pouvons être parfaits. — *Parfaits !* non certainement. Mais songez qu'il est fort différent de faire une faute ou d'avoir un défaut. Je vous proteste qu'Adele n'a pas un seul défaut , c'est - à - dire , une mauvaise habitude enracinée ; ou bien , comme vous dites , un *penchant dangereux qui domine constamment*. Cependant elle n'est point parfaite , puisque nul mortel ne peut l'être ! Elle est douce , mais il est possible que de certaines circonstances puissent lui inspirer un mouvement d'impatience & même de colere ; elle peut se tromper , elle peut avoir un moment d'injustice ou d'humeur ; mais du moins , quand on n'a point de défauts habituels , les torts sont toujours aussi légers que rares , & ne peuvent jamais ni nuire à la réputation , ni faire le malheur de la vie. — Ainsi , vous croyez donc que si j'eusse été bien élevée , j'aurois une *parfaite égalité d'humeur* ? . . .

— Je n'en doute pas. — Dans ce cas , reprit la vicomtesse , c'est une bonne chose qu'une excellente éducation. Adieu , ma chere fille ; vous me demandez bien *des détails & des conversations entieres* , j'espere que vous serez contente de cette lettre ; mais elle ne me satisferoit point si je n'avois pas écrit en même tems à Séraphine trois grandes pages pour ne

parler que de vous. Embrassez-la de ma part, ainsi que sa sœur, à laquelle je ferai réponse jeudi.

Je rouvre ma lettre pour vous apprendre une nouvelle que madame de P*** s'étoit chargée d'annoncer à la vicomtesse. M. de Valcé vient de quitter le service, il est totalement ruiné; de toute cette grande fortune, il ne lui reste que cinquante mille livres de rentes viagères; madame de Valcé, de son côté, a mangé tout son bien, car ses dettes excèdent de beaucoup la dot qu'elle a reçue; son mari est parti la nuit dernière; il compte, dit-on, voyager deux ou trois ans. Madame de Valcé reste sans secours, sans conseil, sans ressources, abandonnée de tous ses amis & même de M. de Remicourt; elle est très-malade & dans son lit; dans cet instant, la vicomtesse ne voit que son malheur, elle en oublie les causes & elle vient de partir pour voler à son secours.



L E T T R E L X I I I ,

Le baron à M. d'Aimeri.

OUI, monsieur, je ferai sûrement à Paris dans les premiers jours d'avril; je ramène nos deux enfans plus dignes encore de notre affection & du bonheur qui les attend. Pouvoient-ils se conduire autrement, ils sont

François ! Ils ont montré autant d'intelligence & d'activité que de valeur ; mais en les louant , on ne peut dire *qu'ils se soient distingués* , car , au milieu de tous ces jeunes François qui sont ici , l'on ne peut se distinguer par la bravoure seulement.

J'espère , monsieur , que je vous trouverai à Paris , ainsi que M. & madame de Valmont. Je réserve à notre aimable Charles tout le plaisir de la surprise : il a , je crois , beaucoup d'espérances ; il voit bien que je l'aime comme mon propre fils ; mais je me plais quelquefois à *le dérouter* , & du moins je le maintiens dans l'incertitude.

Oui , vous allez voir former cette union si désirée ; cette union , l'objet de vos vœux & des miens ! . . . Chassez donc les noires idées qui vous obsèdent ; perdez , s'il est possible , un souvenir douloureux qui n'a que trop longtemps empoisonné votre vie ; osez vous croire digne d'être heureux , vous en avez acquis le droit. Adieu , monsieur ; je vous prie d'engager M. & madame de Valmont à garder fidèlement le secret , jusqu'à ce que madame d'Almane en ait fait part au vicomte & à la vicomtesse de Limours.





L E T T R E L X I V.

La baronne à madame d'Ostalis.

De Paris.

FIGUREZ-VOUS mon bonheur, ma chere fille; ils arrivent!... nous les verrons dans deux jours!... Demain nous partons, nous allons au-devant d'eux; nous les rencontrerons vraisemblablement à trente ou quarante lieues de Paris!... Ah! que manqueroit-il à ma félicité, si vous étiez ici?... Vous ne pouvez concevoir tout ce qui se passe dans mon cœur, non; quoique vous le connoissiez bien, ce cœur, vous ne l'imaginez pas!... Je ne suis revenue de Saint *** que ce matin. Le courier que m'a envoyé M. d'Almane a passé par Paris; il m'a donné une lettre qui m'apprenoit que madame de Valmont venoit d'arriver, & qu'elle m'attendoit chez moi. J'ai caché cette derniere nouvelle à ma fille; j'ai demandé des chevaux, & nous sommes parties au moment même, Adele n'ayant encore aucun soupçon de l'événement qui doit fixer sa destinée... En descendant de voiture, nous appercevons madame de Valmont sur le perron; Adele fait un cri de joie, & court se jeter à son cou: pour moi, je ne puis exprimer à quel point j'étois émue, attendrie, en serrant madame

de Valmont dans mes bras ! . . . Nous pleurons toutes trois sans pouvoir proférer une seule parole ! . . . Cependant , nous entrons dans ma chambre ; alors , prenant Adele par la main : embrassez encore madame de Valmont , lui dis - je ; embrassez - la , ma chere Adele , avec la tendresse d'une fille , car vous allez devenir la sienne . . . A ces mots , Adele tressaille & rougit , un déluge de pleurs inonde son visage ; dans ce premier moment elle ne voit que sa mere . . . elle n'éprouve qu'un mouvement de tristesse & d'effroi en apprenant que je ne ferai plus l'arbitre de son sort ! . . . Madame de Valmont & moi nous la prenons dans nos bras ; Adele appuie & cache son visage contre ma poitrine , elle ne nous répond que par des soupirs & des sanglots , elle reçoit avec indifférence les caresses de madame de Valmont ; il semble qu'elle veuille me faire sentir qu'elle ne peut aimer que moi . . . Enfin , madame de Valmont nous quitte ; & lorsque nous fûmes seules Adele & moi , elle m'ouvrit son ame toute entiere , elle m'avoua qu'elle préféroit cet établissement à tout autre , d'autant plus qu'elle étoit sûre que le chevalier de Valmont ne la sépareroit jamais de moi ; mais elle ajouta qu'elle craignoit la jeunesse du chevalier , & qu'elle auroit désiré qu'il eût eu quelques années de plus . Je la rassurai en lui disant que je connoissois parfaitement le caractère du chevalier , & qu'à vingt - quatre ans , lorsqu'on avoit reçu une excellente éducation , on n'étoit plus assez

jeune pour se démentir & se corrompre. M. & madame de Valmont, & M. d'AIMERI ont soupé ce soir avec nous; Adele, quoique toujours un peu rêveuse, a été charmante pour eux. J'ai eu aujourd'hui même une scène très-vive avec la vicomtesse. Il a bien fallu lui déclarer enfin qu'Adele fera mariée dans six semaines. Cet aveu, qui en effet n'est pas une confidence, ne pouvoit manquer d'exciter sa colere; elle m'a dit que je n'avois nulle confiance en elle; j'ai été forcée de lui reprocher son indiscretion. Je ne devois pas à l'amitié, ai-je ajouté, d'exposer le repos & le bonheur de ma fille, en vous confiant un secret que j'étois sûre que vous ne pourriez garder. Ne m'aviez-vous pas donné votre parole d'honneur de cacher toujours à Constance que vous la destiniez à Théodore? l'avez-vous pu?... A ces mots, la vicomtesse n'ayant rien à répondre, s'est levée avec un mouvement de fureur qui m'a véritablement épouvantée. J'ai voulu l'arrêter; mais elle est sortie impétueusement en me criant qu'elle ne me reverroit de sa vie. Une heure après j'ai été chez elle; je l'ai trouvée tête-à-tête avec sa fille: cette dernière étoit dans un état affreux, car elle me croyoit brouillée sans retour avec sa mere, qui, dans cet instant, dominée par le ressentiment & l'humeur, étoit beaucoup plus irritée que touchée de ses pleurs & de son désespoir. Quand je parus, elle la renvoya; ensuite, s'avançant vers moi, elle me demanda, avec une colere con-

centrée, *ce que je voulois*. J'étois si sincérement affectée de sa situation, què je tremblois comme si j'eusse été coupable. Je viens, lui dis - je, essayer de vous rendre la tranquillité que vous avez perdue & que vous m'ôtez. Il est vrai que je vous ai caché le secret le plus important de ma vie ; ce n'est pas ma faute, c'est la vôtre. . . Je n'ai pas dû compter sur votre discrétion ; mais je compterai toujours sur votre justice & sur votre amitié. . . Comme j'achevois ces paroles, la vicomtesse, baignée de larmes, vint se jeter dans mes bras, & avec cette charmante franchise qui accompagne toutes ses actions. . . Je reçus ce retour comme un pardon, il me rendit tout mon bonheur, car il me seroit impossible d'être heureuse sans son amitié. Nos cœurs étoient faits l'un pour l'autre ; pourquoi faut - il qu'il y ait si peu de rapport entre nos caractères ?

La comtesse Anatolle plus jolie que jamais, est venue me voir cet après - dîner ; elle m'a parlé pendant une heure du retour de M. d'Almane, & m'a fait mille questions sur Théodore. La pauvre madame de Valcé se meurt de la poitrine, & n'a sûrement pas trois mois à vivre. Adieu, ma chere fille ; il est deux heures après minuit, & je me leve demain avant sept. Adieu ; quoique la poste ne parte que jeudi, je vous écrirai tous les jours d'ici - là. Ah ! comptez sur un *Journal exact & détaillé*, puisque je n'ai plus que ce moyen pour vous instruire de mes pensées & de mes sentimens.

L E T T R E L X V.

La même à la même.

De Paris, ce mardi.

AH, ma fille, ils sont ici ! . . . je viens de les voir, de les embrasser ! . . . Ils sont ici ! . . . On ne meurt ni de saisissement ni de joie ! . . . A peine étois-je levée ce matin, que j'entends une voiture entrer dans la cour ; je crois que c'est la mienne : j'acheve de m'habiller, quand tout-à-coup ma porte s'ouvre, & je vois paroître M. d'Almane & Théodore. . . Au même instant Adele éperdue accourt & vient tomber dans les bras de son pere. . . Quel moment ! . . . quel bonheur après un an d'absence, après avoir éprouvé tant d'inquiétudes & de peines ! . . . O vous, ma fille, qui connoissez si bien mon cœur, vous seule pouvez imaginer à quel point je suis heureuse ! . . . L'entrevue d'Adele & du chevalier de Valmont s'est faite à midi. Le chevalier est si pénétré, si transporté de son bonheur qu'il en a perdu la faculté de s'exprimer ; il ne peut que regarder Adele, soupirer, embrasser sa mere & me baiser les mains. Adele rougit beaucoup plus qu'à l'ordinaire, elle est mille fois plus tendre pour moi ; souvent en me regardant ses yeux se remplissent de larmes : mais elle n'évite point le chevalier de Val-

mont, & ne laisse même pas échapper une occasion de lui montrer de l'intérêt ou de lui dire un mot obligeant. Théodore partage vivement le bonheur de son ami, & demain au soir il apprendra le sien ; car on n'attend pour déclarer aussi le mariage de Constance, que le retour du vicomte qui est absent depuis huit jours, mais auquel M. d'Almane vient d'envoyer un courrier. Vous ne pouvez vous faire une idée de l'attendrissement & de la joie de M. d'Aiméri. Cependant au milieu de ses transports, le souvenir ineffaçable de la malheureuse Cécile, vient encore le troubler ! Ai-je mérité tant de bonheur ! me disoit-il ce soir ; je crains toujours qu'il ne m'échappe ! . . . Il a prononcé ces paroles d'un ton qui m'a pénétrée. Un seul remords suffit pour corrompre la félicité la plus pure . . . Pour goûter le bonheur, il faut avoir mérité d'être heureux. Adieu, ma chère fille, je continuerai demain cette lettre, puisqu'elle ne doit partir que jeudi.

Mercredi au soir.

JE reçois dans l'instant la lettre où vous m'annoncez la mort du malheureux chevalier de Murville. Je desiré que M. d'Aiméri n'apprenne cet événement qu'après le mariage de nos enfans, car, dans la disposition où il est, je suis sûre qu'il en seroit vivement affecté. Je n'en ai parlé qu'à madame de Valmont, qui pense comme moi, qu'il faut dans ce mo-

ment cacher cette nouvelle à son pere ; & si quelque paquet arrivoit de ** , nous avons pris toutes les précautions nécessaires pour que madame de Valmont ne reçut pas cette triste restitution en présence de son pere.

La vicomtesse est transportée de joie , le vicomte est arrivé , & il est décidé que Constance & Théodore , Adele & le chevalier de Valmont se marieront le même jour. Quel jour pour moi ! . . . Nous attendons à chaque instant le comte de Roseville , sa dernière lettre étoit datée de * * * ; le retour d'un frere chéri , & si digne de l'être , mettra le comble au bonheur de la vicomtesse . . . Hélas ! pour moi , ma félicité ne sera point parfaite , vous n'en serez pas témoin ! . . . Et quelle distance nous sépare ! . . . Tous ces détails que vous attendez avec impatience , vous ne les lirez que dans un moi ! . . .

La comtesse Anatolle est venue me voir aujourd'hui , je lui ai fait part du mariage de mon fils : elle a rougi , pâli & baissé les yeux ; je n'ai pas fait semblant de remarquer son trouble , & j'ai changé d'entretien : au bout d'un moment , elle m'a dit qu'elle partoit demain pour deux mois , & un moment après , elle m'a quittée ; elle m'intéresse vivement , je l'avoue. Quelle mere n'excuse pas au fond du cœur une foiblesse dont son fils est l'objet ?

Dans le moment où je vous écris , ma chere enfant , j'ai dix personnes dans ma chambre , des tailleurs , des couturieres , des

marchandes de modes ; mon bureau est couvert de piéces d'étoffes , de fleurs , de chiffons , de dentelles. Adele ne veut rien choisir , & s'en rapporte à mon goût , c'est me charger d'une affaire que je ne traite point du tout légèrement ; il s'agit de parer & d'embellir Adele ! Je vous assure qu'il n'y a point de coquette plus occupée de sa parure , que je le suis de celle d'Adele. Pendant ce tems , ma fille lit , étudie , fait de la musique , tout comme à son ordinaire. Hermine ne fait que d'aujourd'hui que sa maman va se marier. En apprenant cette nouvelle , elle a montré le plus grand étonnement , & regardant Adele en pleurant : maman , dit - elle , serai - je toujours votre enfant ! . . . A ces mots , Adele ne put retenir ses larmes , & prenant Hermine dans ses bras , elle l'embrassa mille fois , en l'assurant qu'elle l'aimeroit passionnément toute sa vie. Alors Hermine reprit sa gaieté , & me dit qu'elle étoit *bien aise* que j'eusse choisi le chevalier de Valmont , parce qu'il étoit *presqu'aussi aimable que sa petite maman*.

Ce qu'on vous a mandé de madame de Gerville étoit vrai alors , & ne l'est plus maintenant ; elle a quitté la dévotion , & perdu la considération qu'elle avoit usurpée , & tout cela en faveur d'un jeune homme qui vient d'entrer dans le monde , & qu'elle s'est chargée *de former* & de produire. Cette espece d'égarement , si avilissant à son âge , lui manquoit , & acheve de la rendre aussi ridicule que méprisable.

Madame de Valcé est toujours dans le même état, on dit que le chagrin seul la conduit au tombeau; la vicomtesse a pour elle des procédés qui doivent augmenter ses remords, s'il est vrai qu'elle puisse éprouver quelques mouvemens de reconnoissance & de repentir.

Ce jeudi.

LE comte de Roseville arrive ce soir, ainsi nous signerons sûrement les articles lundi prochain. . . O quel jour! . . . En vérité, je n'ai pas ma tête. . . Je suis toujours attendrie, toujours au moment de fondre en larmes, je ne dors point, je ne mange point, je ne puis parler, j'ai l'air égaré, stupide, je n'ai qu'une idée, qu'une pensée. . .

J'ai oublié de vous parler de madame d'Olcy, elle se conduit parfaitement dans cette occasion; le chevalier de Valmont fait un mariage qui flatte sa vanité, elle est dans ce moment la plus tendre & la meilleure sœur du monde; elle a voulu loger madame de Valmont, elle ne la quitte pas, & elle passe sa vie chez moi, ce qui excède la vicomtesse qui ne la peut souffrir.

Adieu, ma chere fille: ah, si vous étiez ici, quelle félicité pourroit égaler la mienne!



L E T T R E L X V I.

Le comte de Roseville au prince.

AH, monseigneur, quel mot vous est échappé ! . . . Vous louez, il est vrai, la modération du prince, votre pere ; cette modération si vertueuse qui lui fait préférer la paix à des conquêtes presque certaines, mais vous ajoutez : *cette guerre sans doute étoit injuste, cependant elle m'eût offert l'occasion de me distinguer ! . . .* Ainsi donc, vous la regrettez ?... Malheur au prince qui entreprend une guerre injuste, s'écrie l'estimable auteur de l'institution d'un prince ! (1) « C'est lui seul alors » qui égorge tous ceux qu'il sacrifie à son » ambition ou à ses autres passions ; c'est lui » qui plonge le poignard dans le sein de ses » sujets, c'est lui qui est le meurtrier de tous » ceux qui périssent dans les armées des ennemis ; tout le carnage, des deux côtés, » est sur son compte ; tout le sang qui coule » de part & d'autre lui sera redemandé ; il se » trouvera, au jugement de Dieu, coupable » de toutes les suites funestes de la guerre, » des incendies & des embrasemens, des ravages causés par ses troupes & par les troupes ennemies, des violences & des défor-

(1) L'abbé Duguet.

» dres que les généraux les plus vigilans &
 » les plus modérés ne sauroient empêcher ;
 » tout cet amas affreux de crimes & d'ini-
 » quités fondra sur sa tête, &c. »

Quelle effrayante & terrible peinture des maux irréparables produits par l'ambition !... Pourriez-vous, monseigneur, n'en être pas profondément touché !... Si vous ne desistez que de la célébrité, il n'est pas nécessaire en effet que vous soyez constamment vertueux ; cependant le courage & l'ambition ne vous suffiront pas, il vous faut encore du bonheur : ce n'est que dans la prospérité que l'injustice peut éblouir un moment les yeux du vulgaire ; pour obtenir ce triomphe vain & passager, il lui faut des succès éclatans ; si la fortune l'abandonne, elle ne trouve dans les revers que la honte, le mépris & l'infamie. Mais si vous aimez la véritable gloire, votre renommée ne dépendra ni du hasard ni des caprices de la fortune ; soyez juste, soyez humain, & vous paroîtrez aussi grand dans l'adversité que dans le sein de la prospérité la plus constante.

Monseigneur me permettra d'entrer aussi dans quelques détails relativement à cette question : *si un prince doit s'interdire absolument la lecture des écrits satyriques anonymes contre sa propre personne, les ministres, les gens en place, & ceux qui l'approchent le plus.* Monseigneur me paroît disposé à croire qu'un prince peut souvent acquérir, par de semblables lectures, des lumières sur ses fautes

& sur le caractère & la conduite des personnes qui l'entourent. Je suppose avec vous, monseigneur, qu'il y ait quelquefois des *vérités utiles*, répandues dans ces méprisables productions ; mais celles qui vous regarderoient personnellement vous révolteroient sans vous éclairer, car les reproches dictés par la méchanceté nous aigrissent & ne peuvent nous corriger. A l'égard des accusations qui tombent sur les ministres & sur les gens en place, si, dans un ouvrage de ce genre, il s'en trouvoit par hasard une seule, véritablement fondée, comment la démêleriez-vous au milieu d'un tissu d'impostures & de calomnies atroces ? Est-ce dans un libelle qu'un prince doit chercher la vérité ? Est-ce d'un lâche & d'un scélérat qu'il doit l'attendre ? Quoi ! vous, monseigneur, qui détestez un délateur, vous qui refuseriez de l'écouter, vous liriez sans scrupule un libelle ? Quoi ! vous ne sacrifieriez point cette vaine & coupable curiosité à la reconnoissance que vous devez au ministre, à l'homme en place qui vous sert avec zèle, avec attachement ! Comment, tandis qu'il vous consacre ses veilles, qu'il travaille pour vous, pour votre gloire ; tandis que votre estime est à ses yeux sa plus douce récompense, vous lisez en secret l'écrit infame où la haine & la calomnie cherchent à le noircir, à le déshonorer ! . . . Ah, tremblez ! Si vous ne rougissez point d'être ingrat, craignez du moins de devenir injuste ! . . . Si l'imposture alloit vous séduire, vous abuser, vous livrer à

à de funestes préventions ? . . . Devez - vous vous exposer à cet affreux danger ? . . . Tout homme scrupuleusement honnête ne lira jamais un libelle : un souverain doit être encore, s'il est possible, plus délicat à cet égard, & il doit enfin traiter comme un délateur l'homme qui oseroit lui citer un seul trait d'un ouvrage semblable. J'ai oui dire qu'un grand prince, voulant donner à tous ses sujets un moyen facile de lui offrir la vérité, a fait établir dans un de ses cabinets une espèce de tronc qui donne dans un passage public ; chacun peut, en passant, y jeter un papier, & le prince a seul la clef de cette cassette intéressante & mystérieuse. Un tel usage peut être d'une grande utilité, si, en l'établissant, le prince a déclaré qu'il brûleroit, sans les lire, tous les papiers anonymes. Si vous étiez jamais tenté, monseigneur, d'employer ce moyen de communiquer avec un nombre infini de personnes qui ne peuvent ni vous approcher ni vous écrire directement, je vous conseillerois d'exiger que chaque particulier mit son adresse à côté de son nom, & je vous exhorterois à vous imposer irrévocablement la loi, de ne lire ces différens papiers qu'après vous être assuré que les adresses & les noms ne sont point imaginaires. Au reste, monseigneur, sans recourir à ce moyen, vous reconnoîtrez toujours la vérité si vous la chérissez, & si vous avez des amis fideles. Je vois avec plaisir que le baron de Sulback vous devient chaque jour plus cher ; vous

connoissez sa droiture & son esprit, consultez - le toujours ; mais, je vous le répète, monseigneur, dans les affaires véritablement importantes, écoutez plus d'un conseil, & n'en suivez aucun légèrement. Enfin, malgré mon estime particulière pour le baron de Sulback, je dois vous faire observer qu'il est beaucoup trop jeune encore pour pouvoir mériter toute votre confiance ; il est plein d'instruction, de raison & de vertu, mais il n'a que vingt - quatre ans ; à cet âge, on peut encore à la cour se démentir & se corrompre. S'il renonce à ses principes, vous vous en apercevrez facilement ; il deviendra plus souple, plus complaisant, il aura moins de sincérité ; la crainte de vous déplaire ou de se faire des ennemis, ou même de plus légères considérations, l'empêcheront de vous dire franchement la vérité. Insensiblement vous lui verrez perdre & son désintéressement & sa modération ; il attachera plus de prix à votre faveur qu'à votre estime, il cherchera à se former un parti, il ne sera occupé que du soin d'établir sa fortune, d'éloigner de vous ses ennemis, & de vous entourer de ses partisans ; il craindra toutes les personnes d'un mérite véritablement distingué, & il tâchera de vous prévenir contre elles ; en l'observant avec attention, vous remarquerez bien facilement tous ces différens artifices, & sûrement alors vous n'en ferez pas la dupe.

Je ne répète point à monseigneur combien le témoignage de son souvenir & de ses bontés

me rend heureux, il connoît mon cœur ; il fait que j'ai placé tout le bonheur de ma vie dans ses succès, sa gloire & son amitié.

Je supplie monseigneur de ne pas oublier qu'il m'a promis de relire souvent Télémaque & les pensées de Marc - Aurele.



L E T T R E L X V I I .

La baronne à madame d'Ostalis.

○ MA fille, quel événement ! . . . Ce malheureux M. d'Aimeri ! . . . Je crois cependant que son état n'est pas mortel. . . Les médecins l'assurent, mais il a de si funestes pressentimens, il a éprouvé un faiblesse si cruel ! . . . Hier, lundi, jour désigné pour la signature des articles, nous nous assemblâmes tous chez la vicomtesse ; M. d'Aimeri avoit un peu de goutte depuis la veille ; un quart-d'heure après la signature, un valet-de-chambre vient dire tout bas à madame de Valmont qu'un homme demande à lui parler pour une affaire très-importante. A ces mots, elle pâlit, & dit qu'on fasse entrer cet homme dans le cabinet de la vicomtesse ; alors elle se leve, s'approche de moi, & me fait part de ses soupçons ; je lui recommande de s'enfermer dans le cabinet, & elle sort au moment même. M. d'Aimeri ayant remarqué son trouble & son agitation, me questionnoit avec

inquiétude , quand tout - à - coup nous entendons une voix inconnue crier avec force : *du secours , du secours*. En vain je veux retenir M. d'Aimeri , il m'échappe ; la vicomtesse , M. de Valmont & moi , nous le suivons , nous rencontrons un homme vêtu de noir , qui nous dit que madame de Valmont est évanouie , qu'elle a d'affreuses convulsions. . . M. d'Aimeri précipite ses pas , nous entrons dans le cabinet , je me jette devant M. d'Aimeri , en lui disant : au nom du ciel , au nom de l'amitié , sortez , éloignez - vous un instant. . . Je veux l'entraîner , mais il me repousse , il s'avance , il voit madame de Valmont évanouie auprès d'une table sur laquelle est posée une cassette entr'ouverte. . . Il vole à sa fille , il veut la prendre dans ses bras , il la souleve ; dans cet instant , un paquet , caché sous la robe de madame de Valmont , glisse à terre. . . M. d'Aimeri fait un faux pas , il chancelle ; prêt à tomber , il se recule , il jette les yeux sur le plancher. . . Dieu , quel objet frappe sa vue ! Le malheureux , il foule aux pieds les cheveux de l'infortunée Cécile ! . . . Cette dépouille chère & sacrée , il ne peut la méconnoître. . . L'état de madame de Valmont , cette cassette , cet homme inconnu , tout l'éclaire. . . Il frémit , il devient pâle & tremblant , il semble recevoir un coup mortel ! . . . Je m'approche , j'éloigne de ses yeux le triste objet qui vient de réveiller tous ses remords , & M. d'Almane s'avançant en même tems vers lui , le prend dans ses bras , & l'entraîne

dans une chambre voisine. A peine étoient-ils sortis l'un & l'autre , que madame de Valmont reprit sa connoissance ; il n'y avoit alors dans le cabinet que la vicomtesse , M. de Valmont , l'inconnu vêtu de noir & moi. La scène que je viens de vous décrire s'étoit passée en moins de trois minutes ; en quittant le salon , j'avois pris la précaution de défendre à nos enfans de nous suivre , & ils étoient restés avec madame d'Olci , mesdames de S*** , & toutes les autres personnes que nous avions priées de se trouver à la signature. Cependant madame de Valmont soupire , se ranime , & quelques pleurs s'échappent de ses yeux à moitié fermés ! . . . O ma sœur , dit-elle ! En prononçant ces paroles , elle se soulève doucement , elle ouvre les yeux , elle voit l'inconnu , elle tressaille , elle reprend toutes ses idées , elle se retourne , m'aperçoit , & me tendant les bras avec l'expression de la joie la plus vive : ah ! s'écrie-t-elle , savez-vous ? . . . Mon fils ! . . . Le chevalier de Murville ! . . . Oui , madame , interrompit l'inconnu en s'adressant à moi , j'étois chargé de remettre cette cassette à madame , & en même tems de l'engager à l'ouvrir sur-le-champ , car madame devoit y trouver une copie du testament de M. de Murville , qui laisse à M. le chevalier de Valmont toute sa fortune , c'est-à-dire , soixante-dix mille livres de rentes , argent de France. Comme l'inconnu achevoit ces paroles , madame de Valmont & la vicomtesse m'embrassèrent , en me disant tout ce

que l'amitié peut inspirer de plus tendre & de plus touchant. M. de Valmont, jusqu'à ce moment spectateur, plus surpris que touché de tout ce qui venoit de se passer, prit alors une véritable part à notre émotion ; il vouloit aller dans le salon pour apprendre cette nouvelle à son fils & à toute la compagnie, mais nous lui fîmes comprendre qu'il falloit d'abord en instruire M. d'AIMERI. L'homme vêtu de noir (qui se nomme M. d'ARNAL, ancien ami du chevalier de Murville) nous apprit que le testament étoit déposé chez M. ***, notaire ; & après nous avoir donné à cet égard tous les éclaircissémens nécessaires, il nous quitta en nous promettant de revenir le lendemain matin à sept heures. Nous rendîmes compte à madame de Valmont de l'état où étoit M. d'AIMERI ; elle fut le trouver au moment même, & lui porter la copie du testament du chevalier de Murville ; M. d'AIMERI parut très-sensible à cet événement, mais n'en conserva pas moins sa profonde & morne tristesse. Le chevalier de Valmont a reçu cette nouvelle d'une manière charmante pour Adele & pour moi, & il a montré dans cette occasion toute la délicatesse de l'amant le plus tendre & le plus passionné ; il aime véritablement, & pour la vie. Théodore est éperduement amoureux de Constance, mais la passion du chevalier de Valmont est aussi vive & bien plus profonde. Le soir M. d'AIMERI ne se mit point à table, & fut se coucher à dix heures ; cependant il nous rassura

lui même sur sa santé , & ne se plaignit que d'un peu de lassitude. Ce matin Adele est entrée dans ma chambre avant que je fusse levée , elle avoit l'air agité , ému ; elle s'affit dans la ruelle de mon lit , je la regardai avec inquiétude. Qu'avez - vous , mon enfant , lui dis - je , il semble que vous avez pleuré ? . . . — Maman , j'ai un aveu à vous faire qui me coûte un peu. . . — Qui vous coûte ! . . . — A quel point vous me surprenez ! . . . — Daignez m'entendre. Hier , dans un premier mouvement , j'écrivis une lettre avant de me coucher. . . Mon projet étoit d'envoyer cette lettre ce matin sans vous la montrer , dans la crainte que vous ne l'approuvassiez point , quoique ma tendresse pour vous l'ait seule dictée. . . Mais je me suis rappelée qu'il ne faut jamais s'écarter de ses principes , même pour faire une action honnête. Je vous dois une confiance sans bornes , nul motif ne peut m'autoriser à vous cacher une démarche importante , ainsi , je viens vous avouer , maman , que j'ai écrit à M. le chevalier de Valmont. . . & voici ma lettre. A ces mots , j'embrassai Adele , & prenant la lettre qu'elle me présentoit , je l'ouvris , & je lus ce qui suit :

« Une inquiétude cruelle oppresse & déchire
 » mon cœur , vous pouvez d'un mot la dissi-
 » per entièrement , & je ne puis résister au
 » desir de vous la confier. Le testament de
 » M. de Marville produit dans votre situation
 » un changement qui m'effraie ; possesseur
 » maintenant d'une fortune considérable , ne

» formez - vous pas de nouveaux projets ? . . .
 » Vous contenterez - vous toujours de cet
 » appartement si simple , si peu étendu . . .
 » mais , hier encore , si charmant à vos yeux !
 » . . . Songez , monsieur , qu'en vous choi-
 » sissant , ma mere a dû compter que jamais
 » vous ne la sépareriez de sa fille ; & moi ,
 » qu'elle a daigné consulter , pensez - vous
 » qu'une idée si chere n'ait pas contribué à
 » me décider aussi promptement ? . . . Cette
 » préférence que vous m'avez inspirée , vous
 » la devez sur - tout à la tendresse que mes
 » parens ont pour vous , à l'attachement que
 » je vous crois pour eux , enfin , à la persua-
 » sion où j'étois que vous vous trouveriez
 » parfaitement heureux au sein de ma fa-
 » mille. Eh quoi ! seriez - vous capable de
 » sacrifier un bonheur si réel & si doux , au
 » vain plaisir d'avoir une maison , & d'étaler
 » du faste ? La vanité la plus frivole pourroit-
 » elle vous faire oublier les droits sacrés de
 » l'amitié , de la reconnoissance ? . . . Oui ,
 » la reconnoissance , vous en devez à ma
 » mere , elle vous chérit . . . Elle & mon
 » pere vous avoient adopté dans le fond de
 » leurs cœurs avant même que votre con-
 » duite eut justifié leur choix ; & vous au-
 » riez la barbarie de leur arracher leur fille ,
 » vous pourriez dédaigner ce logement qui
 » vous est destiné depuis cinq ans , ce loge-
 » ment que ma mere elle - même a fait distri-
 » buer , & qu'elle se plut à décorer avec tant
 » de soin & de plaisir ! . . . Ah , s'il est vrai

» que vous ayez ce cruel dessein, ne me le
 » cachez point, il en est tems ! . . . Mon de-
 » voir est encore de vous préférer ma mere,
 » & de vous déclarer que je n'hésite pas. Si
 » je pensois autrement, serois-je digne des
 » sentimens que vous avez pour moi ? Que
 » pourriez-vous attendre de mon cœur, si
 » j'étois assez ingrate pour balancer dans ce
 » moment entre ma mere & vous ? Sans elle,
 » sans tous les sacrifices qu'elle m'a faits, &
 » les soins qu'elle m'a consacrés, que serois-
 » je maintenant ? & que deviendrois-je, si
 » j'étois privée de ses conseils & de ses exem-
 » ples ? . . . Je lui dois tout ce qui pouvoit
 » assurer le bonheur de ma vie ; je lui dois
 » un cœur reconnoissant, l'amour de la vertu,
 » les talens qui vous plaisent, & les senti-
 » mens que je vous inspire ! . . . Ah, si vous
 » m'aimez en effet, combien vous devez la
 » chérir ! . . . Promettez-moi donc de ne
 » jamais me séparer d'elle ! . . . Sans doute
 » vous êtes vertueux, vous êtes bienfaisant,
 » puisque ma mere vous a choisi ! . . . A quel
 » digne & satisfaisant usage vous pouvez con-
 » sacrer cette fortune inattendue que le ciel
 » vous accorde ! Ah, pour l'employer au gré
 » de mes desirs, ne consultez que votre cœur
 » & la raison !

» Je vous le répété, monsieur, un seul
 » mot de vous pourta me rassurer, une sim-
 » ple promesse détruira mes craintes, &
 » dissipera toutes mes inquiétudes. ADELE. »

Vous concevrez facilement, ma chere fille,

de quel profond attendrissement cette lettre dut me pénétrer. Adele , voyant couler mes larmes , se jeta dans mes bras. O mon enfant , lui dis - je , que vous me rendez heureuse ! . . . non - seulement en me donnant une preuve de tendresse aussi touchante , mais en me montrant à quel point vos principes vous sont chers , puisque vous n'avez pas cru pouvoir envoyer une semblable lettre sans ma participation. Ah ! conservez toujours cette maniere de penser , n'oubliez jamais qu'une personne qui n'a pas des principes inébranlables , peut bien avoir des vertus , mais qu'elle ne peut être vertueuse . . . — Maman ! . . . me permettrez - vous d'envoyer cette lettre ? . . . — Ma chere Adele , songez que (dans l'opinion générale) vous demandez au chevalier de Valmont un très-grand sacrifice ; avec cent mille livres de rente , se contenter d'un appartement chez son beau - pere , s'engager à y rester toujours , n'avoir point de maison , *point de cuisinier à soi* , ne pouvoir donner à souper ! . . . — Il en fera plus riche , & pourra satisfaire d'autres goûts beaucoup plus raisonnables ; loin que votre société lui soit étrangere , il n'a de liaisons & d'amis que les vôtres . . . — Cependant aucun jeune homme de l'âge du chevalier de Valmont , avec une fortune semblable , ne consentiroit à ce que vous exigez ; ainsi , vous ne devez pas espérer . . . — S'il n'a qu'une maniere de penser commune , je ne le regretterai pas . . . — Vous êtes donc décidée à ne pas l'é-

poufcr, s'il ne vous promet pas ce que vous delirez?... — Oui, maman, fi vous daignez m'en laiffer la maîtrefse. . . — Mais fi M. de Retel avoit eu un personnage plus agréable, vous l'aurez époufé, cependant il n'auroit pas voulu loger chez moi. — Vous m'avez appris, maman, qu'il faut favoir facrifier fa fatisfaction à la raifon & à la juftice. M. de Retel ne vous devoit pas de reconnoiffance, je ne pouvois exiger de lui une grace que je fuis fi juftement en droit d'attendre de M. de Valmont. — Ce dernier eft certainement incapable de vous tromper, & s'il vous refufe. . . — S'il balance feulement, il n'eft pas digne de moi. . . — Songez-vous à l'éclat d'une telle rupture, après la fignature des articles. . . après un engagement encore plus facré, puisqu'enfin vous avez fait l'aveu de la préférence qu'il vous infpire. . . — Cet aveu m'engage, je le fens, à ne jamais en époufer un autre. . . S'il me force de renoncer à lui, je ne ferai plus qu'à vous, ma vie vous fera confacrée. . . Ah, n'en doutez pas, un fort fi doux comblera tous mes vœux! . . . En prononçant ces paroles, Adele ne put retenir fes larmes; je voulus encore-effayer de la détourner de fon deffein, mais elle m'interrompit, & me conjura fi vivement de lui permettre d'envoyer fa lettre, qu'il me fut impoffible de réfifter à fes instances; elle n'attendit pas la réponfe fans quelque inquiétude; enfin, à dix heures, on lui apporte une lettre qu'elle reçoit d'une main tremblante. . .

Elle me la donne , & j'ouvre un billet qui contenoit ces mots :

« Qui, moi, vous séparer d'une mere si
 » chérie, si digne de l'être ! Ah , mademoi-
 » selle, puisqu'elle a daigné me choisir, ne
 » deviez - vous pas du moins m'estimer ! . . .
 » Vous ne connoissez pas l'amour, vous ne
 » pouvez concevoir l'étendue des droits qu'il
 » assure ! . . . Mais, qui fait mieux que vous
 » combien ceux de la reconnoissance & de
 » l'amitié sont sacrés ? . . . C'est aux pieds
 » de madame d'Almane, (hélas ! je n'ai pas
 » encore le droit de tomber aux vôtres) c'est
 » aux pieds de la meilleure des meres que
 » j'irai renouveler le serment si cher à mon
 » cœur, qui doit, en dissipant vos craintes,
 » me rendre tout le bonheur que votre in-
 » juste défiance vient de troubler & de cor-
 » rompre. »

Adele, après avoir lu ce billet, ne m'a point dissimulé sa joie ; nous descendîmes ensemble chez M. d'Almane, pour lui montrer la réponse du chevalier de Valmont. Adele, dans ce premier moment, a laissé voir une sensibilité qu'elle n'a jamais témoignée ; & Théodore, au milieu de cette conversation, nous a quittés tout - à - coup, en disant qu'il alloit trouver son ami & l'assurer qu'Adele n'étoit *plus injuste*. Adele a couru après son frere afin de l'empêcher de partir ; mais je crois bien que, pour le retenir, elle n'a pas employé toute sa force. Au bout d'une heure Théodore est revenu, & il nous a appris qua-

M. d'Aimeri souffroit prodigieusement de la goutte, & qu'il avoit même de la fièvre. Nous avons été le voir sur-le-champ M. d'Almane & moi. Son médecin & son chirurgien ne paroissent pas très-inquiets de son état ; mais la scène d'hier l'a si violemment affecté, il est si frappé de l'idée que le Ciel lui refusera la consolation de voir avant de mourir, son petit-fils marié, qu'il regarde sa maladie comme mortelle ; il s'est confessé à midi, & il a reçu ses sacremens. Le chevalier de Valmont est véritablement au désespoir ; il a pour son grand-pere l'attachement le plus tendre ; & d'ailleurs cette maladie, dans la supposition la plus heureuse, retarde au moins de trois semaines son mariage & celui de Théodore, qui, comme vous le croyez bien, partage sincèrement son chagrin. M. d'Almane & mon fils ont passé toute la soirée chez M. d'Aimeri ; nous avons soupé tête-à-tête Adele & moi, & le plaisir de causer ensemble nous a fait veiller jusqu'à minuit. Je ne puis douter à présent, m'a-t-elle dit, de la vérité des sentimens de M. de Valmont, mais ces sentimens qu'il éprouve aujourd'hui, les conservera-t-il ? -- Vous ne parlez point sans doute de l'amour, vous savez bien que cette passion ne peut durer qu'un moment ; dans un an peut-être, dans trois ans sûrement, le chevalier de Valmont ne sera plus amoureux de vous ; mais si vous vous conduisez bien, il n'aura jamais d'autre passion, & vous serez toujours l'objet qu'il aimera le mieux. Si vous savez

lui inspirer cet attachement profond, inaltérable, vous jouirez de tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre, vous obtiendrez la seule considération qui doit être désirée, celle qu'on n'acquiert que par la conduite & les vertus ; vous ne sentirez jamais que vous aurez un maître ; le titre sacré de mere ne fera point un vain titre pour vous, vous serez consultée sur l'établissement de vos enfans, vous présiderez à leur éducation, & vous seule marierez votre fille. Vous deviendrez la confidente & l'amie de votre mari, vous le préserverez des égaremens de la jeunesse, vous fortifierez ses principes & son goût pour la vertu, vous partagerez toute la considération qu'il pourra mériter, car ce n'est qu'en le rendant heureux, qu'en obtenant sa tendresse, que vous pourrez vous associer à ses succès & à sa gloire. Vous occuperez dans la société le rang le plus distingué ; enfin, vos talens, votre esprit & vos charmes, rendront plus brillant & plus séduisant encore l'exemple vertueux que vous offrirez ; mais pour obtenir une félicité semblable, la seule vertu ne suffit pas, il faut encore que la raison & la prudence reglent & dirigent toutes vos actions, & que vous vous formiez un plan invariable de conduite. Par exemple, vous devez dès - à - présent réfléchir à la manière dont il faut vous conduire avec votre mari dans les commencemens de votre mariage. Ne lui laissez voir que des sentimens qui peuvent durer toujours ; si vous êtes trop démonstra-

tive d'abord, vous aurez dans la suite l'air du
 refroidissement ; en montrant de la passion ,
 vous augmenterez pour un tems celle que
 vous inspirez ; pendant quelques mois vous
 serez aimée plus vivement , mais vous le serez
 d'une maniere moins solide & moins durable.
 L'amour n'est pas un sentiment fait pour vous ,
 cependant votre cœur est si tendre , que vous
 devez toujours vous occuper du soin de mo-
 dérer votre extrême sensibilité ; & si quel-
 quefois elle est trop vive , du moins sachez en
 dissimuler l'excès ; feindre des sentimens qu'on
 n'a pas , c'est de la fausseté ; ne point laisser
 pénétrer tous ceux qu'on éprouve , c'est de la
 prudence. Non - seulement ne témoignez que
 de la confiance & de l'amitié , mais jamais
 n'exigez les attentions , les soins qui tiennent
 à la passion , recevez - les avec grace , avec
 plaisir , en même tems n'y comptez point , &
 paroissez plus touchée d'une marque d'estime
 que d'une preuve d'amour. Au reste , que
 votre mari soit bien convaincu que , dans tous
 les instans sa présence vous est agréable ; le
 plus sûr , le seul moyen de le fixer près de
 vous , c'est de montrer toujours un égal plaisir
 à le voir. Sûrement , reprit Adele , je rem-
 plirai sans effort ce devoir ; d'ailleurs , l'in-
 térêt de ma réputation suffiroit seul pour m'y
 engager ; il est impossible de calomnier une
 femme qui , loin de fuir & d'éviter son mari ,
 le desire pour témoin de toutes ses actions ;
 & quand on est absolument exempte de co-
 quetterie , la présence du mari le moins ai-

mable ne peut être gênante. Vous avez raison ; répondez - je , mais peu de personnes ont assez d'élevation & d'esprit pour penser comme vous ; une jeune femme qui n'a jamais , dans sa vie , fait une réflexion , ne desiré en se mariant , que deux choses : d'attirer les regards & d'*aller seule* , c'est - à - dire , sans sa belle - mere & son mari , car un mari est regardé communément comme le chaperon le plus incommode & le plus ennuyeux. Si , par hasard , ce mari s'avise d'être amoureux , & de vouloir souper souvent avec sa femme , cette dernière ne manque pas de se plaindre en secret d'une semblable tyrannie , elle en gémit *dans le sein de l'amitié* , les amies se déchaînent contre l'insupportable mari , qui passe bientôt en effet pour un *tyran jaloux* , pour un *monstre* ; tous les jeunes gens l'accablent de moqueries , le couvrent de ridicules ; chacun se ligue contre lui , chacun voudroit pouvoir le bannir de la société , & tout le monde s'attendrit sur le sort infortuné *de sa victime* ; il est vrai que cette femme , si intéressante aux yeux de tant de fots , perd en même tems le repos & le bonheur , sa réputation & l'estime de tous les gens sensés. Cependant , maman , dit Adele , on a vu des femmes vertueuses véritablement tourmentées par la jalousie de leurs maris ? — Oui sans doute , aussi je ne parle qu'en général ; en toutes choses , j'admets toujours des exceptions ; mais ce qui n'en souffre point , c'est qu'une femme vertueuse ne doit jamais con-

venir de la jalousie de son mari ; & si elle évite toutes les occasions qui peuvent la faire naître , si elle la cache avec soin , elle le guérira sûrement , & sans que le public en ait eu connoissance. — Mais si un mari est accusé de jalousie par tous les jeunes gens , uniquement parce qu'on le voit toujours avec sa femme , comment éviter cela ? . . . — C'est ce qui n'arrive point ; un mari aimé , quelque assidu qu'il puisse être auprès de sa femme , n'est jamais accusé de jalousie ; voyez le baron de T*** & M. D*** , ils sont l'un & l'autre inséparables de leurs femmes ; a-t-on jamais dit qu'ils fussent jaloux ? Cependant la baronne de T*** & madame D*** sont aimables , jeunes , jolies , mais elles sont aussi distinguées par leur conduite que par leurs agrémens , & elles ne pensent pas que la présence d'un mari puisse importuner ou contraindre. Dans cet endroit de notre conversation , j'ai entendu sonner onze heures , & j'ai envoyé Adele se coucher , en lui promettant que demain nous reprendrions cet entretien. Adieu , ma chere fille ; il est trois heures après minuit ; je n'ai pas voulu me mettre au lit avant d'écrire tous ces détails , puisque le courier part demain. Je sais combien mes entretiens avec Adele ont d'intérêt pour vous , & *comme mon amie & comme mere* ; je vous assure que je vous les détaille scrupuleusement , & que je ne crois pas y changer un mot ; vous connoissez la sûreté de ma mémoire , ainsi vous pouvez bien croire

en effet que c'est comme si vous étiez cachée pour nous écouter, car vous savez exactement tout ce que nous disons. Enfin, la seule idée que Diane & Séraphine liront un jour toutes ces lettres, me donneroit l'exac-titude minutieuse que vous me recommandez avec tant d'instance. Adieu, ma chere enfant; je recommencerai un *Journal* demain, que je continuerai jusqu'à la convalescence de M. d'Aimeri.

Le comte de Roseville s'est chargé de vous envoyer vos étoffes par une voie sûre & prompte; il vient presque tous les jours déjeuner avec moi, non-seulement pour me voir, mais pour parler de vous des heures entières. Jugez combien sa société m'est agréable! D'ailleurs, il est bien véritablement intéressant par son esprit, sa maniere de penser, & cette extrême simplicité qui le caractérise; certainement personne n'a jamais eu plus de mérite & d'instruction avec un ton moins tranchant. Notre ami la Bruyere dit avec raison, « que c'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique. Celui » qui ne fait rien croit enseigner aux autres » ce qu'il vient d'apprendre lui-même; ce- » lui qui fait beaucoup pense à peine que ce » qu'il dit puisse être ignoré, & parle plus » indifféremment. »



L E T T R E L X V I I I .

La même à la même.

Ce Mercredi.

MONSIEUR d'Aimeri est toujours à-peu-près dans le même état, on dit cependant qu'il a moins de fièvre, mais je le trouve encore plus abattu, *plus affaïssé* qu'il ne l'étoit hier; il a été enfermé ce soir une heure avec deux notaires; enfin il prend toutes les précautions d'un homme qui se croit à la dernière extrémité; en même tems j'ai observé aujourd'hui en lui un changement qui m'a beaucoup frappé, il m'a semblé qu'il cherchoit lui-même à se flatter, ou, pour mieux dire, à nous en imposer sur son état; il m'a dit, par exemple, qu'il avoit assez bien dormi cette nuit, ce qui n'est pas vrai, & il a ajouté qu'il étoit moins souffrant qu'hier: du reste, il ne parle plus de ses *funestes pressentimens*, il n'a pas un instant d'attendrissement, & il montre une insensibilité qui s'étend jusques sur son petit-fils. Je crois que ses remords & son imagination naturellement ardente, le livrent dans cet instant à des terreurs si cruelles, à des craintes si terribles, qu'il ne peut s'occuper que de lui-même: rien ne rend personnel comme un danger pressant... Et quel affreux danger n'envisage-t-il pas!...

Son ame bourrelée est fermée à la confiance , elle est dans ce moment inaccessible aux doux sentimens de l'amitié & à toute espece de consolation. J'ai passé trois heures chez lui , j'ai remarqué aussi qu'il ne peut , sans une peine extrême , entendre parler du testament du chevalier de Murville ; mais malheureusement M. de Valmont est bien loin encore d'avoir épuisé ce sujet de conversation , & il est absolument impossible de lui faire comprendre que cet entretien déplait à M. d'Aimeri ; il nous répond que sûrement *son beau-pere est enchanté de voir cent mille livres de rentes à Charles* , & en conséquence il ne parle d'autre chose , & ne tarit point sur l'éloge *de ce bon chevalier de Murville , qu'il a vu jadis un pauvre gentilhomme de Picardie , mais avec une figure qui méritoit de faire fortune , car il étoit beau comme un ange*. Vous connoissez M. de Valmont , ainsi vous l'entendez & vous le voyez ; si , au milieu de ce bavardage , quelqu'un , pour l'engager à se taire , s'avise de lui faire un signe , il ne manque jamais d'en demander tout haut l'explication. *Quoi donc* , s'écrie-t-il , *que voulez-vous dire ?* . . . Enfin , il désole tous les gardes-malades de M. d'Aimeri , excepté cependant la vicomtesse , car on est toujours sûr de fixer son attention en parlant du chevalier de Murville , & je l'ai même surprise deux ou trois fois questionnant tout bas M. de Valmont à ce sujet , afin de savoir positivement *quel genre de figure* le chevalier de Murville avoit dans sa jeunesse.

Théodore se conduit d'une manière bien charmante ; au lieu de venir dîner & souper chez moi avec la vicomtesse & Constance, il reste avec son ami, qu'il ne quitte qu'une demi-heure dans la journée pour venir nous voir un moment avant le dîner, & sûrement il ne peut faire à l'amitié un plus grand sacrifice. Le chevalier de Valmont est encore plus malheureux, car, depuis avant-hier il n'a pas aperçu Adele, qui reçoit tous les jours de sa part le plus *beau bouquet* du monde, & une charmante corbeille de fleurs pour Hermine.

Ce soir, avant le souper, nous avons repris, Adele & moi, suivant ma promesse, la conversation de la veille, elle m'a questionnée avec détail sur le caractère du chevalier de Valmont. Je suis certaine, ai-je répondu, qu'il possède toutes les vertus essentielles, & qu'il a d'excellens principes, cependant je ne vous assurerai pas qu'il n'ait aucun défaut ; il est naturellement porté à la mélancolie, il seroit possible qu'il eût quelquefois de l'humeur ; il sera certainement passionnément amoureux de vous la première année de votre mariage ; profitez de l'empire passager, mais sans bornes, que l'amour vous donnera sur lui pour acquérir le droit de lui parler avec franchise de ses défauts ; que ce soit toujours avec le ton d'intérêt & de la tendre amitié ; en même tems demandez lui des avis ; si vous voulez qu'il reçoive bien vos conseils, ayez l'air de desirer les siens. Quel intérêt n'avez-

vous pas à le corriger de ses défauts, & à former autant qu'il vous sera possible & son caractère & son esprit ! Songez que ses vertus feront votre bonheur, que la fortune, l'établissement de vos enfans, votre considération, votre gloire, dépendront de sa conduite; enfin, si vous le rendez meilleur, il vous en deviendra plus cher, & vous l'attacherez à vous par les sentimens les plus solides, l'estime & la reconnoissance. Engagez - le donc à cultiver son esprit, à s'occuper, & sur-tout à faire un digne usage de sa fortune; qu'il soit bien persuadé que chaque action de bienfaisance le rendra plus cher à vos yeux. Quel amant ne brûle pas du désir de se distinguer & d'acquérir de la gloire, quand ses vertus enorgueillissent l'objet qu'il aime ! Mais une femme vertueuse peut seule inspirer ce noble enthousiasme ; si vous n'êtes pas vous-même véritablement estimable sur tous les points, votre mari n'attachera jamais un grand prix à votre estime. Ah ! pour mériter toute la sienne, soyez toujours ce que vous êtes maintenant, & sur-tout conservez cette piété sincère qui vous distingue; elle assurera votre bonheur, elle vous garantira de toutes les atteintes de la calomnie, & elle préservera sûrement votre mari des outrageans soupçons de la jalousie. Ainsi, il faut, dès la première année de votre mariage, que votre mari connoisse vos principes & vos vertus; il faut que vous vous occupiez du soin d'étudier son caractère, & que vous l'accoutumiez doucement à vous

entendre lui dire la vérité. — Il est bien essentiel aussi que je sache obtenir sa confiance. . . . — Vous en aurez un moyen bien facile ; donnez - lui la vôtre , il ne vous refusera pas la sienne. Quand nous sommes bien nés , nous avons au fond de l'ame une équité naturelle , qui , sans le secours de la réflexion , nous fait éprouver & partager tous les sentimens raisonnables que nous inspirons. Voulez - vous être aimé , laissez là l'artifice , il subjugué quelquefois , mais n'attache jamais ; aimez de bonne-foi , & vous serez aimé. On attire , on obtient la confiance ainsi que l'amitié ; si vous m'avez montré de la prudence & de la discrétion , & si vous avez le desir de lire dans mon cœur , confiez - moi votre secret le plus intime . . . le mien va m'échapper. D'ailleurs , ma chere Adele , l'instruction que vous avez , vous donne le droit de prétendre à la confiance de votre mari sur tous les points ; quand il auroit pour vous la plus parfaite estime , si vous n'aviez aucune connoissance des affaires , il ne pourroit vous parler des siennes , mais les conversations de M. Leblanc (1) vous ont mise en état de raisonner sagement sur toute espece d'affaire , de quelque genre qu'elle puisse être. Enfin , pour conserver la confiance qu'il vous accordera , ne vous vantez jamais de la posséder sans réserve ; s'il croit que vous voulez persuader aux autres qu'il vous consulte toujours , il vous pardonnera

(1) Voyez la lettre XLIV de ce volume.

d'autant moins cette petite vanité, que son orgueil en sera blessé; & même, indépendamment de cette raison, s'il fait que vous convenez qu'il n'a rien de caché pour vous, la seule prudence doit l'engager à mettre des bornes à sa confiance. J'ai connu jadis l'ami d'un ministre, que cette espèce de vanité si puérile rendit extrêmement ridicule; il étoit sans cesse occupé du soin de faire connoître à tout le monde l'étendue de la confiance qu'on avoit en lui; il est impossible que cette manie ne fasse pas faire beaucoup d'indiscrétions, aussi l'homme dont je vous parle étoit-il le plus dangereux confident qu'un homme en place pût choisir. Un *petit secret ministériel* lui échappoit naturellement sans qu'il s'en aperçût lui-même; son air mystérieux & capable, ou seulement son silence, eût suffi pour le découvrir. Je me souviens que dans ce tems mon beau-pere sollicitoit une grace de la plus grande importance; l'ami du ministre, qui n'avoit aucune liaison avec lui, vint le trouver & lui annoncer en secret que cette grace étoit accordée; cette attention, qui ne pouvoit tenir de l'amitié, n'étoit absolument qu'une indiscrétion causée par la vanité; on vouloit seulement prouver qu'on étoit instruit avant tout le monde, & même avant celui que la grace intéressoit personnellement, conduite très faite pour compromettre le ministre qui plaçoit aussi mal sa confiance intime. Pour vous, ne songez qu'à mériter celle de votre mari; tout le monde supposera

supposera que vous la possédez , & cette opinion ne nuira ni à sa considération ni à sa fortune , quand , loin d'être établie par votre indiscrétion , elle ne sera fondée que sur votre mérite & vos vertus.

J'ai encore un conseil à vous donner , ma chere Adele ; vous avez une douceur inaltérable & une parfaite égalité de caractère , cependant vous ne devez pas vous flatter de n'avoir jamais de disputes avec votre mari ; dans toutes les petites contestations que vous aurez ensemble , je vous recommande d'avoir toujours l'air & le ton de la plus grande déférence , & en même tems de ne jamais souffrir de sa part , sans en paroître vivement affligée , un mot , une expression qui pût blesser votre délicatesse ; enfin , soyez certaine que dans toutes les circonstances de votre vie , plus vous lui montrerez d'égards , & plus il en aura pour vous.

Après cette conversation , j'ai été chercher la cassette qui contient toutes vos lettres , & j'ai lu à Adele celle que vous m'écrivîtes il y a quelques années , au sujet de la passion naissante de M. d'Ostalis pour la comtesse Anatolle (1). Pendant cette lecture , Adele étoit dans une agitation à la fois touchante & comique ; sa colere contre M. d'Ostalis égaloit au moins l'admiration que vous lui inspiriez , & je ne fais même pas si , malgré le dénouement , Adele n'a pas encore un peu de ran-

(1) Voyez la lettre X de ce volume.

eune au fond du cœur contre M. d'Ostalis. Mais elle a été bien vivement frappée de la sagesse de votre conduite, & elle a dit en soupirant : Je vous promets, maman, de me conduire ainsi, *quand je me trouverai dans une semblable situation.*

Ce Jeudi au soir.

MONSIEUR d'Aimeri est beaucoup plus mal, je fors de chez lui & j'en reviens pénétrée de tristesse, d'attendrissement & de compassion. Sur les six heures du soir, sa tête s'est embarrassée, & insensiblement il est tombé dans le délire le plus effrayant, il prononçoit à chaque instant le nom de Cécile; ce nom dans sa bouche me faisoit frissonner!... Dans d'autres momens, il s'écrioit avec une voix étouffée, un accent déchirant : *Otez ces cheveux, ôtez ces cheveux...* Il croyoit les voir sur son lit, il repousoit son drap avec force, en détournant la tête, & la douleur & l'effroi se peignoient dans ses yeux de la manière la plus frappante!... A sept heures cette affreuse agitation parut se calmer, il reprit sa connoissance, il demanda son confesseur, & nous sortîmes tous de la chambre; au bout d'une demi-heure il me fit demander; je le trouvai si ému, si attendri, qu'il ne pouvoit parler; je m'assis auprès de son lit, il essuya ses yeux remplis de pleurs, & après un moment de silence : je viens, me dit-il, d'apprendre une chose qui me procure une grande consolation.

... Vous savez, madame, que M. *** , notaire , a chez lui vingt mille écus d'argent comptant qui appartiennent à mon petit-fils ; le premier jour de ma maladie , Charles s'est fait donner dix mille francs sur cette somme , avec lesquels il a délivré trente prisonniers détenus au Fort-l'Evêque pour dettes de mois de nourrices ; non - seulement il ne s'est pas vanté de cette action , mais il a pris beaucoup de précautions pour qu'on ne fut pas qu'il en étoit l'auteur ; cependant le hafard l'a fait découvrir aujourd'hui à l'abbé Moreau , qui vient de m'en instruire. Ce n'est pas tout , continua M. d'Aimeri , il a chargé mon homme d'affaires d'acheter un enclos qui touche au jardin de notre petite école de charité , il compte y faire bâtir une maison qui pourra contenir dix jeunes filles , & il se charge à jamais de fournir seul à tous les frais de cette seconde école qui sera établie sur le modele de la nôtre. Quelle doit être en effet votre satisfaction , interrompis - je , le chevalier de Valmont est votre ouvrage , il doit tant de vertus à l'éducation qu'il a reçue de vous ! ... A ces mots , M. d'Aimeri leva les yeux au ciel en poussant un profond soupir , & se retournant vers moi : daignez , madame , me dit-il , daignez aller chercher M. d'Almane , M. & madame de Valmont & mon petit-fils , & revenir avec eux. Je sortis sur - le - champ. Quand j'entrai dans le salon , tout le monde m'entoura pour me demander des nouvelles de M. d'Aimeri ; j'étois si attendrie , que je

ne pouvois répondre : d'ailleurs , dans cét instant je ne voyois que le chevalier de Valmont , je courus à lui & je l'embrassai avec toute l'affection d'une véritable mere !... Ensuite je m'acquittai de ma commission , & nous rentrâmes chez M. d'Aimeri. Aussi - tôt qu'il apperçut son petit - fils , il lui tendit les bras avec l'expression la plus touchante ; le chevalier fut s'y précipiter , M. d'Aimeri le serra étroitement contre sa poitrine. O Charles , s'écria - t - il , vous avez rétabli le calme & la tranquillité dans mon ame !... Oui , le ciel me pardonnera en faveur de tes vertus !... Songe , mon fi's , que chaque bonne action de ta vie sera une expiation de mes fautes... Le chevalier ne put répondre à ce discours que par des pleurs & des sanglots , & M. d'Aimeri fut lui - même si vivement affecté , que , sentant ses forces s'affoiblir & l'abandonner , il nous fit signe d'emmener son petit - fils dans la chambre voisine. Avant de le quitter , j'ai questionné son médecin qui ne m'a pas paru être absolument sans espérance. Vous imaginez facilement à quel point tous ces détails ont dû toucher Adele ; la petite école de jeunes filles sur - tout , lui a causé un plaisir inexprimable ; elle croit bien au fond de l'ame que l'amour a quelque part à cette bonne action , & ce n'est pas à ses yeux que ce motif en peut diminuer le mérite.

Adieu , ma chere fille ; puisque la poste part demain , je vais fermer cette lettre ; mais soyez bien sûre que le *Journal* sera exactement continué jusqu'au jour du mariage.



L E T T R E L X I X.

La même à la même.

Ce Vendredi.

CE malheureux M. d'Aimeri!... Hélas , ses pressentimens ne sont que trop justifiés ! Le ciel n'a pas permis qu'il eût le bonheur de conduire son petit - fils à l'autel ! Il est mort à six heures du matin avec toute sa connoissance , après avoir positivement exigé la parole d'honneur de M. de Valmont & de M. d'Almane , que son petit - fils se marieroit le 18 , c'est - à - dire , dans quatre jours. Le chevalier est dans un état affreux , il est venu ce soir chez moi pour la première fois , depuis la signature des articles ; son entrevue avec Adele a été véritablement touchante , il a joui de la plus pure de toutes les consolations ; celle de voir l'objet qu'on aime partager sa douleur ; il a vu pleurer Adele , & ses larmes couloient pour lui !...

Suivant les dernières volontés de M. d'Aimeri , il est décidé que les deux mariages se célébreront mardi prochain à neuf heures du matin , sans aucune cérémonie , & qu'en sortant de l'église nous partirons aussi - tôt pour St. ***... Mardi , 18 avril , quel jour pour moi ! quelle époque dans ma vie !...

Samedi 15.

LA vicomtesse a fait la découverte d'un secret que j'ignorois entièrement, quoiqu'il regardât Théodore : le lendemain de son arrivée, la comtesse Anatolle lui écrivit une lettre qui contenoit l'aveu le plus positif de ses sentimens & l'offre de sa main ; elle ajoutoit que les succès & la conduite de Théodore en *** avoient achevé *de développer dans son cœur un sentiment qu'elle avoit long-tems combattu*, &c. Il faut avoir une bien mauvaise tête & bien peu d'élévation dans l'ame pour faire de semblables avances à un jeune homme de dix-neuf ans & demi ! Il est vrai que la comtesse n'avoit pas calculé sur la possibilité d'un refus, elle ignoroit nos engagemens avec M. de Limours ; elle a une grande fortune, vingt-un ans, une figure charmante ; elle ne doutoit pas du succès de cette démarche, & elle la confia même à une de ses amies qui l'a dit depuis à une autre ; & d'amies en amies, ce secret est arrivé à la vicomtesse, qui m'a conté tout ce détail ce matin. M. d'Almane m'a dit que Théodore, lorsqu'il reçut la lettre de la comtesse, n'avoit pas encore la certitude d'épouser Constance ; cependant, comme vous le croyez bien, il ne balança point, & de premier mouvement, il fit sur-le-champ une réponse pleine de respect & de reconnaissance, mais dans laquelle il déclaroit sans détour que son cœur n'étoit plus à lui. La

vicomtesse , dans l'intention de faire valoir Théodore aux yeux de Constance , a fait part à cette dernière de toute cette histoire , ce que j'ai fort désapprouvé. Constance est naturellement portée à la jalousie ; il est impossible qu'elle ne rencontre pas souvent chez ses parens & dans le monde la comtesse Anatole , & certainement elle ne la verra jamais avec tranquillité.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Porphyre , qui m'annonce enfin son retour ; il a passé près d'un an avec madame de Lagaraye : cette conduite ajoute encore à l'estime & à l'amitié si tendre que j'avois déjà pour lui ; il me mande qu'il revient uniquement pour *jouir un moment de la vue de mon bonheur* , & qu'il retournera ensuite en Anjou , auprès de la veuve de son bienfaiteur , dont les affaires ne sont point encore totalement arrangées. Bon soir , ma chère fille. . . Encore deux jours jusqu'à mardi ! . . .

Ce dimanche 16.

QUELLE délicieuse matinée j'ai passé aujourd'hui ! J'étois levée à sept heures , quoique je me fusse couchée à deux heures après minuit ; car comment dormir un instant la surveillance du jour le plus intéressant de la vie ! . . . J'ai été déjeuner chez M. d'Almane avec mes deux enfans ; Adele étoit assise entre son pere & moi , & Théodore étoit à genoux sur un tabouret placé devant nous ; il nous

parloit avec autant d'attendrissement que de feu, de l'excès de son bonheur & de sa reconnaissance pour nous. Vous m'unissez à celle que j'aime, disoit-il ; après demain tous les vœux de mon cœur seront exaucés ! J'aurai reçu la foi de Constance, je verrai ma sœur parfaitement heureuse, j'appellerai du doux nom de frere l'ami qui m'est si cher !... Dans trois jours Constance & Charles seront au nombre de vos enfans, ils seront là !... Nous ne ferons plus de déjeûners sans eux... Adele & Constance seront placées entre mon pere & ma mere ; Charles & moi nous serons à leurs pieds !... Pendant ce discours, Adele, doucement appuyée sur mon épaule, regardoit tendrement son frere avec des yeux remplis de larmes, & de tems en tems ferroit une de mes mains qu'elle tenoit dans les siennes. . . A neuf heures Théodore est parti pour aller chez madame de Valmont, & Adele a été écrire quelques lettres ; nous sommes restés tête-à-tête M. d'Almane & moi, & le plaisir de parler de nos enfans nous a retenus ensemble jusqu'au dîner. Non-seulement nous goûtons avec transport notre bonheur présent, mais nous jouissons encore de toute la félicité que nous découvrons dans l'avenir !... Je vous vois de retour à Paris ; vos enfans & les miens, élevés dans les mêmes principes, ne formeront qu'une même famille, trop nombreuse & trop unie pour ne pas se suffire à elle-même ; leurs vertus, leur tendresse, leur conduite, feront la gloire & le bonheur

de notre vie ! . . . De si douces espérances ne peuvent être chimériques ; on a l'heureux droit d'y compter quand on a mérité de les voir se réaliser. Vous n'avez pas d'idée de la joie qui regne dans la maison ; Adele & Théodore y sont adorés , & ils reçoivent dans cet instant les plus touchans témoignages de l'affection de tous les domestiques pour eux. Mais il y a deux personnes qui partagent véritablement presque tous les sentimens que j'éprouve. Dainville & miss Bridget. Le premier a déjà fait dix tableaux allégoriques sur le mariage de Théodore & sur celui d'Adele ; d'ailleurs il manifeste sa satisfaction par un redoublement de gaieté qui lui donne réellement l'air de la folie. Pour miss Bridget, elle est affectée beaucoup plus profondément ; elle dit qu'elle *est saisie* ; en effet , elle n'a jamais été démonstrative ; mais , dans ce moment , elle ne répond même pas aux complimens qu'on lui fait sur le mariage d'Adele , elle ne peut que faire un signe de tête ou répéter qu'elle *est saisie*. Théodore a donné ce matin à Dainville un contrat de quinze cents livres de rentes , & Adele a fait le même présent à sa chère miss Bridget. Au reste , ces deux personnes qui ont été si utiles à l'éducation de mes enfans , passeront leur vie avec nous ; ils resteront toujours dans les logemens qu'ils occupent chez moi , & ils comptent bien l'un & l'autre consacrer encore leurs talens à l'éducation de mes petits enfans. Mes petits - enfans ! . . . Dans un an vraisemblablement

= elle n'a la possibilité de parler ni de pleurer :

blement je serai grand'-mere ! Oh combien j'aimerais les enfans d'Adele & ceux de Théodore !... A quel point la fille d'Adele me sera chere !... Moi qui ne l'entends jamais sans émotion , appeller Hermine *mon enfant* !



Le chevalier d'Herbain à la même.

Ce lundi 17.

JE suis chargé , madame , de continuer le *Journal* , car le comte de Roseville veut absolument avoir le paquet ce soir avant neuf heures. Madame d'Almane , entourée de quinze personnes qui ne la quitteront qu'à minuit , n'auroit pu vous écrire qu'après souper ; ainsi , madame , il faut vous contenter pour ce jour d'une relation faite par moi. Au reste (sentiment à part) , vous n'y perdrez rien ; car , en vérité , je suis peut-être aujourd'hui dans cette maison la seule personne en état d'écrire une lettre. La joie , le bonheur ont tourné toutes les têtes. L'événement du jour , c'est la réception de la *corbeille de mariage* envoyée par le chevalier de Valmont. Il faut d'abord que vous sachiez si vous ne vous en doutez pas , que mademoiselle d'Almane avoit positivement déclaré qu'elle ne vouloit ni diamans ni bijoux. En effet , les dons de madame d'Almane & les présens de nocce des oncles & tantes , auroient pu satisfaire à cet égard les desirs d'une personne encore moins

raisonnable & moins modérée que ne l'est notre charmante Adele. A cinq heures on nous annonce que la corbeille est arrivée, nous nous levons pour l'aller voir, & madame d'Olczy, qui m'honore de quelque confiance, me dit tout bas qu'elle n'a point été consultée, & *qu'elle est persuadée que cette corbeille sera d'un goût affreux*. Nous passons dans le cabinet de mademoiselle d'Almane, nous voyons une corbeille en effet assez mesquine; madame d'Olczy la considère avec un sourire moqueur; je lui fais un petit signe d'intelligence, & j'ouvre la corbeille; madame d'Olczy, qui a le coup-d'œil très-juste, vit dans l'instant qu'il n'y avoit pas pour quatre mille francs de chiffons; jugez, madame, de son indignation. Tandis qu'elle accabloit sa sœur & son neveu de mauvaises plaisanteries, madame de Limours, achevant de vider la corbeille, trouve au fond un très-joli portefeuille sur lequel le nom d'Hermine étoit écrit; la petite Hermine enchantée s'approche. Madame de Limours remet le portefeuille à mademoiselle d'Almane; cette dernière l'ouvre, elle y trouve un papier & lit ces mots: *présent de noce de madame de Valmont à sa fille*. Adele rougit & regarde sa mère qui déploie le papier, & ce papier renfermoit un contrat de quatre mille livres de rentes viagères en faveur de mademoiselle Hermine. Madame d'Almane & madame de Limours sautent au col du chevalier de Valmont; madame d'Olczy, d'un air froid & contraint,

dit : *cela est charmant , charmant ;* & mademoiselle d'Almane , avec sa grace enchanteresse , prend Hermine par la main , en lui disant : *vous pouvez , mon enfant , accepter ses bienfaits ; il sera demain votre pere.* A ces mots , elle s'avance vers le chevalier , & elle dit à Hermine de l'embrasser. Le chevalier prend Hermine dans ses bras & la presse avec transport contre son sein !... Pendant ce tems , Théodore , à qui nul secret n'est caché , & qui brûloit d'impatience que tous les trésors de la corbeille fussent découverts , se rapproche de la table , leve un grand compartiment posé sur un des côtés de la corbeille , & tire un morceau de carton : ceci , dit-il , est le plan de l'école de charité qui contiendra dix jeunes filles ; c'est vous , ma sœur , qui ferez la fondatrice de cet établissement , & voilà le présent qu'on a cru qui vous seroit le plus agréable. Ici , madame d'Olczy a répété , *charmant , charmant* , parce qu'elle est remplie de politesse , car je suis bien sûr que , tout simplement , une corbeille faite par mademoiselle Bertin lui paroîtroit beaucoup plus désirable que celle-là. Vous conviendrez , madame , que ces présens de noce sont encore plus d'honneur à celle qui les reçoit qu'à celui qui les donne. Pour moi , ce que j'ai presque autant admiré , c'est que de soixante personnes qui , depuis six heures jusqu'à huit , sont venues successivement voir madame d'Almane , il n'y en ait pas une qui soit sortie d'ici sachant l'histoire de la corbeille ; il est vrai que

madame de Limours étoit retournée chez elle, elle seule auroit pu la conter; mais M. & madame d'Almane ne parlent jamais aux indifférens de ce qui se passe dans l'intérieur de leur famille. D'ailleurs, dans cette maison, les actions honnêtes, délicates & vertueuses ne peuvent faire événement; elles causent de la satisfaction, de l'attendrissement, mais jamais cette surprise extrême qui les fait regarder comme merveilleuses & dignes d'être contées pendant huit jours à tout ce qu'on rencontre. Par exemple, après l'examen de la corbeille, nous sommes sortis du cabinet, nous n'étions encore qu'en famille, & madame d'Almane, en entrant dans le salon, a changé de conversation; il n'a plus été question de la corbeille. Il y a dans cette simplicité je ne sais quoi de sublime qu'on ne peut se défendre d'admirer du fond de l'ame.

Porphire est arrivé ce matin, justement pour faire les *deux épithalames* dont nous avons besoin. Je vous écris, madame, dans un cabinet à côté du salon de madame d'Almane, & à chaque instant on vient me troubler & m'interrompre pour me donner mille commissions pour vous; entr'autres Porphire, qui se plaint de votre silence, madame de Pusigni la douairiere, parente de madame de Valmont, qui vous a beaucoup vue jadis en Champagne, chez madame votre belle-mere; cette madame de Pusigni est une des plus charmantes personnes que j'aie encore rencontrées; elle est piquante & naturelle sans

être capricieuse ; elle fait disputer sans aigreur & contredire sans déplaire ; elle a prodigieusement lu ; elle a vu beaucoup de choses , & sa conversation est aussi instructive qu'amusante ; enfin , quand madame de Pufigni auroit moins d'esprit & moins d'agrémens , les qualités précieuses de son cœur suffiroient encore pour lui attacher des amis tendres & solides. Elle m'a chargé de la rappeler à votre souvenir ; je pense avec peine que vous n'aviez que dix-huit ans quand vous l'avez connue , & que par conséquent elle est peut-être entièrement effacée de votre mémoire , d'autant mieux qu'elle vous en imposoit trop alors par son âge pour qu'il vous fût possible de l'apprécier tout ce qu'elle vaut. Adieu , madame ; recevez avec votre bonté ordinaire l'assurance de cet attachement si vrai que je vous ai voué pour ma vie ! . . . La seule personne au monde qui puisse vous aimer davantage , vient dans cet instant me demander ma plume , il faut bien la lui céder.

O ma fille , ma chere fille , c'est demain ! . . . c'est dans douze heures ! . . . Jugez de mon agitation , de mon trouble ! . . . Je ne puis écrire , ma main est si tremblante ! . . . mon cœur si rempli ! . . . Adieu , mon enfant . . . Je suis heureuse . . . & je vous aime au-delà de toute expression.



L E T T R E L X X.

La baronne à madame d'Ostalis.

De Saint ***, mardi 18.

ELLÉ est mariée! . . . O Dieu, faites que ce soit pour son bonheur! . . . Ce seul espoir m'a guidée; l'intérêt, l'ambition ne m'ont point décidée dans mon choix; il m'est permis d'attendre de cette union toute la félicité de ma vie.

Vous croyez bien que je n'ai pas fermé l'œil un instant cette nuit; aussi-tôt que j'ai aperçu les premiers rayons du jour, j'ai sonné, je me suis levée précipitamment, & j'allois descendre chez M. d'Almane, quand ma fille est entrée dans ma chambre: elle s'est jetée dans mes bras; ensuite, baignée de pleurs, elle tombe à mes pieds, & serrant étroitement mes genoux. . . O maman, s'écrie-t-elle, vous allez me donner un nouveau maître, mais en lui cédant les droits sacrés que vous avez sur votre fille, promettez-moi du moins de les conserver aussi, & de les exercer toujours dans toute leur étendue; & moi, je vous jure la même soumission, la même obéissance que vous m'avez vue jusqu'ici. Vous prendre pour modèle, vous imiter, s'il est possible, suivre tous vos conseils, vous consacrer ma vie, voilà les plus chers

desirs de mon cœur ; tout votre bonheur , je le fais , dépend de ma conduite ; ah , je justifierai vos espérances ! . . . O vous qui m'avez tenu lieu de gouvernante , d'institutrice ; vous , ma chere bienfaitrice , ma tendre mere , quand je chérissois moins mes devoirs , je les suivrois tous encore pour vous rendre heureuse ! . . . A ces-mots , Adele élève ses deux bras vers moi , & me regarde avec ces yeux touchans qui peignent si bien la tendresse & la pureté de son ame ! . . . Je la relevai , je l'embrassai mille fois : je ne pouvois parler , mais elle lisoit dans mon cœur ! . . .

Au bout d'une demi - heure , M. d'Almane & Théodore sont venus nous trouver ; Théodore , déjà tout habillé , nous a pressés de nous mettre à notre toilette ; la mienne n'a pas été longue ; je voulois coëffer , habiller Adele . . . quel plaisir j'avois à la parer , à lui poser sur la tête un petit bouquet de fleur d'orange ! . . . (1) à *passer sa robe de noce* ! . . . Adele , qui n'est ordinairement que jolie , étoit belle aujourd'hui : une douce mélancolie répandue sur tous ses traits ajoutoit encore aux charmes & à la noblesse de sa figure , & rendoit sa modestie plus touchante.

Je n'essayerai point de vous dépeindre ce que j'ai senti en la conduisant à l'église , en la voyant à l'autel ! . . . Vous marierez votre fille un jour , vous ne saurez qu'alors tout ce

(1) Bouquet béni que portent les femmes le jour de leur mariage.

qui s'est passé dans mon cœur. . . Aussi - tôt après la cérémonie , nous sommes tous partis pour Saint *** , j'y passerai tout l'é é & l'automne ; *mon gend. e* , ou , pour mieux dire , *mon second fils* & Théodore y resteront jusqu'au mois de juin , tems où commencera leur service. La pauvre vicomtesse est obligée de nous quitter demain pour aller retrouver & soigner madame de Valcé , qui n'a pas huit jours à vivre. Il est décidé que Théodore & Constance logeront chez M. d'Almane quatre ans seulement , & qu'au bout de ce tems , ils iront occuper l'appartement qui leur est destiné dans la maison que le vicomte fait bâtir ; il est bien juste que ce dernier jouisse du bonheur de vivre avec la seule fille qui lui reste , & pour laquelle il a pris depuis deux ans la tendresse la plus vive. Dans quatre ans , Théodore en aura vingt-quatre , il pourra sans inconvénient quitter la demeure paternelle ; d'ailleurs , la maison du vicomte sera trop voisine de la nôtre , pour que cette séparation puisse nous être véritablement sensible.

Maintenant , ma chere fille , je vais vous parler *du présent de noce* que j'ai fait à mes enfans. Après le dîner , j'ai conduit Adele & Théodore dans mon cabinet ; & là , tirant d'une armoire deux exemplaires d'un ouvrage en trois gros volumes : voilà , mes enfans , ai-je dit , tout ce qui me reste à vous donner , c'est un ouvrage fait pour vous ; il a pour titre , *Lettres sur l'éducation*. . . Vous

y trouverez une peinture fidelle & des mœurs & du monde. Dans ce tableau de la vie humaine, j'ai voulu vous indiquer la route qui conduit au bonheur, les écueils qu'il faut éviter, les travers & les égaremens dont vous devez vous préserver; cette entreprise demandoit du courage! . . . Je le savois, je n'ignorois pas à combien de périls on s'expose en frondant sans ménagement la folie & le vice! . . . Mais j'écrivois pour vous, nulle crainte, nulle considération n'ont pu m'arrêter; j'ai dit la vérité sans effort & même sans mérite, je voulois vous éclairer! . . . C'étoit travailler pour votre bonheur & pour le mien. Je suis assez jeune pour pouvoir me flatter de présider à l'éducation de vos enfans; mais enfin, si la mort vous enlevoit votre mere, vous trouveriez dans cet ouvrage tous les conseils qu'elle auroit pu vous donner. Ce livre est fait pour la jeunesse, & non pour l'enfance; il révele tous les secrets de l'éducation; si vous adoptez ma méthode, ne le donnez donc à vos enfans que le jour de leur mariage. Au reste, vous pouvez seuls prouver aux autres, & savoir parfaitement vous-mêmes si cette méthode que je vous propose mérite en effet d'être préférée. Si vous ne vous écartez jamais de vos devoirs, si vous conservez tous vos principes, si vous êtes toujours vertueux, indulgent, si votre instruction, vos talens vous procurent chaque jour de nouveaux plaisirs; enfin, si vous trouvez une source inépuisable de félicité dans l'exercice constant de la bien-

faïfance & dans la pratique de toutes les vertus... ma méthode eft bonne, mon fyftême n'eft point chimérique, & mon ouvrage n'eft point un roman.

O mes chers enfans, je n'en doute pas, vous prouverez que ce livre peut être utile; on approuvera le plan que j'ai fuivi quand on connoîtra votre caractère & vos cœurs.

Fin des Lettres fur l'éducation.



COURS DE LECTURE

SUIVI PAR ADELE, DEPUIS L'AGE DE SIX ANS JUSQU'A VINGT - DEUX.

ADELE favoit parfaitement lire a six ans; mais, jufqu'alors, elle n'avoit lu qu'à fes leçons, & fans comprendre ce qu'elle lifoit. Cependant elle favoit déjà très-bien l'Hiftoire fainte, elle l'avoit apprifé uniquement par le moyen de la lanterne magique (1); elle avoit auffi quelques idées de la géographie; elle avoit vu mille & mille fois, dans un optique, *Pekin, Canton, Mofcou, Kola, &c.* Elle connoiffoit *ses capitales, ses principaux fleuves* fort joliment; elle avoit appris tout cela & beaucoup d'autres chofes encore, non dans des livres, ou fur des cartes, mais en s'amufant à regarder *fon optique* avec madame d'Al-

(1) Voyez de cet ouvrage, le volume premier.

mane, ou mis^s Bridget. Elle parloit également bien l'anglois & le françois. Telle étoit Adele à six ans, lorsqu'elle arriva en Languedoc. Quoiqu'elle eut de l'intelligence & qu'elle annonçât de l'esprit, madame d'Almane ne la trouva pas en état de lire avec fruit ses contes faits pour *la premiere enfance*, elle jugea à propos de la préparer pendant six mois à cette lecture, en lui faisant lire de petits ouvrages véritablement à sa portée; ouvrages minutieux & puériles, absolument faits pour l'enfance & non pour le public, qui avec raison ne pourroit les lire. Madame d'Almane avoit eu la précaution de faire imprimer cinq ou six exemplaires de chacun de ces petits ouvrages, & elle se garda bien de convenir qu'elle en étoit l'auteur; arrivée en Languedoc, elle attendit l'occasion de les produire, car elle ne vouloit les donner qu'à propos. Cependant Adele brûloit du desir de lire *toute seule*: on augmente son impatience, en différant de la satisfaire; enfin, un jour qu'Adele avoit *bien contrarié son frere*, un colporteur arrive au château, il étale tous ses livres; on permet à Adele d'en choisir un, elle ne manque pas de prendre le seul qui fût *relié*, (il est vrai que c'étoit en marroquin rouge, avec un galon d'or). On achete ce livre, qui contenoit l'*Histoire de Céphise*, une charmante petite fille, *bien douce, bien obéissante, & qui n'avoit de sa vie contrarié son frere*. Cette histoire fut lue avec avidité, & le soir même Adele demanda pardon à

Théodore, en l'assurant qu'elle ne seroit *plus jamais* contrariante. Huit jours après, autre colporteur & nouvelle leçon. . . (1) Enfin, au bout de six mois, Adele sachant par cœur tous les petits livres reliés en marroquin, madame d'Almane lui donna ses contes (2), lecture qui dura six mois.

A sept ans, *La Bible, les Conversations d'Emilie & les Hochets moraux*, par M. Monger, charmans contes en vers, dédiés à LL. AA. SS. mesdemoiselles d'Orléans & de Chartres. Adele après les avoir lus, les apprit tous par cœur (3). A sept ans & demi, *Drames & Dialogues pour les enfans*, par madame de la Fite, ouvrage en deux volumes, également estimable & intéressant, par l'utilité dont il peut être à l'enfance, & par l'esprit & les graces qu'on y trouve. A huit ans, *les sept volumes des Annales de la vertu; la*

(1) Madame d'Almane employa plus d'une fois, par la suite, ce moyen indirect de donner d'utiles leçons. Lorsqu'Adele quitta le Languedoc pour la première fois & revint à Paris, elle avoit dix ans. Pendant l'hiver entier, tous les matins elle lisoit tout haut, au déjeuner de famille, le *Journal de Paris*; & dans le cours de cet hiver, elle lut environ *soixante feuilles fausses*, c'est-à-dire, imprimées secrètement pour elle, & substituées au véritable Journal. Adele & Théodore, dans la bonne-foi, lisoient toutes ces feuilles avec un plaisir inexprimable, ils y trouvoient des *histoires ravissantes*, des traits charmans de courage, de bienfaisance, de tendresse filiale, &c. & d'ailleurs toutes les leçons qu'on jugeoit nécessaire de donner pour le moment.

(2) Voyez vol. I, page 67 de cet ouvrage.

(3) Les Hochets moraux se trouvent à Paris, chez Lambert & Boudouin, rue de la Harpe.

Géographie comparée, de M. Mentelle; *Traité du blazon*. A cette époque, Adele commençoit à écrire passablement en grosse écriture; au lieu de la triste ligne d'exemple, on lui donnoit une page entière à copier, & chaque jour une page nouvelle. (1)

Le premier ouvrage qu'elle ait écrit de cette manière fut *le Catéchisme historique*; elle fut six mois à l'écrire, ensuite elle écrivit, pendant six autres mois, *l'Abrégé de la géographie*, par M. le Ragois.

A neuf ans, lisant toujours les *Annales de la vertu & la géographie comparée*, elle écrivit *l'Abrégé de l'histoire poétique & l'Instruction sur les métamorphoses d'Ovide*, par le même M. le Ragois, ce qui la conduisit à dix ans; dans cette dernière année, elle lut & joua cinq comédies du *Théâtre d'éducation*: *Agar dans le désert*, *les Flacons*, *la Colombe*, *l'Enfant gâté*, & *l'Aveugle de Spa*. A dix ans, elle lut les ouvrages dont on vient de parler, auxquels on joignit *Éléments de poésie françoise*, 3 petits vol. in. 12, & *Robinson Crusé*. Elle écrivit (toujours en exemples à ses leçons, un Abrégé, *The beauties of History*, des beautés de l'histoire. Ainsi, elle commença à écrire de l'anglois, jusqu'alors elle n'avoit su que le parler; à la fin de chaque leçon d'écriture, on lui faisoit lire & prononcer ce qu'elle avoit écrit; c'est ainsi qu'elle apprit à lire l'anglois, de manière

(1) Voyez volume I.

qu'une seule leçon en renfermoit trois : une d'écriture, une d'histoire, une de langue. — A onze ans, elle recommença, dans l'ordre qu'on vient de voir, tous les exemples d'écriture qu'elle avoit écrits jusqu'alors : *Catéchisme historique*, *Abrégé de la géographie*, par M. de Ragois ; *Abrégé de l'histoire politique* ; *Instruction sur les métamorphoses d'Ovide*, par le même ; *The beauties of History*, ce qui la conduisit à treize ans. Reprenons le cours de lecture.

A onze ans, elle savoit pour ainsi dire par cœur *les Annales de la vertu*, d'autant mieux que les lanternes magiques & les tapisseries lui en rappelloient chaque jour les traits les plus remarquables. Elle lut alors *l'Histoire ancienne* de M. Rollin, *l'Imitation de Jésus-Christ*, *Father's instructions to his Children*, (1) *le Théâtre de Campistron*.

A douze ans, elle fit sa première communion, elle lut *les Quatre fins de l'homme*, par M. Nicole, ouvrage très-frappant, & qui, lu dans la première jeunesse, laisse des idées qui ne s'effacent jamais ; *l'Histoire romaine*, par Laurent Echard ; *le Théâtre de la Grange-Chancel* ; *Macaulay's history of England*, 5 vol. (2)

A treize ans, elle reprit *les Annales de la vertu*, elle lut aussi *la Princesse de Cleves*, *Zaïde*, *Cleveland*, *le Doyen de Killerine*, *les*

(1) Instructions d'un pere à ses enfans, 2 vol.

(2) Histoire d'Angleterre, par Macaulay.

Anecdotes de la cour de Philippe - Auguste, le Théâtre d'éducation, dont elle ne connoissoit que cinq piéces ; *l'Ouvrage de la mythologie*, fait par madame d'Almane ; *The travels of Cyrus*, un vol. (1) Durant cette année, elle écrivit à ses leçons d'écriture, un recueil de vers tirés de différens auteurs du second ordre, tels que *Bertaut, Godeau, Racan, Pavillon, Desmahis, &c.* A quatorze ans, *Instructions d'un pere à ses enfans*, par Tremblay, bon ouvrage, qui contient un cours d'instructions très-clair sur toutes sortes d'objets ; *Histoire de France*, par l'abbé de Velly & ses continuateurs ; *le Théâtre de Boissy, le Théâtre de Marivaux, le Spectacle de la nature*, par M. Pluche ; *Histoire des insectes*, en 2 vol. *Letters of the Right honorable lady Montagu* ; (2) Adele, qui déjà parloit parfaitement bien l'italien, commença à le lire dans cette année, elle lut la traduction italienne des *Lettres Péruviennes & les Comédies de Goldoni*. Elle continua d'écrire à ses leçons, les vers dont on a parlé, elle commença les réponses aux lettres de l'ouvrage de madame d'Almane, (3) & elle fit quelques extraits sur ses lectures.

A quinze ans, *les Synonymes de l'abbé Girard, la Maniere de bien penser dans les*

(1) Les voyages de Cyrus.

(2) Lettres de Milady Montagu, 2 petits volumes.

(3) Voyez de cet ouvrage le volume III.

Ouvrages d'esprit, un vol. *Réflexions critiques sur la poésie & sur la peinture*, par l'abbé Dubos ; *Histoire universelle*, de M. de Voltaire ; *Histoire de Pierre-le-Grand* ; *Théâtre de Destouches* ; *Théâtre de la Chaussée* ; *D. Quichotte*, la *Poétique* de M. de Marmontel ; *Histoire d'Angleterre*, par M. Hume, en anglois ; *les Œuvres de Métastase*, en italien. Dans cette année elle n'écrivit des exemples avec un maître, que deux fois par semaine : elle acheva ses réponses aux lettres de madame d'Almane. Elle fit des extraits en anglois & en italien sur l'*Histoire universelle* & l'*Histoire d'Angleterre*.

A seize ans, *l'Énéide*, *les Georgiques de Virgile*, traduction de M. l'abbé de l'Isle ; *les Lettres de madame de Sévigné* ; *les Fables de la Fontaine* ; *Traduction du théâtre des Grecs* ; *Théâtre de Crébillon* ; quelques piéces détachées, *Manlius*, de la Fosse ; *Ariane & le comte d'Essex*, de Thomas Corneille ; *la Métromanie*, *Inès de Castro* ; *les Traductions de Plaute & de Térence* ; *Clarice*, en anglois ; *The Thompson's works* (1) ; *la Jérusalem délivrée*, en italien ; *l'Aminte & le pastor fido*. Dans cette année Adele cessa d'écrire des exemples, elle écrivit des extraits, elle fit des vers, & à seize ans & demi elle recommença ses réponses aux lettres de l'ouvrage de madame d'Almane ; elle fit les quarante réponses en six mois.

(1) Les Œuvres de Thompson,
Tome III.

A dix - sept ans, *Histoire du siècle de Louis XIV*, par M. de Voltaire; *Histoire de Charles XII*, par le même; *les Poésies de madame Deshoulières*; *les Œuvres de Gresset*, *Théâtre du grand Corneille*, *Théâtre de Racine*, *Théâtre de Voltaire*; *les Sermons de Bourdaloue*; *Grandisson*, & *Pamela*, en anglais; *l'Arioste*, en italien. Adele fit des extraits sur l'histoire & sur les pièces de Corneille; elle lut l'édition de M. de Voltaire, afin de juger par elle - même. Quand elle eut fini ses extraits, madame d'Almane rectifia ses jugemens, en lui faisant connoître ceux de M. de Voltaire; en même tems elle lui fit remarquer que toutes les notes ne sont pas également justes (1).

Depuis l'âge de dix - huit ans jusqu'à dix -

(1) Entr'autres la critique de la belle imprécation de Camille dans les *Horaces*, & sur ce vers de *Rodogune*. *Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge*, cette étrange note, *on fait bien que le ciel ne tombe pas*. Ce vers de *Rodogune* est admirable, parce qu'il est dans la bouche de Cléopâtre, dont il peint le caractère & dont il motive les actions les plus atroces. Après avoir entendu Cléopâtre s'écrier: *Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge!* on n'est pas surpris de la voir s'empoisonner, dans l'espoir de se venger; ôtez ce seul vers de la pièce & le dénouement de *Rodogune*, le plus beau qui soit au théâtre, ce dénouement ne paroîtra plus vraisemblable. L'auteur de *Zaïre* devoit sentir mieux que personne le mérite supérieur de ce vers plein de génie. Orosmane dit: *Je ne suis point jaloux; si je l'étois jamais!*... Cette belle réticence prépare à tout, elle annonce le caractère d'Orosmane, elle motive le dénouement; ôtez ce seul vers de la pièce, l'assassinat de *Zaïre* n'inspirera que de l'étonnement & de l'horreur. *Ce dénouement ne paroîtra plus vraisemblable.*

huit & demi, Adele lut *le Théâtre de Molière*, *les Œuvres de Boileau*, *Regnard*, *Dufreni*, *les poésies de J. B. Rousseau* (1), *les Sermons de Massillon*, *le Spectateur*, en anglois, *Pétrarque*, en italien.

Après le mariage d'Adele, madame d'Almane l'engagea à continuer son plan de lecture. Adele, suivant sa coutume, lisoit à sa toilette; & comme elle ne reçut personne chez elle les deux premières années de son mariage, elle eut le tems de lire, depuis l'âge de dix-huit ans & demi, jusqu'à vingt ans & demi, *les Lettres sur l'éducation*, *Émile*, *l'Odyssée*, *Histoire naturelle*, par M. de Buffon, *l'Élémaque*, *Flechiér*, *Bossuet*, *Mascaron*, *les Caractères de la Bruyère*, *les Maximes de M. de la Rochefoucault*: elle lut en anglois *Loke*, *Pope*, ce qui comprenoit l'Iliade d'Homér si supérieurement traduite par Pope; *l'Histoire de l'Italie*, par Guiciardini, & *le Dante*, en italien.

Depuis vingt ans & demi jusqu'à vingt-deux, elle lut *les pensées de Pascal*, *Gilblas*, *quelques mémoires sur l'Histoire de France*, *les Œuvres d'Hamilton*, *Traité de la sagesse*, par Charron, *les Lettres Persannes*, & *l'Esprit des loix*: elle lut en anglois *Shakespear*

(1) Le grand mérite des poésies de Rousseau consiste moins dans les idées que dans l'harmonie; il faut avoir lu beaucoup de vers pour sentir toute la beauté des siens. C'est pourquoi madame d'Almane ne se pressa point de les donner à sa fille.

& Milton ; elle relut en italien la *Jérusalem délivrée*.

A vingt deux ans elle reçut de madame d'Albane, la notice des ouvrages modernes qui méritent d'être lus , & le conseil de reprendre ensuite le plan de lecture qu'elle avoit suivi depuis l'âge de seize ans jusqu'à vingt-deux, ce qui devoit la conduire jusqu'à vingt-sept ou vingt-huit ans , en y ajoutant même quelques ouvrages estimables qu'il faut connoître, tels que *les Mondes*, de Fontenelle, *ses Discours académiques*, & plusieurs autres.

Ce plan de lecture paroît peut-être bien étendu ; cependant on n'y comprend point beaucoup d'ouvrages dont les extraits se trouvent dans les sept volumes des *Annales de la vertu*, tels que les *Histoires d'Ecosse, d'Irlande, d'Allemagne, de la Pologne, des Turcs, des Arabes, de la Russie, &c.* Il est à remarquer que ce plan de lecture n'exigea, dans les premières années, qu'une demi-heure par jour, & à peu près une heure trois quarts depuis l'âge de treize ans jusqu'à vingt-deux, en supposant même qu'on ne lise pas avec rapidité. Dans tout ce plan il n'y a que deux ou trois ouvrages qui soient volumineux (1), & pas une année où l'on ait plus de cinquante volumes à lire. Il faut observer que les théâtres se lisent en beaucoup moins de tems que les autres ouvrages, les noms des

(1) *L'Histoire naturelle, l'Histoire ancienne, & l'Histoire de France.*

personnages occupant dans chaque volume une place très-considérable.

Le plan de lecture de Théodore étoit beaucoup plus étendu : quelques ouvrages latins dont Adele n'a jamais lu les traductions, s'y trouvoient compris, ainsi que plusieurs ouvrages sur les loix & la politique ; cependant ce plan n'embrassa pas un espace de tems plus considérable. Théodore, depuis l'âge de seize ans jusqu'à vingt-deux, lut par jour environ deux heures & demie. Il n'apprit point la musique, il ne chantoit pas, il ne jouoit d'aucun instrument, il dessinoit moins long-tems que sa sœur. Quand le tems ne permettoit pas la promenade, Adele employoit ses heures de délassement à broder, à faire différens petits ouvrages, & Théodore, à lire & à jouer au billard ; de maniere que Théodore lut infiniment plus que sa sœur : cependant on dit qu'Adele rencontra dans le monde peu de femmes qui eussent autant d'instruction qu'elle, & des idées plus justes & plus nettes ; car elle avoit compris & senti tout ce qu'elle avoit lu.

Une mere qui voudroit adopter ce plan de lecture pour sa fille, & qui en même tems ne lui feroit apprendre ni l'anglois ni l'italien, n'auroit que peu de choses à changer à ce plan ; il faudroit seulement substituer les traductions aux ouvrages originaux, puisqu'il faut nécessairement avoir une idée des chefs-d'œuvres qui existent dans les langues angloise & italienne ; ainsi l'on ne retrancheroit de ce

plan que sept ouvrages qu'il n'est pas absolument indispensable de connoître, & qu'Adele lut ou écrivit en exemples depuis l'âge de dix ans jusqu'à treize. Ces ouvrages font : *Beauties of history*, *Fathers instructions*, *Ma-caulay's history*, *the Travels of Cyrus*, *Lettres of lady Montagu*, *Lettres d'une Peruviana*, & les comédies de Goldoni. On pourroit remplacer ces sept ouvrages par ceux-ci : *Modeles militaires*, 2 vol. *Histoire générale des voyages*, abrégée par M. de la Harpe, 21 vol. *La traduction des Fables de Phedre*; *Avis d'une mere à sa fille*, par madame de Lambert; *Avis d'une mere à son fils*, par la même. On remplace les volumes anglois & italiens par une plus grande quantité de volumes françois, parce qu'on lit toujours avec plus de rapidité dans sa propre langue; cependant quand on fait parfaitement une langue étrangere, la différence est à peine sensible. Mais quand Adele lut les ouvrages anglois & italiens dont on vient de parler, elle ne lisoit pas avec facilité ces deux langues; c'est pourquoi l'on a substitué aux ouvrages étrangers, des ouvrages françois plus volumineux.

Fin du troisieme & dernier Volume.

T A B L E

DES LETTRES RELATIVES A L'ÉDUCATION DES PRINCES.

T O M E P R E M I E R .

LETTRE XXIV.	Pag. 130
LETT. XXXVI.	220
LETT. XLVII.	271

T O M E S E C O N D .

LETT. I.	1
LETT. IX.	90
LETT. XXV.	157
LETT. XXXVII.	207
LETT. XLVI.	332

T O M E T R O I S I E M E .

NOTE de la page.	60
LETT. XXVII.	131
LETT. XXXVII.	109
LETT. XLVIII.	224

(1) L'auteur n'est pas entrée dans de plus grands détails relativement à l'éducation d'un prince, parce qu'elle a déjà fait une comédie sur ce sujet, *Votheck, ou le gouverneur d'un prince*, dans le Théâtre d'éducation, & qu'elle n'a point voulu se répéter ici.

Fin de la Table.



